

HISTOIRE
DE LA
PRÉDICATION PROTESTANTE

DE
LANGUE FRANÇAISE
AU
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

(1800 — 1866)

PAR
ALFRED VINCENT
PASTEUR



GENÈVE
A. CHERBULIEZ & C^o, LIBRAIRES
PARIS
LIBRAIRIE DE LA SUISSE ROMANDE
Rue de Seine, 33
—
1871

832.39
V768hi
1871

A M. BRUCH

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE STRASBOURG.

Monsieur et ami,

Cher et vénéré professeur,

Il est bien juste, qu'au moment de publier mon premier ouvrage un peu important, je prononce votre nom vénéré, puisque depuis vingt ans vous m'avez été un ami, une consolation, un conseil. Si les Églises de France qui vous envoient chaque année une partie de leurs enfants, pour les instruire dans la science théologique, connaissaient comme moi, l'accueil paternel que vous faites à ces jeunes gens, leurs futurs pasteurs, elles joindraient

VI

leurs voix à la mienne pour vous remercier vivement. Pour moi qui, depuis ma sortie de la Faculté, ai eu le privilège de rester en rapport avec vous, je sens dans mon cœur pour votre personne et pour votre piété douce et large, une affection, un respect, dont je vous prie de me permettre de vous donner, en vous dédiant ce volume, un faible témoignage.

A. VINCENT, Pr.

PRÉFACE

L'ouvrage que je publie aujourd'hui est le fruit de longues années de lecture et de patients travaux. Je me le suis proposé dès ma sortie de la Faculté (1849). Tout d'abord, mon dessein n'était pas de dépasser la première moitié de ce siècle. Retardé dans ma marche, de mille manières, j'en ai profité pour pousser mon exploration au delà de ce terme. Mais arrivé en 1866, je m'aperçus que la prédication protestante prenait décidément une physionomie nouvelle, entrant dans une période de renouvellement et de transformation, qui demanderait un jour à être étudiée distinctement et à part. Il était temps de m'arrêter et de clore mon œuvre, sous peine d'y introduire du morcellement et de l'incohérence. Dès 1866 donc, j'ai cessé de prendre des notes et je me

suis mis à rédiger. Il en est résulté que des sermons composés antérieurement à 1866, mais publiés seulement à cette date ou plus tard, n'ont pas été l'objet de mon examen. Tels sont entre autres, les sermons posthumes de MM. Verny (1867), Rognon et Vermeil (1869).

Je n'ai, non plus, tenu compte dans cet ouvrage, on le comprendra facilement, de volumes traitant des sujets religieux et intitulés *Conférences*, mais qui n'ont pas été écrits pour la chaire¹. Mon sujet avait des limites très-naturelles. Tout ce qui a été *prêché* ou fait pour l'être, y rentrait; mais cela seulement.

Je ne sais quel accueil est réservé à ce livre, j'espère, toutefois, qu'on me saura gré du soin extrême que j'ai pris d'être bien informé, de tout examiner de près, et qu'on voudra bien reconnaître que mon investigation a été patiente et consciencieuse². Pour moi, je suis heureux de penser qu'en écrivant cette *Histoire de la prédication protestante au XIX^{me} siècle*, en fixant ainsi les idées du protestantisme contemporain, en tant que *prédication*, je me suis

¹ Par exemple : les *Conférences sur le christianisme dans son application aux questions sociales* (Paris 1849), par M. de Pressensé.

² Je pense aussi qu'on ne me reprochera point de ne pas m'être strictement borné au rôle d'historien et d'avoir mêlé mes propres vues aux faits et aux idées que j'étais appelé à relater. L'écrivain d'une histoire quelconque, doit-il être impassible en face de son œuvre? Je ne le crois pas.

rendu utile à cette noble Église réformée, couronnée de tant de gloire et d'honneur par ses souffrances dans le passé, par son ardente recherche, dans le temps présent, de tout ce qui peut maintenir sa vitalité et lui conférer le droit de diriger, de rallier les âmes de notre patrie.

Le complément naturel de cet ouvrage ne se fera pas attendre, si le public protestant daigne m'encourager, savoir : les *Portraits homilétiques*¹, ou caractéristique des prédicateurs les plus marquants de l'Église réformée de langue française, de 1800 à 1866. Là se trouveront des *détails* qui ne pouvaient trouver place dans le présent volume, voué aux faits généraux, aux appréciations générales.

Tel serait donc le résultat de beaucoup d'années de travail. Peut-être trouvera-t-on que c'est mince. Mais je ne sais pas produire vite ; et d'ailleurs, deux volumes, dans toute une existence, un seul même, suivant le cas, ce peut être trop, et ce peut être assez.

¹ J'y renvoie en note, par anticipation.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES PHASES PARCOURUES

	Pages.
Première phase : <i>Le Sommeil</i> (Gœpp, Reybaz, etc.).....	3
Deuxième phase : <i>Le Réveil</i> (Cellérier, Gaussen, Malan, Ad. Monod, Vinet, etc.).....	21
Chap. I. Les Qualités	21
Chap. II. Les Défauts	42
Troisième phase : <i>Le Libéralisme</i>	63
Chap. I. Le Libéralisme chez les hétérodoxes (Ath. Coquerel, Fontanès, Réville, Colani, etc.)	63
Chap. II. Le Libéralisme chez les orthodoxes (Bastie, Bouvier, Bersier, etc.)	80

DEUXIÈME PARTIE

MATIÈRES, POINTS SPÉCIAUX SUR LESQUELS LA PRÉDICATION
 PROTESTANTE DE LANGUE FRANÇAISE DE 1800-1866 A PORTÉ
 SON ATTENTION ET SES EFFORTS.

LIVRE I

	Pages.
Chap. I. Les Questions sociales (Vidal, Buisson, etc).	104
Chap. II. Polémique (Bungener, Viollier, Oltramare, Coulin, etc.).....	120
Chap. III. Apologétique (Ménard, St-Martin, Pressens- sé, Munier, etc.).....	150
Chap. IV. Les Principes de la Réformation (Viguié, Hozemann, Tournier, etc.).....	183
Chap. V. L'Histoire, genre historique (Chastel, Choi- sy, Couriard).....	211

LIVRE II

Chap. I. Traits généraux.....	233
Chap. II. Ses pages éloquentes (L. Bonnet, J. Martin, B. Bouvier, Ad. Monod, Trottet, etc.).....	242

PREMIÈRE PARTIE.

LES PHASES PARCOURUES.

PREMIÈRE PHASE.

LE SOMMEIL.

(MORALISATION ET LANGUEUR.)

(1800—1820)

La prédication protestante n'a, durant cette période, qu'un idéal peu élevé. Son cadre est celui d'un *Traité sur la religion naturelle* : Dieu, sa providence, sa sagesse dans les œuvres de la création. Joignez-y des descriptions de la nature, des extases devant les scènes du soleil levant, devant le nombre infini des étoiles et la grandeur incommensurable des corps célestes.

C'est surtout et avant tout la prédication des idées morales, des invocations à la conscience, des aphorismes religieux. On s'évertue à discourir sur la beauté de la vertu et la laideur du vice, à édifier des théories morales, à peu près comme pouvait le

faire Socrate sous le Portique ou Zénon dans les jardins d'Académus ¹. On exalte les principes mo-

¹ En voici un curieux exemple :

« La raison doit traduire à son tribunal les penchants et
 « inclinations de la nature, de l'éducation, des circonstances
 « et les comparer avec les principes invariables qui la diri-
 « gent dans ses opérations. Cependant elle ne saurait rem-
 « placer le sentiment. Le sentiment exerce sur notre volonté
 « une action plus prompte, plus forte, plus soutenue; c'est
 « lui qui porte au corps les ordres de l'âme. Pour que la
 « raison rencontre de notre part une véritable obéissance,
 « il faut que ses principes deviennent des sentiments. Dans
 « la sphère même de la raison et de l'entendement, des
 « idées raisonnables qui ne nous appartiennent pas et que
 « nous ne nous sommes pas appropriés par le travail de la
 « pensée et de la réflexion, ne sont pas de véritables lu-
 « mières. Il y a peut-être aujourd'hui plus d'idées saines
 « et de vérités en circulation, qu'il n'y en avait du temps
 « de nos pères, mais la plupart les adoptent sans examen,
 « les transmettent à d'autres sans réflexion, et des lumières
 « de ce genre ne peuvent avoir sur la moralité qu'une faible
 « influence. La connaissance de la vérité n'anime et ne
 « prouve le développement de l'esprit, elle ne peut être
 « féconde en connaissances pratiques, qu'autant que nous
 « y sommes parvenus par le travail de la pensée. Afin
 « qu'une idée juste soit à nous et nous fasse honneur aux
 « yeux des juges éclairés, il faut qu'elle soit le résultat de
 « nos propres observations et que nous l'ayons tirée des
 « faits et de l'expérience, ou que la pensée l'ait produite
 « en se repliant sur elle-même. Nous pouvons, sans doute,
 « nous approprier des connaissances et des principes que
 « nous recevons de la bouche des autres, et que nous ne
 « devons qu'à une espèce de tradition; mais pour cet effet,
 « il faut avoir bien saisi les preuves qui les établissent, les

raux, on leur prête une influence de salut, les faisant briller devant nos yeux comme un trône de justice. On prodigue les titres de *juste* et de *sage* autant que la Bible en est avare. Beaucoup d'affirmations d'une autre vie ¹, appuyées plus sur des preuves philosophiques qu'évangéliques, l'étude attentive, l'énumération savante des facultés de l'homme créé à l'image de Dieu. D'abondantes maximes sur la grandeur de Jésus, sur l'humaine fraternité. Des besoins d'amélioration, non de changement, de sanctification et de pardon. Que d'interminables discours sur le *Devoir*, la *Bienséance*, le *Respect dû aux vieillards*, les *Jugements téméraires*, la *fausse Confiance qu'inspire la prospérité*, les *avantages de la Médiocrité* ! Je le vois, on aspire à faire de moi un être rangé, en garde contre les excès, de tenue irréprochable, pratiquant dans la mesure convenable les obligations sociales et domestiques, goûtant en paix d'innocentes récréations, des joies modestes et licites. Je vois passer devant moi tous les axiomes connus de la sagesse humaine et les résultats sensés que fournit l'expérience de la vie. Une sage philosophie siège dans la chaire chrétienne, on l'avoue du reste sans difficulté : « Une

« philosophie raisonnable, douce, prudente, modérée ;
 « suivre dans toutes leurs conséquences, les lier étroitement
 « à l'ensemble de nos idées et les convertir ainsi dans notre
 « propre substance. » (Sermons, par Ancillon, 1800-1810.)

¹ La prédication de cette époque a souvent traité le sujet de l'*immortalité*, mais sans puissance chrétienne.

« une philosophie amie de l'homme et le tenant en
 « garde contre ses passions, loin de répugner à la
 « religion, n'est autre que la religion elle-même. »
 (Reybaz.) Écoutons et saluons avec l'ironie de
 Maistre : « *Cet homme en habit noir qui dit des choses
 honnêtes.* » J'écoute, mais hélas ! quels accents ! « Que
 tes aumônes rachètent au moins tes iniquités. »
 (Durand.) — « Pour moi, je veux pouvoir offrir à mon
 « souverain juge, comme une faible rémunération
 « de toutes mes fautes, les services que j'aurai ren-
 « dus. » (Vaucher.) — « Quand même nous aurions
 « quelque temps oublié Dieu, quand même nous au-
 « rions des fautes à déplorer (et quel est celui de
 « de nous qui est sans reproche), si nous avons ré-
 « paré nos torts, si nous sommes revenus au devoir
 « avec une vive repentance, nous pouvons encore
 « envisager la mort avec assurance. » (Idem.)

Autrefois on s'écriait : « Le juste vivra par la foi ! »
 La formule du jour est autre : « Le juste, semble-t-on
 dire, vivra par l'honnêteté moyenne, par la croyance
 du sens commun, par la convenance mondaine. »
 D'après ce qu'on vient de lire, on n'aura pas de peine
 à deviner l'idée que la prédication de cette époque
 se faisait du *Péché*. Elle le confond avec le vice, y
 voit quelque chose de purement accidentel. Elle
 oublie l'inclination universelle du cœur humain au
 mal ; elle reconnaît bien *des péchés*, non le *Péché*. De
 là sa conclusion ordinaire, qu'il suffit d'être honnête
 homme pour être sauvé. Elle parle de préserver les
 cœurs de la contagion du dehors, mais elle ne parle

pas de celle du dedans et en détourne l'attention. Notre âme est douée d'une excellence native qu'il s'agit uniquement de mettre à l'abri d'influences pernicieuses. On nous invite à *réprimer* plus qu'à *extirper* les passions, en les atteignant dans leur principe même, seul moyen d'en tarir la source funeste.

Le *Dogme* chrétien inspire en quelque sorte de la frayeur à la prédication de cette époque ; l'enseignement doctrinal semble lui faire peur. Quand il se présente, elle l'esquive ou rase la surface. Quelques courtes phrases par-ci par-là, telles que les suivantes : « Les écrivains sacrés parlaient d'après la « divinité. » — Les vertus célestes se sont humanisées ; la suprême majesté a tempéré son éclat par « l'obscurité de notre nature pour que nos faibles « yeux n'en fussent pas éblouis. L'éternité s'est sou- « mise à la loi du temps, et pour tout dire avec saint « Paul : Dieu s'est manifesté en chair. » Voilà son plus grand effort, après quoi elle passe outre, et rentre dans son silence accoutumé. — De la doctrine du Saint-Esprit, de la nécessité de la régénération, pas un mot. Quant à Jésus, il glisse là comme une ombre. On nous laisse à son sujet dans la plus grande incertitude. Rien de fixe, rien d'arrêté sur sa personne et son œuvre. Tantôt il meurt pour notre salut, tantôt ce sont nos mérites qui nous l'obtiennent ! Qu'est-il venu faire ici-bas ? Révéler plus clairement les lois morales, nous sera-t-il généralement répondu. Son règne est le « règne de l'ordre moral sur toutes

« les volontés, l'harmonie parfaite entre la vertu et
 « le bonheur. » (Ancillon.) C'est « une sublime entre-
 prise. » (Fontanès père) — « Sa mission est de renou-
 veler les ordonnances de justice. » (Reybaz.) —
 « Jésus, dira Gœpp, est devenu notre guide sur le
 « chemin de la vérité. Il a marché devant nous afin
 « que nous suivions ses traces. Sans cesse elles sont
 « présentes à notre âme, les paroles sublimes de cet
 « envoyé du ciel. Instruit par lui, vous savez que
 « vous avez au ciel un Père également puissant et
 « tendre ; que ce Père, qui est en même temps celui
 « de tous vos semblables, ne peut jamais vouloir que
 « votre bonheur ; qu'il veille sur vous, qu'il vous con-
 « duit par le chemin inégal de la vie présente vers
 « la félicité éternelle qu'il vous destine. Instruits par
 « Jésus-Christ, vous savez à quelle fin vous avez été
 « mis dans ce monde ; quels sont les desseins de
 « l'éternelle bonté sur vous et sur la grande famille
 « dont vous êtes membres. Comment vous pouvez,
 « en ce qui vous regarde, contribuer à réaliser ses
 « desseins ; comment vous pouvez produire dans
 « votre âme et répandre hors de vous la perfection
 « et la félicité. Instruits par Jésus-Christ, vous
 « n'ignorez rien de ce qu'il faut à l'homme pour son
 « vrai bonheur. A son école vous avez appris à jouir
 « sagement des biens de la terre et à les perdre sans
 « murmure, à posséder avec modération, et à renoncer
 « sans aigreur, à vivre contents et à mourir en paix. »
 — Comment l'envisagerons-nous lui-même person-
 nellement ? « Comme un sublime instituteur du

« genre humain, » dira Reybaz, comme « le plus généreux des Sauveurs, » s'écriera M. Vaucher. Voici une page d'Ancillon qui va plus loin : « Certes, si nous « n'avions jamais entendu parler de Jésus-Christ, « et qu'on vint nous annoncer que dans une contrée « lointaine il s'est tout à coup élevé un homme, qui « se dit envoyé par Dieu lui-même pour sauver l'es- « pèce humaine, et qui prouve sa mission par ses « œuvres et par ses paroles ; que cet homme, en « apparence d'une naissance obscure, mais dont la « naissance cache de profonds mystères, sans pou- « voir, sans force, sans richesse, a conçu le vaste « projet d'éclairer et de sanctifier les hommes ; qu'il « leur présente avec autant de simplicité que d'éner- « gie leurs devoirs et leurs espérances ; qu'il parle « de Dieu, de la vertu, de l'immortalité, du salut « avec une chaleur pénétrante et irrésistible, qui de « son âme passe dans l'âme de ceux qui l'écoutent. « Si l'on ajoutait que cet homme est encore plus « étonnant par ses actions que par ses discours, qu'il « paraît s'oublier lui-même, et que dans l'amour « pur de Dieu, il puise un amour de l'humanité qui « lui inspire les sacrifices les plus généreux ; que « tous ses pas sont marqués par de bonnes œuvres, « tous ses moments consacrés au bien de ses frères ; « qu'il sait allier les qualités en apparence les plus « opposées, la sensibilité la plus douce au courage « le plus héroïque, la sévérité à l'indulgence, la com- « passion la plus tendre à la fermeté la plus iné- « branlable. Enfin si l'on vous apprenait que cet

« homme extraordinaire a scellé de son sang la vérité
 « de sa doctrine, qu'il a connu tous les tourments
 « sans connaître le murmure, qu'il n'a jamais été
 « plus instructif, plus touchant, plus sublime que
 « dans les jours de sa passion, qu'au milieu des sup-
 « plices il a recueilli ses forces pour consoler sa mère
 « et son ami, et que son dernier soupir a été une
 « prière pour ses bourreaux. . . . Ah!
 « sans doute, vous n'écouteriez pas ce récit sans
 « attendrissement, vous seriez pénétrés d'admira-
 « tion, vous soupçonneriez le mystère de sa nature
 « divine. » (Ancillon. — Sur le prix de la religion.)

— Il n'est point rare, après tout, d'entendre les prédicateurs de cette époque parler de la divinité de Jésus-Christ, mais légèrement, du bout des lèvres et comme pour la forme.

Flasque, froide et molle, cette prédication n'a pas d'aiguillon et manque de mordant. Elle a beau chercher à effrayer, elle n'y parvient pas, elle ricoche à la surface; nerfs, tendons et muscles sont absents de ce corps; l'arbre n'a pas de sève; il n'y a là qu'un bruit de vie. Peu émue, elle n'émeut guère; ses paroles passent par-dessus l'auditeur; rarement elles descendent jusqu'à son cœur.

En résumé, qu'était l'Église alors? Une société d'honnêtès gens dissertant sur des sujets sérieux. De là, religiosité plus que piété chrétienne. La trac-tation de lieux communs qui ne mécontentent personne, que les vicieux entendent avec autant de plaisir que les vertueux, et qui, au lieu d'abattre

l'orgueil et d'amener l'homme pécheur à se connaître, à sonder les plaies de son âme, ne fait que lui voiler sa misère, en le berçant de la folle pensée qu'il peut de lui-même faire le bien, avant que son cœur ait été renouvelé par la grâce de l'Esprit. Des tableaux du vice et de la vertu sans application directe aux consciences, et qu'on écoute comme on admire un portrait ressemblant.

Le seul homme qui ait fait exception à cet ordre de choses et répandu sur cette période un peu de véritable onction évangélique est *Cellérier* père ¹. Sa prédication pratique et populaire entre dans d'humbles détails, et au lieu de se tenir dans les hautes généralités religieuses, philosophiques ou morales, s'individualise en quelque sorte. Chose essentielle à noter, son langage, tout imprégné d'esprit chrétien, est plein des soupirs de la repentance véritable. Il participe bien aussi aux défauts de son temps, mais peu, très-peu même. On sent chez lui un cœur simple, brûlant d'amour et de tristesse. Il est l'anneau de transition qui relie cette première période effacée et terne, à celle qui va suivre.

L'homme, au contraire, dans lequel s'incarne le système (s'il est permis d'employer ce mot-là), est *Samuel Vincent* ². Doué d'une grande puissance de pensée, d'un esprit synthétique, d'un coup d'œil sûr, possédant de solides connaissances, il a su donner à

¹ Voir : *Portraits homilétiques*.

² *Idem*.

cette prédication des théories morales et des généralités religieuses, une sorte d'élévation et de grandeur.

Cette période de notre prédication s'est évidemment ressentie de l'influence du XVIII^e siècle en réaction violente contre l'hypocrisie formaliste de son devancier. Mais soyons justes et faisons la part des nécessités. Le temps, peu porté au dogme, appelait davantage une prédication morale. Que fallait-il avant tout, lorsqu'on voyait l'élite de la nation offrir l'étrange spectacle d'âmes magnifiquement douées de Dieu, et reniant ce Dieu qui vivait dans leurs belles facultés ? Lorsqu'on voyait astronomes, philosophes, littérateurs tenir à honneur d'être incroyants, étudier les œuvres magnifiques du Tout-Puissant, sans l'y voir ? Il fallait avant tout lutter contre les erreurs d'une fausse philosophie, prétendant inutile la crainte du Très-Haut et faisant œuvre de matérialisme¹. Cette tâche, la Prédication protestante des

¹ L'auteur de la préface du volume intitulé : *Souvenirs d'un pasteur genevois, ou Recueil de sermons, par J.-P.-E. Vaucher* (sermons qui vont de 1810-1823), publiés à Genève en 1842, émet une opinion absolument pareille : « Il s'agissait bien plus de réveiller dans les âmes les principes religieux trop généralement méconnus, d'offrir aux familles affligées les vraies consolations, de ranimer dans les cœurs des sentiments de support et de charité, et surtout de leur arracher le pardon des injures, que de discuter des questions subtiles de théologie, dont les esprits n'étaient point préoccupés alors, et qui, du reste, n'auraient produit aucun effet salutaire. »

vingt premières années du siècle, l'a remplie non sans gloire, et il semble, hélas, qu'elle nous incombe de nouveau à l'heure présente !

Je n'ai rien dit de la forme. Mais tout le monde sait que les sermonnaires de cette époque l'ont beaucoup soignée, beaucoup trop même, recherchant les vains ornements, le soin presque superstitieux du style, une monotone élégance. Nous allons terminer cette première exposition de notre sujet par une assez longue citation du pasteur Ancillon, qui nous paraît donner assez bien le ton général de toute la prédication d'alors :

« A côté des lois que la conscience nous dicte, « dorment dans notre cœur des penchants que ces « lois condamnent. Dès que ces penchants s'éveillent « et acquièrent une activité redoutable, il s'élève « une voix secrète qui nous ordonne de les assujettir « aux principes de la raison. Alors s'engage un combat entre la passion et le devoir. L'attrait du « plaisir plaide fortement en faveur de la passion ; « le devoir nous demande si nous osons douter de « ses droits, et nous sommes forcés de reconnaître « son pouvoir. Cependant notre volonté indécise « flotte entre les deux partis ; mille mouvements inquiets partagent notre cœur, et semblent diviser « notre être ; enfin, le devoir triomphe, et la passion « se retire en murmurant.

« Y a-t-il quelqu'un qui ne convienne que des actes « de ce genre sont pénibles, que dans ces occasions « le cœur se révolte contre la loi, que le pouvoir

« auquel il cède est un joug sous lequel il plie à regret, et qu'il désirerait secouer ?

« Direz-vous que ces cas sont rares et que le plus souvent nous faisons le bien sans effort ? Sans doute tant que les préceptes de la morale ne contredisent pas nos inclinations, nous les observons sans peine. Quand une éducation sage a étouffé nos passions dans leurs germes et ne leur a pas donné le temps de naître ; quand notre genre de vie, l'état de notre fortune, nos sociétés habituelles, loin de les nourrir, ont arrêté leur développement, nous sommes justes, bienfaisants, humains ; mais y a-t-il alors beaucoup de mérite à l'être ? La vertu ne suppose-t-elle pas une victoire, et la victoire un ennemi ?

« Serez-vous étonné si l'homme d'un tempérament froid pardonne aisément un outrage, si le pauvre ne vit pas dans la mollesse, si celui qui ne connut jamais l'ambition voit l'élévation des autres sans jalousie ? Au contraire, quels seront les objets de votre admiration ? Cet homme ardent et superbe, qui, vivement offensé, fait des avances à son ennemi et se venge par des bienfaits ; cet indigent, qui, pressé par le besoin et sûr de l'impunité, respecte les propriétés de l'opulence, etc., etc.

«

« Or, demandez à ces âmes généreuses si la lutte qu'elles ont engagée avec le vice n'a pas été pénible, et si, pour éviter la défaite, elles n'ont

« pas eu besoin de recueillir toutes leurs forces ; des-
 « cendez en vous-mêmes , rappelez-vous les sacri-
 « fices que vous avez faits au devoir, et dites si votre
 « cœur ne fut pas agité avant que la raison triom-
 « phât de vos attachements, si votre âme ne fût point
 « le théâtre d'une guerre intestine, si vous ne por-
 « tâtes pas deux hommes en vous, dont l'un vous in-
 « vitait à suivre vos penchants, tandis que l'autre
 « vous retraçait vos obligations. Écoutez-vous les
 « passions ? Le devoir vous menaçait ; fléchissiez-vous
 « sous la loi ? le faisiez-vous sans impatience ? Le
 « renoncement à vous-mêmes n'était-il pas difficile,
 « et la vertu n'était-elle pas un véritable joug ?

« Non-seulement elle demande le sacrifice, elle
 « veut encore que son unique principe soit le respect
 « pour Dieu et pour le devoir, et qu'il ne s'y mêle
 « aucun motif étranger. Afin que notre dévouement
 « soit méritoire, il faut que la source en soit pure,
 « et quelque grand que soit le prix de l'offrande, si
 « elle est présentée dans des vues mondaines, elle
 « sera repoussée de l'autel. Trop souvent, mes frè-
 « res, nous nous faisons illusion à cet égard ; notre
 « cœur nous abuse, et la vérité nous échappe, parce
 « que nous sommes intéressés à ne pas la voir. Nous
 « soumettons un penchant dévoyé, mais à qui le
 « soumettons-nous ? A un autre penchant plus im-
 « périeux et non moins coupable, et tandis que le
 « monde fait honneur de notre action à l'amour de
 « la vertu, nous n'avons fait qu'immoler une passion
 « à une autre, et choisir de deux désordres celui qui

« nous convenait le mieux. Si, pour mériter le titre
 « de chrétiens, il suffisait de composer ainsi avec
 « des inclinations dépravées, de les subordonner les
 « unes aux autres, de suivre toujours la plus forte
 « et d'imposer silence aux autres, on pourrait de-
 « mander avec raison : Où est le joug que la loi de
 « Jésus-Christ nous impose?

« Quel est donc ce sentiment
 « d'une nature supérieure à tous les autres, qui doit
 « être le principe de nos actions, afin qu'elles mé-
 « ritent le nom de vertus? C'est ce sentiment que
 « nous distinguons aisément de tous les autres, dès
 « que nous rentrons en nous-mêmes; ce sentiment
 « que la Divinité déposa dans notre sein, qui l'an-
 « nonce, la proclame, se confond avec l'amour et le
 « respect qu'elle inspire.

« Mais pourquoi m'arrêter à vous peindre un senti-
 « ment que votre conscience vous fait assez con-
 « naître, et qui n'est au fond que cette conscience
 « elle-même; un sentiment qui vit dans votre âme
 « comme dans un sanctuaire, dont rien ne peut l'ar-
 « racher, et qui de là exerce souvent, malgré vous,
 « un empire continuel sur votre conduite; et pour-
 « riez-vous renier, sans vous renier vous-mêmes, que
 « toute action qui part d'autres motifs que du res-
 « pect pour Dieu et pour le devoir n'est pas une
 « action vertueuse?

« Cette pureté de motifs que la Loi exige, et qui
 « en fait pour nous un véritable joug, ne se rencon-

< tre que rarement et dans un petit nombre d'ac-
 < tions. Cependant, pour remplir notre destination,
 < il ne suffit pas d'un seul sacrifice de ce genre fait
 < au respect pour le devoir ; il faut que notre vie en
 < offre de fréquents exemples. Si, pour avoir immolé
 < une passion à la justice, nous méritions déjà le
 < titre d'homme vertueux, tout le monde pourrait y
 < prétendre, et la vertu serait aussi commune qu'elle
 < est extraordinaire. Car, où est l'âme corrompue
 < qui soit dénuée de toute vigueur, qui ne fasse ja-
 < mais un effort, qui ne remporte jamais une victoire
 < sur ses penchants, qui ne s'élève quelquefois au-
 < dessus d'elle-même ? Mais une saillie heureuse ne
 < donne pas la réputation d'homme d'esprit, un avan-
 < tage remporté sur l'ennemi celle de guerrier ha-
 < bile, une spéculation utile celle de négociant con-
 < sommé, et quelques sacrifices faits au devoir ne
 < vous feront jamais compter au nombre des vrais
 < amis de la vertu ; on n'acquiert pas à si bas prix
 < la première des dignités ; on ne peut l'acheter que
 < par un dévouement habituel et des sacrifices jour-
 < naliers. Observer son cœur avec une vigilance sou-
 < tenue, prendre de sages précautions contre les sé-
 < ductions des sens, prévenir les attaques de ses
 < adversaires, et lutter contre ceux qui se sont
 < glissés dans son sein, tel est l'état de l'homme de
 < bien, tels sont ses travaux toujours renaissants. Il
 < compare tous les jours ses affections avec la loi
 < que lui dicte sa conscience, puis il engage le com-
 < bat avec ceux de ses penchants que la loi con-

« damne : il étouffe les uns, il tâche de modérer les
 « autres ; à peine a-t-il triomphé qu'il se prépare à
 « une nouvelle victoire ; il n'a qu'un but, celui d'a-
 « vancer toujours, et il ne se repose jamais, car ja-
 « mais il n'est tout ce qu'il doit être.
 « Élevons nos
 « conceptions, ennoblissons nos idées, pénétrons-nous
 « de la majesté de la vertu ! Il résulte de ce que
 « nous avons dit, qu'elle est l'habitude de sacrifier
 « des penchants déréglés au respect pour le devoir.
 « Pensez combien il en coûte d'immoler une passion,
 « combien il est rare d'atteindre à cette pureté de
 « motifs que la loi exige ; pensez qu'il faut répéter
 « souvent ces actes de renoncement à soi, et vous
 « aurez à la fois l'idée de la grandeur et celle de la
 « difficulté de la vertu. Ne dites pas que de telles
 « réflexions sont dangereuses, et qu'elles ne tendent
 « qu'à jeter dans le découragement ; demandez-vous
 « uniquement si elles sont exagérées, ou si la vérité
 « les avoue. Que fait l'artiste qui veut obtenir la
 « perfection de son art ? De mille traits épars dans
 « les ouvrages de la nature, il se compose un idéal
 « du beau ; cet idéal agit sur son imagination, lui
 « communique cet enthousiasme qui féconde le ta-
 « lent, le rend capable des plus grandes choses. Plus
 « les idées que l'homme se fera de la vertu seront
 « hautes et sublimes, et plus sa volonté sera con-
 « stante, son attention soutenue, ses forces actives,
 « et l'étendue de ses progrès sera proportionnée à

« l'énergie de ses efforts. » (Ancillon, *Sermons*, tome I^{er} : Sur les Difficultés de la vertu.)

Il ne faudrait pas croire, cependant, que cette prédication des vingt premières années du siècle n'ait eu que des torts, et peut-être ai-je été bien sévère à son égard. Outre qu'elle a combattu le matérialisme, l'irrégiosité du temps, avec les armes dont elle pouvait disposer, on pourrait mettre à son actif : un vif sentiment des beautés de la création, de belles pensées morales, l'idée positive du devoir religieux et du sérieux de la vie. Tout cela malheureusement manque en général de chaleur et de flamme. Le feu sacré est absent, le fond chrétien fait défaut. C'est comme un beau jour d'hiver. Il s'agirait de savoir s'il était possible de mieux faire, après les secousses terribles de la révolution française, et pendant l'écrasement militaire du premier empire. *Suum cuique* ¹.

¹ A propos du premier empire, dirai-je que j'ai trouvé un Sermon de M. Gœpp, prononcé à Strasbourg en 1807, sur la *grandeur de Napoléon*. Le texte de ce discours étonnant est pris dans Luc I, 37 : « *Il sera grand.* » Les paroles prophétiques annonçant la future grandeur du Messie sont appliquées à Napoléon. Ce panégyrique, monté sur la gamme la plus élevée de l'enthousiasme, se termine ainsi : « Au milieu des combats, dans le tumulte des armes, la piété a toujours trouvé le chemin de son cœur. A l'esprit de piété il ajoute un esprit de modération qui manifeste toute la magnanimité de son âme. La passion lui est aussi étrangère que la faiblesse. Simple et sans orgueil, il ne se distingue des grands qui l'entourent que par la mo-

« destie de son extérieur. Il ne s'est pas contenté de donner
« des lois justes, il a été juste lui-même, et il a prouvé à
« l'univers que s'il règne sur la France, l'équité règne sur
« lui. Enfin, le malheur est sacré pour lui, et il ne peut
« voir souffrir sans souffrir lui-même. »

Toute réflexion est ici inutile, et comme disait le père
Bridaine, qui s'exprimait tout autrement en présence des
grands de la terre, « le sujet parle assez de lui-même. »



DEUXIÈME PHASE.

LE RÉVEIL.

(DOGMATISME — EXAGÉRATION — ÉTROITESSE.)

(1820 — 1850)

CHAPITRE PREMIER.

Les Qualités.

On pouvait facilement prévoir qu'une réaction aurait lieu. Il était nécessaire de déchirer le voile qui couvrait les consciences, et de balayer ces idées étriquées qui ôtaient à l'Évangile sa saveur et sa vertu. Il fallait secouer le sommeil moral de cette génération assoupie, et la faire trembler sur son état réel. Il fallait relever l'idée de la sainteté, tant celle de Dieu que celle de l'homme, et les présenter, dans leur auguste pureté, aux yeux prévenus qui les réduisaient l'une et l'autre à un étrange *minimum*. C'est là ce que fit la Prédication de la deuxième période, ou du *Réveil*.

Les premiers signes de cette réaction se montrent de bonne heure. On peut en suivre la trace encore faible dès 1816, en France, dans un sermon de M. Sabbonadière; en 1817, chez M. Roux d'Uzès; en 1818, chez M. Schlick, où elle est déjà plus prononcée; en 1821, chez M. Encontre, et d'autres encore. Mais une fois commencé, le mouvement se précipita, et dès 1822-1823 on se trouve en plein épanouissement avec MM. Gaussen et Malan. Les vérités doctrinales, jusqu'alors produites avec une certaine réserve, sont prêchées avec éclat et plénitude.

Jésus, sa croix, son sang expiatoire, son âme mise en oblation pour le péché, la corruption de tout enfant d'Adam, la condamnation comme enfant de colère, la conversion, le recours au crucifié, l'assistance du Saint-Esprit nécessaire pour le renouvellement du cœur: tous ces enseignements se pressent et s'accumulent.

Le thème de prédilection de la période précédente avait été, nous l'avons vu, la *sagesse morale*. Celui de la prédication du *Réveil* fut la *Foi*, la *Rédemption*.

La *Foi*, on l'étudie sous ses divers aspects; on en retrace la puissance sanctifiante et bénie.

Le dogme de la *Rédemption par le sang de Christ* absorbe à lui seul la majeure partie des sermons de cette époque de rénovation. C'est la doctrine fondamentale, l'axe autour duquel tout se meut. Toujours et sans cesse on y ramène les esprits des points les plus éloignés. C'est par lui qu'on cherche la récon-

ciliation réelle de l'âme avec son Dieu. Arrière les pratiques extérieures, les œuvres pour la rémission des péchés ! C'est la justice de Christ qui doit seule apparaître. Elle seule donne vie et puissance aux cœurs qui la recherchent. D'elle seule l'âme tire son ressort, son énergie. La religion chrétienne a là son pivot, son élément vital, sa réalité puissante.

La *Morale* constitue, sous le nom de *Conversion*, le second acte de la Rédemption, dont elle n'est qu'un simple corollaire. Elle n'est pas une cause, mais seulement un *effet* ; elle jaillit du *Pardon gratuit*, à nous acquis par le sacrifice de Golgotha.

A la base de toute cette prédication est la *Parole de Dieu*, posée comme *règle infaillible, autorité souveraine*. Elle en est l'élément constitutif.

Ajoutez à ces points dogmatiques, ce point plus spécialement moral, et qui a vivement préoccupé aussi la prédication du *Réveil* : l'*amour du monde* opposé à l'*amour de Dieu*, la mondanité, ennemie de l'Évangile. Elle s'est efforcée de tracer une ligne de démarcation bien nette entre ces deux royaumes, dont il est impossible de faire deux alliés. Inquiète de la fascination que le monde exerce sur nous, de la place qu'il usurpe dans notre vie, elle n'a rien négligé pour faire sentir, toucher au doigt l'incompatibilité qui existe entre « *Dieu et Mammon*. » Elle nous a montré le monde tel qu'il est, avec ses allures libres, ses préceptes relâchés, ses faiblesses coupables, ses hypocrites ménagements, ses mensongères apparences.

Quelles secousses données aux consciences ! quels cris accusateurs ! Il y a comme de la tempête dans cette prédication, comme un bruit d'armée lancée en avant, courant sus à l'adversaire, faisant sa trouée avec audace. « *Les choses vieilles sont passées* (on le sent), *toutes choses sont devenues nouvelles.* »

C'est avec M. Ad. Monod ¹ que cette prédication orthodoxe du réveil atteint sa plus grande hauteur. Cessant de rouler torrentielle et désordonnée, elle se ramasse, se replie, trace sa route, précise ses lignes, et accuse nettement ses contours. En même temps, elle trouve, avec cet orateur éminent, son expression suprême de beauté ample, de majestueuse grandeur et de pénétrante éloquence. Elle revêt aussi, sous son influence, un caractère nouveau, sur lequel nous aurons à revenir : *l'effort démonstratif*. Avec Vinet ², elle entre davantage dans le domaine des *réalités morales*. Il faut entendre par là, l'étude des faits intérieurs, des phénomènes intimes, le jeu des passions, leur marche, le *moi moral*, l'homme psychologique.

Les quatre noms que nous venons d'associer : Gaussen, Malan, Monod, Vinet, ont déjà suffi sans doute pour faire naître dans l'esprit du lecteur l'idée de complexité. En effet, la prédication orthodoxe, dite du *Réveil*, se créa deux courants ³ qui, tout en

¹ Voir : *Portraits homilétiques*.

² Idem.

³ On pourrait même dire trois. Le premier serait celui de l'orthodoxie *modérée, tempérée* qui chercha à se faire

se mêlant, ne se sont pourtant jamais complètement confondus. L'un, le courant orthodoxe proprement dit; l'autre, le courant *ultra-orthodoxe*, ou, comme on dit en Allemagne, *piétiste*. Il est d'autant plus utile de faire cette distinction que la plupart des défauts, des exagérations que nous allons avoir bientôt à reprocher à la prédication de la deuxième période, sont imputables en grande partie à cette branche de l'orthodoxie excessive, représentée par les noms de MM. Gaussen, Malan, Bur-

place, mais sans trop y parvenir. Dans toute réaction, la victoire n'appartient jamais aux modérés. Ils sont absorbés, rompus, submergés par le torrent. Leur heure vient, mais plus tard, lorsque la force d'expansion s'est épuisée. A ce courant d'orthodoxie tempérée je rattacherais presque Vinet; mais à coup sûr lui appartiennent des hommes tels que Barthélemy Bouvier *, Philippe Basset et d'autres également remarquables. Avec Vinet, en effet, on se trouvait sur un terrain plus calme et dans un milieu de sagesse et de paix. Suivant ce chrétien vénéré, quiconque n'est pas contre Christ, est pour lui. Sur cette base commune: la confession pieuse du nom de Christ, on se donne la main d'association, on la tend fraternellement aux faibles, aux arriérés. — M. Bouvier avait une prédication orthodoxe, mais sans aucune des exagérations qui surgirent à cette époque, sans aucune des aspérités qui nuisirent tant à l'élan du *Réveil*. Il ne croyait pas à la *corruption radicale*, il subordonnait le *Fils* au *Père*, etc., etc. — On pourrait en dire autant de Philippe Basset, dont nous citerons plus loin quelques paroles qui feront assez voir l'esprit qui l'animait.

* Voir: *Portraits homilétiques*.

nier, Rochat, etc., etc. C'est chez eux que ces défauts ont pris naissance, de là qu'ils se sont répandus, de manière à colorer d'une teinte assez forte la prédication générale.

Toutefois, avant de parler des défauts, il convient de dire les qualités. C'est ce que nous allons faire.

Les qualités principales de la prédication du *Réveil* furent :

- 1° Un vif sentiment du péché.
- 2° Un ardent amour des âmes ¹.
- 3° Une profonde connaissance des Écritures.

Un vif sentiment du péché, avons-nous dit. C'est ce sentiment qu'elle s'efforce de faire partager à l'auditeur, y insistant, y revenant sans se lasser, persuadée que de là tout dépend. On pose avec éclat ce fait moral de la *déchéance* de la nature humaine; on met le cœur humain en face de lui-même, de son vide profond, de ses pressants besoins. On multiplie les lumières, les explications, les rapprochements, les analyses pour bien amener l'homme à se voir tel qu'il est, à se sentir sous la condamnation. Sentinelle vigilante, incorruptible, aperçoit-on un sophisme, on l'arrête; une fausse justification, on la dénonce. Le sentiment de la propre justice perce-t-il? on l'é-

¹ A vrai dire ces deux traits n'en font qu'un. Le second nait du premier. C'est parce qu'elle a un vif sentiment du péché qu'elle a un ardent amour des âmes.

touffe au berceau. Point d'illusions tolérées, nulle échappatoire possible. « Vous ne croyez-pas qu'il y ait un jugement; vos raisons, je vous prie? Ne voyez-vous pas que vous faites Dieu menteur, injuste? — Vous riez, et vous dites : Quand sera-t-il ce jugement? Dans mille ans, dans dix mille ans; que de choses peuvent arriver jusque-là! Erreur! ce jugement vous touche : *« Après la mort suit le jugement. »* — Vous vous dérobez : Ah! vraiment, sera-ce donc si terrible? S'il plaît à Dieu, tout ira bien, Dieu est bon. Oui, mais vous oubliez qu'il est *« juste*, qu'il doit distinguer entre le bien et le mal, et traiter différemment l'un et l'autre. — Mais je n'ai point fait de mal ou bien peu! A votre idée, oui; mais à celle du Dieu que la révélation nous manifeste, c'est le contraire. — Vous m'échappez encore : Dieu pardonne par Christ, insinuez-vous. Oui, mais à qui? C'est ce qu'il faut savoir. Pas à ceux qui ne veulent pas changer, qui ne se repentent pas. — Il reste un dernier moyen : ne pas penser à ces choses. Oui, mais que vous y pensiez ou non, ces vérités demeurent, qui un jour vous saisiront. » (Jacques Martin.)

Évidemment, cette seconde période de notre prédication en ce siècle peut être caractérisée par ce tourment du péché, source du recours au Dieu qui pardonne et auquel on veut adresser les âmes par le trouble même en elles excité. Pour leur faire pousser le cri de triomphe : « Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ ! (1 Cor. xv, 57)

on les harcèle de manière à leur arracher l'exclamation anxieuse : Misérable que je suis ! » Toujours on ramène l'homme au principe même du mal : *« le cœur rusé et désespérément malin, »* lui donnant ainsi sa propre conscience pour suprême réfutateur. « Êtes-vous donc bien sûrs, vous tous qui raisonnez ainsi dans vos cœurs, êtes-vous sûrs que ces capitulations auxquelles vous croyez faire consentir la loi, soient ratifiées de Dieu ? Elles ne le seront pas, même par votre conscience, car elle vous condamne, et je vous en donnerai la preuve à l'instant : c'est que vous vous révolteriez si nous venions vous prêcher une pareille morale, vous la réproveriez dans notre bouche. Elle est donc mauvaise et mensongère à vos propres yeux, et vous ne connaissez pas non plus les capitulations quand vous jugez les actions de vos frères. » (Secrétan : Sermons : Le vrai renoncement). — « Non, chrétiens ! et nous avons pour nous votre conscience, contre le témoignage de laquelle viennent échouer tous ces arguments. Elle vous dit, cette conscience, lorsque vous lisez la vie de Jésus, et que vous vous arrêtez à quelqu'un de ces traits qui vous révèlent les motifs qui le faisaient et parler et agir : voilà qui est beau, voilà qui est grand, voilà qui est sublime, voilà qui est divin ! Ces motifs sont donc purs, sont donc grands, sont donc beaux, saints et dignes de Dieu encore aujourd'hui.

« Ne dites pas, si vous vivez autrement que Christ a vécu, si d'autres mobiles vous font parler et agir,

« si votre vie a une autre tendance et un autre but,
 « que vivre comme Christ est une chose qui ne se
 « peut aujourd'hui, qu'on ne peut pas se mettre telle-
 « ment en opposition avec son siècle, qu'on ne doit
 « pas se distinguer, se singulariser ; mais dites fran-
 « chement : nous ne le voulons pas ; car pour l'oppo-
 « sition avec son siècle, pensez-vous qu'elle existât
 « moins au jour du Sauveur ? et Christ et ses pre-
 « miers disciples, et les chrétiens des premiers siècles,
 « habitants de Rome, de Corinthe, d'Éphèse ou
 « d'Alexandrie, n'ont-ils pas dû se distinguer de la
 « génération corrompue et perverse pour vivre
 « comme ils ont vécu ?

« Soyons francs une fois et disons : nous voulons
 « vivre avec le siècle, partager ses plaisirs, courir
 « après ses biens. Mais alors ne disons donc pas
 « que nous vivons comme Christ a vécu, et encore
 « moins que nous sommes en Christ et que nous
 « demeurons en lui. » (Secrétan : Sermons : Que
 doit faire celui qui dit qu'il demeure en Christ ?)

Je dois relever avec éloge ce soin extrême apporté à débarrasser la vérité des milles nuages dont nous savons si bien l'obscurcir, des mille subterfuges par lesquels nous cherchons à nous donner le change. Rien ne contribue davantage à l'amélioration des masses, à leur élévation morale, que de les habituer à bien distinguer, à voir clairement le fond des choses sans se méprendre aux apparences et s'en tenir à la superficie. De ces erreurs consenties par tous, naissent de funestes déviations. Les masses

sont dominées par les impressions de surface. Qu'une chose *paraisse* fautive, elle l'est en *réalité* à leurs yeux; qu'une autre *semble* excusable, la voilà pleinement justifiée. Ainsi vont se formant les mœurs générales ou plutôt se déformant. De là tant de faussetés accréditées, tant d'erreurs consacrées, tant de péchés dits véniels auxquels on ne regarde plus.

Le plus brillant exemple de ce redressement des âmes, de cette garde montée à leur entour pour empêcher toute évasion de nature à leur laisser ou à leur rendre la plus déplorable des libertés, celle du vice fardé, déguisé, travesti, se trouve dans le célèbre sermon de M. Adolphe Monod : *Pouvez-vous mourir tranquilles?* Là sont dispersés comme un troupeau effaré, tous ces vains prétextes sur lesquels les hommes cherchent à appuyer leur fausse sécurité. Jamais plus implacable poursuite de toutes ces feintes, fuites, évolutions hypocrites auxquelles nous sommes tous si malheureusement enclins. Pour donner plus de relief à sa pensée, le terrible prophète va jusqu'à diviser les hommes en vingt classes, qui, de la première à la dernière, sont en gradation morale décroissante. Lesquelles de ces classes, demande-t-il avec une superbe ironie, seront sauvées, lesquelles condamnées? Où fixer la limite? Et restreignant toujours plus le cercle menaçant autour des interlocuteurs, il les enferme enfin et les tient à merci.

C'est sans doute en pensant à une telle prédication qu'on a dit que le protestant pourra être pécheur

mondain, mais non à la manière des autres et avec la même fougue ; car on lui a fixé au flanc l'aiguillon qui doit l'empêcher de vivre heureux au sein des fausses joies.

Mais hélas ! ici, comme presque partout, la prédication du *Réveil* a mis le défaut à côté de la qualité, outrant les choses, dépassant le but. Cette battue acharnée, cette chasse des âmes a quelque chose d'irritant. Pour nous convertir, grand Dieu ! quelle voie compliquée, hérissée, criblée d'arguments entassés dans une sorte de furie disputante ! Vous nous avez écrasés, soit ; mais nous en ressentons plus de dépit que de salutaire douleur !

Toutefois on s'apaise en pensant au mobile élevé qui échauffe et enflamme : *Un ardent amour des âmes*. Quelle préoccupation de leur sort ! quelles anxiétés à leur sujet ! Dieu pourrait être vaincu en elles ! elles pourraient aller s'engloutir dans les horribles profondeurs des condamnations éternelles ! Tout ce que peut jeter de cris et de supplications le cœur ému, cette prédication en retentit : « O homme
 « malheureux et pécheur, as-tu ton âme travaillée
 « et chargée, as-tu soif du pardon de ton Dieu ?
 « Viens, viens, il te recevra. Sa loi, si tu viens, peut-
 « elle te condamner ? Ne vois-tu pas ce propitiatoire
 « qui la recouvre tout entière ? Ne vois-tu pas ce
 « corps rompu pour toi ? N'entends-tu pas la voix de
 « ce sang qui crie de meilleures choses que celui
 « d'Abel ? Viens donc, viens à lui, viens gratuite-
 « ment. Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui

« sont en Christ. Qui accusera les élus de Dieu ? Se-
 « rait-ce Dieu, lui qui justifie ? Qui condamnera ? Lui
 « qui mourut, qui ressuscita, qui est à la droite de
 « Dieu et qui même prie Dieu pour nous !! » (Gaussen :
 Le retour de l'arche.) — « Ah ! le cœur brisé de
 « votre misère, l'esprit troublé de votre péril, l'ima-
 « gination bouleversée du sort que vous vous pré-
 « parez, je me jette à genoux devant vous et je vous
 « supplie, je vous conjure avec larmes de prendre
 « pitié de vous-mêmes et de vous convertir ! » (Ad.
 Monod.) Quand on pense à la sécheresse de la pre-
 mière période ; quelle différence !

Le suc biblique gonfle cette prédication et coule
 largement dans ses canaux. De la Bible elle est
 toute imprégnée, remplie et comme saturée. Fa-
 miliarisée au plus haut degré avec les pages du
 livre sacré, les possédant pleinement, les citations
 abondent sur ses lèvres, amenées (pas toujours
 pourtant) avec un à propos parfait, portant la lu-
 mière dans toute l'étendue de l'idée religieuse, ache-
 vant la peinture, donnant le dernier coup de force
 et de conviction. On sent que la Bible est bien le
 milieu où cette prédication se meut, vit et respire,
 l'air ambiant dans lequel elle est immergée. Elle la
 reflète, comme un miroir étincelant reflète la lumière,
 et la Sainte Parole pourrait lui appliquer le mot
 d'Adam à l'apparition d'Ève : « *Os de mes os et chair
 de ma chair.* »

Mais ici encore, comme l'a laissé pressentir la parenthèse ci-dessus, nous trouvons l'abus. La prédication chez certains est devenue un long tissu de passages bibliques. Le fond du discours se trouve couvert par de prodigieuses avalanches de versets pris indifféremment dans les deux Testaments, sans autre but que la passion même de la citation. Trop souvent, ces passages, sortis de leur contexte, détournés de leur sens naturel, sont arbitrairement adaptés à des situations qui ne leur conviennent point et animés d'un esprit qui n'est point le leur. « Je sais, » dit M. Napoléon Roussel dans son mordant petit écrit : *Comment il ne faut pas prêcher*, que nous aurons encore à citer : « Je sais que pour le chrétien, nourri de la lecture de la Bible, l'expression biblique elle-même est plus juste, plus lumineuse. Mais ne vaut-il donc pas mieux ramener cette expression moins souvent et la faire d'autant plus briller par sa rareté, que de noyer le discours dans un Océan de phrases bibliques dont le sens est émoussé, même pour le chrétien, par le fait seul qu'il les a lues et relues cent fois ? »

Il n'en est pas moins vrai, cependant, que malgré cet abus souvent insupportable, une haute puissance est donnée à cette prédication, en même temps qu'un grand intérêt se trouve sur elle répandu, par cette profonde connaissance des *Écritures*. Elle parle avec *autorité*, et souvent laisse sur l'âme une empreinte profonde.

J'ai dit un mot plus haut d'un caractère à part que la prédication de cette seconde phase avait revêtu, surtout sous l'influence de M. Ad. Monod, et que j'ai appelé l'*effort démonstratif*. Il est temps de s'y arrêter un moment.

La prédication du *Réveil* avait procédé particulièrement par *affirmations*. Mais le moment vint (comme il finit toujours par arriver), où l'on sentit le besoin de prouver la vérité prêchée et non-seulement de l'imposer. Il est désirable en effet que l'intelligence soit de moitié dans la foi et qu'il n'y ait pas un antagonisme perpétuel et douloureux entre le cœur et l'esprit. On voulut donc légitimer le système chrétien que l'on préconisait, devant la raison, tant il est vrai que si honnie et conspuée qu'elle soit par certains partis, c'est en nous une immense puissance qu'on a toujours plus ou moins besoin de mettre de son côté. M. Ad. Monod donna l'exemple. Il s'attacha à *démontrer*, par une série de considérations et d'argumentations, écartant les obstacles, déblayant le terrain, distinguant, remontant aux principes, descendant aux conséquences, établissant des bases, étudiant le fond des faits, leur nature, leur caractère, appelant enfin la raison elle-même à sanctionner les conceptions dogmatiques. Nombre de ses discours religieux en témoignent. Chez lui le tissu démonstratif est serré, nerveux. Tout y marche, tout converge avec habileté à un but unique. Mais en fût-il de même chez ses imitateurs? — La méthode employée de préférence fut de rattacher toute

la chaîne des raisonnements aux données immuables de la nature humaine. En s'appuyant ainsi sur la psychologie, on va du centre à la circonférence, moyen précieux d'augmenter ses forces en les faisant rayonner autour d'un noyau lumineux. Souvent on suit une autre voie. On procède par élimination à la manière des mathématiques, ou par hypothèse à la façon scolastique. M. Grand'Pierre en a usé ainsi. Ses volumes de sermons sont pleins de ces exercices démonstratifs. Prouve-t-on? je ne sais, mais certainement la prédication y trouve de l'allanguissement. Elle devient une espèce de table à syllogismes, une compression des âmes, sans les amener toujours à composition.

N'est-il pas étonnant, en outre, de voir des orthodoxes, aussi décidés par exemple que M. Burnier, à tout accepter et à passer par-dessus toutes les difficultés qu'une foi ardente doit absorber, disent-ils, s'embarrasser dans des essais explicatifs. Le propre de leur foi, à eux, ils l'ont crié sur les toits, c'est précisément de s'en passer. A quoi bon, dès lors, des pages comme celles-ci qui jurent avec leur principe et le fond de leurs habitudes en matière de religion :

« Cette doctrine semble à beaucoup de gens une
 « folie. Ce qu'ils y trouvent entre autres choses d'in-
 « admissible, c'est que l'innocent nous y est montré
 « comme souffrant pour le coupable. Jésus, le saint
 « et le juste, maudit à cause de nous! Proclamer
 « cela, n'est-ce pas proclamer l'injustice de Dieu?
 « Comment s'expliquer d'ailleurs que les souffrances

« du Christ puissent nous délivrer des peines que nos
 « péchés méritent. Ensuite qui est cet homme dont
 « les pieds et les mains furent cloués sur un bois
 « infâme par l'impiété et l'ingratitude de ses con-
 « temporains. C'est à entendre ses disciples, le Sei-
 « gneur de gloire, le Dieu fort et puissant! Voilà
 « donc le maître de toutes choses qui subit des op-
 « probres inouïs et le supplice le plus horrible; le
 « voilà qui le fait pour nous chétifs vermisseaux, et
 « pour cette terre qui n'est qu'un point impercep-
 « tible dans le vaste univers. Tout cela, dit-on,
 « semble bien absurde. Mais ce qui ne l'est pas
 « moins, c'est que, d'après la doctrine chrétienne, la
 « foi en ces mystères tient lieu des vertus qu'on
 « n'a pas pratiquées; non-seulement qu'elle tient
 « lieu de tout, mais encore que ceux qui ne la pos-
 « sèdent pas soient traités comme n'ayant en eux
 « aucun bien! Se peut-il une doctrine plus extraor-
 « dinaire et plus en opposition avec le sens commun?

« A tous ces griefs contre la parole de la Croix on
 « peut faire des réponses assurément fort solides. Il
 « n'y a dans le sacrifice de Notre-Seigneur rien de
 « contraire à la justice de Dieu, puisqu'il a été par-
 « faitement volontaire de sa part. S'il déclare que sa
 « mort est « selon le commandement de son Père, »
 « il déclare aussi qu'il « laisse sa vie pour la re-
 « prendre; » que personne ne la lui ôte, mais qu'il la
 « donne de lui-même, parce qu'il a « le pouvoir de la
 « laisser et le pouvoir de la reprendre. » Ainsi, d'après
 « l'Évangile, notre Sauveur était le maître de sa

< vie ; il en a disposé pour notre salut. Comment voir
 < dans ce fait la moindre injustice contre lui ? C'est
 < bien, si l'on veut, l'innocent qui souffre pour le cou-
 < pable ; mais c'est l'innocent qui se dévoue de son
 < plein gré et qui a le droit de se dévouer de cette
 < manière. Il n'y a donc ici, sous ce rapport, rien de
 < plus que dans l'acte par lequel un homme, entière-
 < ment maître de sa fortune, la consacrerait toute
 < à des œuvres de bienfaisance.

< Soit, dira-t-on ; mais comment les souffrances
 < et la mort de Jésus-Christ peuvent-elles expier nos
 < péchés, de telle sorte qu'il en soit comme si nous
 < étions morts avec lui, et que nos péchés eussent
 < été cloués sur la croix ? Mes frères, il se passe tous
 < les jours quelque chose de semblable dans les pays
 < où le système des cautionnements est admis. La
 < caution qui paye pour le débiteur insolvable libère
 < très-réellement celui-ci envers son créancier ; et si
 < la caution déchire en même temps le titre qui
 < constatait la dette, il est évident que le débiteur
 < est tout aussi libéré que s'il se fût acquitté de ses
 < propres deniers. Il ne reste à sa charge qu'une
 < dette de reconnaissance envers son bienfaiteur, en
 < admettant qu'on puisse l'appeler une charge. Il ne
 < faut donc pas dire qu'il y ait dans cette doctrine
 < de la substitution du Sauveur se mettant, comme
 < on dit, en notre lieu et place, rien qui choque déci-
 < dément le sens commun. Il est facile même d'y
 < voir un côté très-relevé, ou dirai-je très-philoso-
 < phique.

« On admet qu'il existe une sorte de solidarité
 « entre tous les membres de la famille humaine. Le
 « genre humain est envisagé, par quelques-uns,
 « comme ayant une certaine individualité, d'où ré-
 « sulte que le mal et le bien de chacun devient le
 « mal et le bien de tous

« Ne pourrait-il pas y avoir entre tous les hommes,
 « ou partie d'entre eux, un autre lien que celui de la
 « nature ? Ne se pourrait-il pas qu'il y eût une fa-
 « mille de Dieu, un peuple de Dieu, uni en lui par
 « un effet de sa grâce ? Et s'il se trouvait que Jésus
 « est à la fois le représentant et la tige spirituelle
 « de cette famille ou de ce peuple, ne comprendrait-
 « on pas qu'il ait pu être destiné à lui venir en ré-
 « demption ce qu'Adam lui fut en perdition. Pour le
 « dire autrement, l'union spirituelle de Jésus-Christ
 « avec ses rachetés n'est en soi ni impossible, ni in-
 « admissible ; et si elle est réelle, comme les chrétiens
 « le croient, il ne saurait être absurde de prétendre
 « que ce que Jésus a fait et souffert nous puisse être
 « imputé. » (Burnier : La prédication de la Croix.)
 Quel labeur ! quel travail ! *Tanta moles erat !*

Tant d'efforts démonstratifs, probatifs et justi-
 ficatifs nuisent plus qu'ils ne sont utiles. Outre
 l'engourdissement dans lequel ils jettent le senti-
 ment religieux et la prédication, ils ont le tort de
 rendre la religion solidaire d'un raisonnement ¹. (Là

¹ « En effet, entreprendre de démontrer la religion n'est-
 ce pas, quoi qu'on fasse, la subordonner à la raison qui,

est le grand danger de toute apologétique argumentative.) La démonstration d'un dogme purement traditionnel ne peut jamais être rigoureuse, et si la cuirasse a un défaut, c'est en vain qu'on a dépensé, usé ses forces; l'ennemi trouve moyen de vous échapper par une simple fissure. Vous raisonnez, c'est très-bien, mais votre auditeur raisonne aussi, et de plus il raisonne vos raisonnements, qui pèchent toujours par quelque côté. Tel argument de votre part en appelle un qui lui est contraire, et en somme, vous ne remportez de victoire que celle qu'il vous plaît de vous attribuer. Notez bien, de plus, que dans cette voie on est condamné à de singulières manœuvres à l'approche des passages périlleux. Le malheureux prédicateur est alors forcé de masquer, devant un public dont l'attention le dévore, sa marche hésitante, de glisser légèrement, de passer les yeux fermés, jetant, en guise de ponts sur l'abîme, des phrases équivoques; « il est conduit ou à des concessions fâcheuses, ou à des raisonnements subtils qui embarrassent, mais qui ne persuadent pas, ou à des espèces de tours de force qui semblent des défis au sens commun; il a des arguments qui, fussent-ils bons, ne sont pas dignes. » (Havet : *Pensées de Pascal*, etc.) Combien de fois depuis dix-huit siècles a-t-on voulu

étant juge de la valeur de la démonstration, se trouve ainsi juge de la religion elle-même? N'est-ce pas se placer, du moins pour un temps, en dehors de la foi, et se prêter au langage de ceux qui doutent? » (Havet, *Pensées de Pascal publiées dans leur texte authentique*. Introduction, p. xxxii.)

établir que la doctrine orthodoxe n'a rien d'irrationnel, en s'aidant de mille distinctions spécieuses ! jamais la raison, qu'on le sache bien, ne s'est tenue pour satisfaite. L'inconvénient est grave déjà dans un livre, mais combien plus en chaire, où vaincre est toujours de rigueur ! Mieux vaut encore, après tout, le « *ô profondeur* » apostolique, ou le « *credo quia absurdum* » augustinien. — Pourquoi s'obstiner dans une tâche aussi ingrate qu'inefficace ? Ceux qui croient n'ont guère besoin de vos laborieuses démonstrations, et pour les autres, votre point d'appui, de départ : *l'autorité souveraine et infaillible des Écritures*, n'étant ni reconnu, ni concédé, tout votre édifice est ruiné d'avance. Il faudrait d'abord prouver d'une manière irréfragable *l'autorité souveraine et infaillible des Écritures*, travail qui certes n'est pas fait quand on tourne dans le cercle vicieux en vertu duquel on prouve *l'infaillibilité d'un livre par un passage tiré de ce livre, et l'infaillibilité du passage par l'infaillibilité du livre* ; travail impossible à mener à bonne fin, surtout en chaire.

Je n'approuve donc pas la *prédication démonstrative, justificative* du dogme. Mon opinion peut s'étayer d'imposantes autorités (chose remarquable, en contradiction avec leurs propres œuvres !). La première est Bossuet : « J'ai promis de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute puissante ; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que, *sans se croire obligée d'alléguer aucune raison*, et sans être jamais

« réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu et a régné dans le monde. » (Sermon pour le deuxième dimanche de l'Avent, *sur la divinité de la religion.*) Et plus loin : « Comment a-t-elle prouvé ? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, parce qu'elle est née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hoc dicit Dominus* : Le Seigneur a dit. » — « Bossuet, dit M. Havet, ne cherche pas les difficultés pour les résoudre, il tâche, au contraire, qu'il ne paraisse point qu'il y ait des difficultés. Conduit par un admirable bon sens plutôt que par une logique raffinée, les raisons qu'il préfère sont celles qui touchent tous les esprits ; il a le génie de la persuasion et de la conduite des âmes. Il ne s'assujettit pas à la démonstration, il la gouverne. »

La seconde autorité que je citerai est Pascal, oui Pascal lui-même, le grand raisonneur. Il a dit de la démonstration religieuse : « Qu'elle est inutile pour le salut, et qu'on ne croit que pendant la démonstration, mais une heure après on craint de s'être trompé. »

— Voici à son tour M. A. Monod : « Un prédicateur, a-t-il dit, plaidant ainsi contre lui-même, un prédicateur doit en général en appeler à l'autorité divine de la Bible, et non la prouver. » — Enfin, je trouve dans le dernier volume des sermons de M. Bersier, les lignes suivantes : « Trop préoccupés peut-être de défendre notre foi, nous n'avons pas assez songé à ce qu'a de puissant, de persuasif, la joie pure et paisible d'un cœur qui croit en Dieu. Pourtant

« l'Écriture nous y rendait attentifs, car si nulle part elle ne nous enjoint de discuter et de raisonner, souvent elle nous commande d'être joyeux. »

CHAPITRE II.

Les Défauts.

Un dogmatisme par trop absolu et poussé à outrance, conduit à des impasses d'où l'on ne sort que par des contradictoires. C'est ce qui est arrivé à la *Prédication du Réveil*, et d'elle l'on peut dire ce qu'un critique disait d'une certaine théologie à l'usage de l'Église de Rome : « Qu'elle est une contradiction perpétuelle ; le *sic et non*, le *oui et non* érigés en méthode pour l'intérêt d'une société exceptionnelle, marchant au milieu d'une incroyable confusion de doctrines. » Je ne dirai rien du rôle confus et difficilement acceptable qu'elle fait jouer aux deux natures *opposées* qu'elle prête à Jésus, et qui se refusent absolument à cette élasticité de mouvements qu'on leur imprime à plaisir, avec une aisance qui vous déconcerte. Passons.

Dans la conversion, la régénération, elle ne veut voir que la seule action de Dieu, prenant bien soin de l'isoler dans son omnipotence. L'instant d'après,

elle me foudroie, parce que je ne *fais rien* pour me convertir.—L'activité humaine est à la fois accordée et refusée. — Ce qui est propre à Dieu et ce qui est propre à l'homme se heurtent, s'enchevêtrent, se contrarient de la manière la plus maladroite. — Elle tonnera contre la raison, la flétrissant sous le nom de rationalisme, des plus méprisantes épithètes, et durant de longues pages, néanmoins, quand besoin sera, elle en appellera à sa lumière, à ses intuitions, à ses principes, et voudra se l'attacher, comme je viens de le faire voir.

D'où vient ce trouble, cette irrégularité de marche? Ah! c'est qu'en dépit des systèmes et partis pris, les lois réelles de notre esprit réclament, interviennent pour rétablir l'équilibre rompu et forcent l'entrée, quelque garde qu'on ait mise à la porte.

Mais il nous faut préciser davantage, et pour le faire avec quelque ordre, on pourrait ranger les défauts inhérents à la *Prédication du Réveil*, sous les rubriques suivantes :

1. *Exagération* (excès, abus);
2. *Raffinements* (subtilités, minuties);
3. *Inventions pieuses, tons faux, violences.*

1. Elle dépasse le but, elle outre les choses, elle méconnaît les véritables lois de notre être, les pouvoirs, les limites, les besoins de notre nature, demandant sous le nom spécieux de « vertus produites

par la foi, > < fruits de la conversion, > simplement l'impossible : détachement de l'esprit de famille, abandon des plus légitimes affections, une vie extatique plutôt qu'active. C'est là son côté le plus déplaisant. Devant les plus tristes situations on nous commande une espèce de rigide froideur, de glaciale impassibilité. Les émotions les plus naturelles sont proscrites pour la plus grande gloire de Dieu. Lisez, par exemple, la *Famille de Béthanie*¹, vous y verrez, en certaines pages, pieusement méconnues les exigences de la douleur et la sainte influence de l'amitié, à laquelle on refuse le pouvoir < de répondre à un seul soupir de notre cœur, d'essuyer une seule larme de nos yeux. >

Perdant le sens de la mesure et celui de la réalité, on exalte l'opprobre pour l'opprobre même. Il est *nécessaire* de l'avoir enduré de la part du monde. Ne pas en avoir souffert, est un mauvais signe, une mauvaise note. D'un autre côté, *obséder, importuner* les gens pour leur salut, est un devoir.

On érige en obligations immuables, certains conseils apostoliques, donnés en des temps exceptionnels, en vue de circonstances à part et en regard d'un état social avec lequel le nôtre n'a rien de commun.

On condamne impitoyablement tout ce qui se fait de bon en dehors des idées strictement religieuses. Chimères, dit-on, *splendida peccata*. (A. Monod :

¹ Auteur : M. Bonnet.

Trois sermons de Noël.) Comme si les choses bonnes cessaient de l'être par cela seul qu'elles ne sont pas accomplies par de purs croyants, et comme si toute chose bonne, qu'on le veuille ou non, ne relevait pas indirectement du christianisme, quoique non rapportée à lui par son ou ses auteurs.

On se plaint comme d'une énormité que « les choses invisibles aient moins de prise sur nous que les visibles, » comme s'il n'était pas d'une nécessité absolue et inéluctable, que les besoins de la vie matérielle, les mille liens sociaux et domestiques qui nous enlacent, en nous pressant de leur poids, attireront vivement notre sollicitude.

On relève comme une grande faute, comme un temps perdu, la lecture des feuilles publiques. « Quoi de plus vide, s'écrie-t-on, de plus inutile au monde, de quoi de plus indigne d'une créature immortelle qu'une pareille existence ! »

« Si, comme autrefois les Athéniens, vous êtes avide de nouvelles, inquiétez-vous, avant toutes choses, non pas de ces nouvelles frivoles que chaque jour voit éclore et disparaître, mais plutôt de cette nouvelle si grande, si étrange, si merveilleuse que Jésus est venu apporter au monde. » (Horace Monod : Recueil de 1853, p. 98-99.) Comme si nous n'avions que des devoirs religieux à pratiquer ; comme si nous n'étions pas citoyens d'une patrie dont les destinées doivent exciter notre plus profond intérêt et éveiller toute notre attention. Voulez-vous, dirons-nous aux prédicateurs, qu'on prenne

vos arrêts au sérieux, cessez de pareilles censures qui n'émeuvent personne, qu'on s'habitue à ne regarder que comme des exagérations de métier auxquelles nul ne s'arrête, ou si vous aimez mieux, comme de purs thèmes religieux. Que sert-il de s'opiniâtrer à ne plus voir la terre, quand on la touche des pieds, qu'on y vit et qu'on en vit? Toute prédication qui s'insurgera contre l'*inévitabile* aura toujours tort, malgré ses plus saintes intentions. Il ne s'agit pas d'annuler le *fait humain* au nom du *fait divin*. L'un est supérieur, mais l'autre est *forcé*. Ce qu'il y a à faire c'est de les concilier avec sagesse.

Autre exagération. — Selon cette prédication, l'homme converti est *affranchi* du péché, en quelque sorte *impeccable*. Comme si le péché était jamais tué en nos natures, et perdait jamais sur nous tout son empire. Le péché existe malgré et en dépit de toute conversion, et toujours exerce, exercera action, sur tout homme, à quelque point de vie religieuse qu'il soit parvenu! C'est ce que des milliers d'exemples démontrent surabondamment. Il en sera ainsi tant que nous serons d'ici-bas, que nous demeurerons dans cette tente d'argile. Il y a cependant un changement chez le converti, ou pour parler un autre langage, chez celui qui a pris à cœur la vérité religieuse, s'est placé sous son joug et l'a aimée, et même le changement est immense. En quoi consiste-t-il au vrai? Dans notre *volonté régénérée*. Nous ne nous livrons plus au mal « sciemment et voulamment. » Nous pouvons tomber encore, mais quelle

différence dans la chute! Nous tombons en pleurant, en maudissant l'ennemi auquel jadis nous tendions les bras. Il y a plaie, mais sans venin. Telle est la réalité.

Et quel abus du personnage de *Satan*, même alors que les progrès des sciences nous ont parfaitement éclairés sur le côté mystérieux de certains faits! Faudra-t-il donner éternellement dans les erreurs juives, quand il est avéré que ce sont des erreurs? Laissons aux furibonds prédicateurs de carême cet épouvantail, ce masque grimaçant aux regards des foules ébahies! Pour nous, maintenons-nous dans des sphères plus hautes, inspirons du mal une horreur spirituelle et noblement élevée, non basse et avilissante, non la stupéfiante terreur d'un agent infernal, sous la hideuse pression duquel plus d'une intelligence a fléchi, plus d'une imagination s'est égarée.

2. Mais de tous les abus auxquels la *Prédication du Réveil* s'est livrée, aucun n'a tenu chez elle une plus grande place que celui de l'*allégorie*, de la *spiritualisation des textes et des mots bibliques*. L'*allégorie* est permise, puisque la Bible nous en offre quelques rares exemples, témoin saint Paul qui compare Agar à la loi du Sinaï, et Sara à la nouvelle Alliance. Mais c'est ici que le proverbe est de mise : « *User non abuser.* » Il ne faut toucher à l'*allégorie*, à la *spiritualisation des textes et des mots de nos Saints Livres* qu'avec une extrême prudence et d'une main

avare. C'est une méthode d'instruction chrétienne qui peut avoir du bon, mais qui vite dégénère en un genre insipide. Le parti orthodoxe avancé, en l'introduisant sans ménagements dans la prédication, en a pour longtemps dégoûté tous les bons esprits. M. Malan, par exemple, semble bien peu naturel, quand décomposant le nom de *Bartimée* et trouvant dans la seconde moitié du mot, la signification d'*impur*, il en profite pour nous appeler : *enfants de souillure*; quand encore, de ce que Bartimée jette son manteau pour rendre sa marche plus libre avec Jésus, il en prend occasion de nous avertir que nous devons jeter le manteau de notre propre justice. M. Gaussen, à propos de l'indigne traitement que Hanun fit subir aux ambassadeurs du roi David, vient nous parler longuement des appels de Dieu, des afflictions, de la manière dont nous recevons les avertissements et les envoyés de Dieu, toutes choses pour lesquelles il y a dans la Bible des centaines de textes directs et allant droit au but. — Mais voici qui est plus fort et très-voisin du logogriphe et de la charade. Qu'on lise dans les *Méditations sur les vingt premiers chapitres du Livre des Chroniques*, par M. Rochat, les pages 31 à 37, à propos des *Chérubins* que fit Salomon et de ceux qui étaient sur le couvercle de l'arche. En voici le commencement :
 « Les Chérubins de Salomon ne naissaient pas du cou-
 « vercle de l'arche, comme ceux construits du temps
 « de Moïse. Ainsi les anges, quoique grands en sain-
 « teté et en force, ne sont point membres du corps de

« Christ, qui « n'a point pris la semence des anges »
 « (Hébr. II, 16). Ils ont été *créés* de Dieu, mais ils ne
 « sont pas *nés* de Dieu, comme le fidèle. — Les Ché-
 « rubins étendaient leurs ailes au-dessus de l'arche,
 « ce qui nous rappelle « qu'ils sont tous des esprits
 « administrateurs envoyés pour exercer leur minis-
 « tère en faveur de ceux qui doivent hériter le salut. »
 « — Ils étaient au -dessus des autres Chérubins,
 « parce qu'ils sont dans les cieux, tandis que l'Église
 « est encore en partie sur la terre, où elle dit : « Que
 « ta volonté se fasse sur la terre comme au ciel. » —
 « Ils sont représentés comme étant sur leurs pieds
 « et comme étendant leurs ailes, soit pour montrer
 « qu'ils sont toujours prêts à voler au commande-
 « ment de Dieu pour exécuter sa volonté; soit pour
 « montrer qu'étant dans l'attitude de « l'aigle qui
 « émeut sa nichée et qui excite ses petits à voler »
 « (Deut. XXXII, 11), ils aident aux fidèles à prendre
 « leur essor vers les régions célestes et éternelles.
 « Lorsque Lazare mourut, « il fut porté par les anges
 « dans le sein d'Abraham. » (Luc, XVI, 22.) Enfin,
 « ils avaient leurs regards vers la maison, ou comme
 « on peut aussi le traduire, *en dedans*; « tellement, »
 « dit Desmaret, « qu'ils avaient le visage comme
 « regardant en bas, » ce qui nous rappelle ce que
 « dit l'apôtre Pierre en parlant de la bonne nouvelle
 « de l'Évangile, que « ce sont des choses dans les-
 « quelles les anges désirent de voir en se baissant. »
 (1 Pierre, I, 12.) N'est-ce pas véritablement inouï ?
 Voici qui renchérit encore. Les couleurs même

prétextent à des allégories édifiantes : « Les couleurs
 « pourpre et cramoisi (du voile du Temple) indi-
 « quaient probablement sa royauté (la royauté du
 « Christ). Le bleu, la couleur du ciel, indiquait que
 « cette royauté était céleste. Le fin lin du blanc le
 « plus pur, indiquait sans doute sa parfaite sainteté
 « et la perfection de sa sacrificature ; car le fin lin
 « est habituellement l'emblème de la pureté. — Il
 « est à remarquer que pendant que le Tabernacle
 « subsistait, il y avait trois voiles de même couleur,
 « dont l'un fermait l'entrée du parvis ou cour exté-
 « rieure du Tabernacle, le second, l'entrée du Taber-
 « nacle lui-même, et le troisième l'entrée du lieu
 « très-saint. Peut-être cela nous montrait-il que
 « Jésus est notre première entrée dans l'Église par
 « la foi, notre entrée journalière auprès de Dieu par
 « son sang et son intercession, enfin notre entrée
 « dans le ciel lorsque lui-même viendra nous prendre
 « à lui, « afin que là où il est, nous y soyons aussi. »
 (Jean XIV, 3.) — Ici, le sublime du genre est atteint,
 il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. Une telle prédication,
 est-elle autre chose qu'une fantasmagorie religieuse ?
 MM. Napoléon Roussel et Pressensé s'en sont mo-
 qués avec raison :

« Sous prétexte de spiritualiser, ce qui, j'en con-
 viens, est très-amusant pour tous les petits esprits,
 Cyrille anéantit la parole de Dieu, il en fait une
 bouteille à l'encre qui renferme des trésors de sa-
 gesse et d'absurdité. Trempez-y votre plume, Cyrille,
 ensuite écrivez tout ce que vous voudrez ; il vous

suffira de dire : c'est le sens spirituel de ce passage, qui, pris à la lettre, aurait dit le contraire. . . . Règle générale, tout langage humain, même le plus chargé de figures, doit être pris dans le sens qui se présente le premier à l'esprit ; pour tout dire en un seul mot, dans le sens naturel. — Cyrille n'est pas satisfait. Il ne veut faire que la moitié du chemin, et il me dit : « Je vous accorde qu'il y a dans la Bible un sens naturel, mais convenez que le spirituel s'y trouve aussi ; car, vous le savez, la Bible a deux sens »

« — Je vous arrête ici. Votre double sens me fait horreur ! L'admettre, c'est se moquer de Dieu, se jouer de sa parole et lui ôter toute valeur à force de vouloir lui en donner !

« Si la Bible peut avoir deux sens, pourquoi pas trois, quatre, cinquante, cent ? Où s'arrêtera-t-on ? Si les dix premiers ne me conviennent pas, pourquoi n'en chercherais-je pas un onzième ? c'est-à-dire pourquoi n'y mettrais-je pas mon propre sens ? » (Nap. Roussel : *Comment il ne faut pas prêcher.*)

« Nous ne voulons pas justifier par là (par ce que le prédicateur venait de dire) les exagérations des chercheurs de types qui prétendent lire l'Évangile dans les vêtements du souverain sacrificateur, dans les moindres parties de l'arche et dans les prescriptions les plus infimes de la loi cérémonielle. C'est transformer l'interprétation des Écritures en un jeu puéril, en une sorte de divination d'énigmes qui

amuse l'esprit en desséchant le cœur.
 Au lieu de laisser couler dans l'âme la douceur de cette parole, que le psalmiste compare à un miel délicieux, on s'est mis à compter les cellules de chaque rayon et à discuter sur leur combinaison. » (Ed. de Pressenssé : *Le Rédempteur.*)

3. Si encore la prédication du *Réveil* n'avait fait que se livrer à des exagérations ou à d'innocentes excentricités ! Mais, dans son zèle, elle ne craint pas d'*inventer* en matière sainte, de suppléer au silence des textes sacrés. Car c'est inventer que de prêter à tel ou tel personnage de nos *Écritures* des sentiments, de leur faire tenir des discours supposés, et d'édifier ensuite sur ces bases fictives.

Exemples. — On nous assure, dans la *Famille de Bethanie*, de M. Bonnet, « que Lazare glorifiait Jésus par sa soumission sur un lit de souffrances. » D'où l'auteur le sait-il ?

D'un *géolier de Philippes*, égaré, ahuri, désespéré, ne sachant où se prendre, on fera une âme mélancoliquement penchée sur les vanités d'ici-bas. — D'une *Samaritaine*, parlant avec Jésus au puits de Jacob, et ayant entendu, de la bouche du Sauveur, trois ou quatre sentences, un type d'admirable piété, quand on ne sait nullement ce qu'il advint d'elle plus tard. Cédant à un vif mouvement de curiosité, d'étonnement, cette femme va informer les gens du village de ce qui vient de se passer. Aussitôt la voilà transformée en ardente missionnaire, remplie du feu

de l'Esprit, dévorée du zèle divin. Le récit sacré nous montre, en elle, une personne fort habile à passer d'un sujet à un autre, à détourner un entretien qui devient embarrassant. On nous la dépeint, au contraire, comme s'étant laissé diriger avec une docilité, une obéissance admirables!

Voici *Marie*, mère de Jésus. Que savons-nous d'elle? Peu de chose. Malgré l'absence de détails qui laisse sa personnalité flottante, la prédication piétiste ne manque pas d'en faire une figure « où tout respire la candeur, la simplicité enfantine et naïve; on lit sur ses traits la paix et la sérénité de son âme. Ce qui frappe en elle, c'est la modestie singulière de sa personne et de sa vie, etc., etc. En un mot, un type achevé de la femme dans sa vraie nature. » — On nous la montrera « se consacrant tout entière à l'éducation de Jésus, priant avec lui son Père céleste, lisant et méditant les saints livres, qui rendent témoignage de son fils ¹. » Répétons notre question : D'où l'auteur le sait-il? Où sont les textes qui appuient ces dires? Ils n'existent pas. Nous voici bien près du catholicisme, avec sa méthode arbitraire et ses inventions pieuses!

Je ne dis rien des nombreux passages où l'on se croit tenu de grandir Jésus en rapetissant tout, autour de lui, voyant des vices où il n'y en eut jamais. « Maître (disent à Jésus ses disciples remplis d'in-

¹ Ernest Bonifas, *Sermons et Homélies*.

quiétude pour lui), Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs cherchaient à te lapider, et tu y vas encore! » (Jean, XI, 8). *La peur et l'égoïsme parlent seuls ici*, s'écrie M. Bonnet (*Famille de Béthanie*). Il est difficile de plus mal apprécier ; Jean, XI, 16, le prouve de reste.

Les *tons faux*, le manque de discernement, on peut le croire, ne sont pas rares en une telle prédication. — « O soleil, s'écrie M. Bonifas, ô soleil qui brilles
 « sur nos têtes, refuse-nous plutôt tes rayons; astres
 « qui roulez dans vos orbites, suspendez plutôt votre
 « course; ordre admirable de la nature, sois plutôt
 « bouleversé à nos regards, si la parole par laquelle
 « toutes ces choses ont été faites n'est plus la vé-
 « rité, et ne se révèle plus à notre âme! Pourquoi
 « éclairer notre terre, pourquoi marquer la suite des
 « siècles, si ce n'est que pour prolonger la succession
 « monotone d'une existence sans but, dont le sens
 « et la destination nous échappent, lueur éphémère
 « entre deux néants? Vous insultez par vos harmo-
 « nies au désordre de notre nature, vous n'éclairerez
 « plus que le théâtre de nos misères et de nos dou-
 « leurs. » Comment faut-il qualifier ces paroles? Est-
 ce un beau mouvement, ou un amas de vaines pa-
 roles?

J'appelle *manque de discernement* la confusion de situations, essentiellement diverses, qu'on veut à

toute force assimiler, l'obstination à prendre un point d'appui dans une donnée morale illusoire. Jésus « nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces, » c'est incontestable ; mais est-ce quand il dort tranquille sur une mer en tourmente ? Est-ce bien précisément dans sa vie errante et nomade, « allant par les champs et les blés, » et dans les résultats inhérents à ce mode d'existence ? Ces situations ne peuvent pas devenir *nôtres* ; elles sont par conséquent rebelles à la leçon morale, surtout quand on s'en sert pour le blâme, la répréhension, et non simplement pour quelque exhortation pieuse. Ce qui était possible à Jésus, sans état, sans famille, sans fixité, ne l'est absolument pas à qui a maison, vocation et enfants, à qui doit faire face aux mille nécessités pressantes de la vie moderne, bien autrement difficile que la vie ancienne. Il est évident que, dans la vie du Seigneur, tout admirable qu'elle soit, il y a, en vue de l'*application*, un choix à faire, un soin à apporter pour en tirer, pratiquement, profit, sous peine de prêcher dans le désert, de s'appuyer sur le vide, et de mettre à la base de sa prédication un élément récusable. C'est là ce que la prédication du *Réveil* n'a pas voulu comprendre. Aussi s'est-elle condamnée, dans la majorité des cas, à la stérilité, au néant et souvent à l'absurde. Pour utiliser, à l'égard des fidèles, certaines portions de la vie du Seigneur, il n'y a qu'un moyen, c'est de *généraliser* beaucoup, s'élevant à la synthèse, ne prenant que le sommet des choses, *summa carpens*, et, pour ainsi

dire, leur essence. Point du tout ; la prédication du *Réveil* particularise ces points, les incarne, en fait autant d'entités édifiantes, de règles et de lois. Le résultat en a été et ne pouvait être que de choquantes anomalies.

Trop souvent, enfin, cette prédication du *Réveil*, abusant de l'anathème, a pris la violence pour de la force, et la rudesse pour de la fidélité chrétienne. Tout ce qui s'éloignait de son point de vue était immédiatement honni et poursuivi des termes les plus durs. Le vénérable Philippe Basset ¹ prêchant, en 1832, sur la *Simplicité de la Foi*, s'en plaignait douloureusement : « De nos jours, plus que jamais, il importe de rappeler aux chrétiens ces belles paroles de leur Maître (Luc, X, 21), car jamais peut-être, elles ne furent ni plus défigurées, ni plus méconnues. — Tantôt c'est le fanatisme ignorant qui en abuse, etc., etc., . . . tantôt c'est l'orgueil du docteur qui les oublie ; il veut dominer les sciences, et ne craint pas de troubler la foi des simples par les décisions tranchantes de son dogmatisme absolu. — « La vérité, c'est moi ! L'Évangile, c'est nous ! » Voilà ce qu'on entend répéter aujourd'hui de toutes parts. Voilà ce que ne cessent de crier à nos oreilles maints théologiens de tout sexe, de tout rang et de tout âge, qui prétendent

¹ Pasteur à Genève.

« posséder seuls les secrets de la religion du Christ,
 « et qui ouvrent ou ferment les portes de la vie, sui-
 « vant qu'on admet ou qu'on repousse le système
 « qu'ils ont adopté. »

On peut aisément concevoir qu'une prédication, au ton éternellement doctrinal, n'a pas été exempte de sécheresse et de raideur. Ce qui lui a manqué essentiellement, c'est le *charme*, l'*attrait*. Tout orateur doit d'abord trouver l'art de se faire écouter. Si vous ennuyez, si vous versez des flots de monotonie sur l'esprit, si vos formes revêches déplaisent et rebutent, si votre pesanteur écrase, vous aurez beau vous proposer le meilleur but, prêcher les plus saines doctrines, c'est en vain ! La prédication du *Réveil* n'a point évité ces écueils, et surtout le parti orthodoxe avancé a imprimé au discours religieux une suprême lassitude. Toujours dogmatisante, ou plongée en d'arides commentaires, sans échappée rayonnante, sans aucun sourire gracieux, sans daigner jeter aucune fleur sur le chemin rocailleux qu'elle suit, croit-on que ces fatigantes allures n'aient pas été pour quelque chose dans l'espèce de paralysie qui a frappé le *Réveil* en plein mouvement ? Pour moi, je n'en doute pas. — L'ultra-orthodoxie a, de plus, affadi le sermon. C'est d'elle qu'il tient certain ton béat, certain air paternel, certaine mollesse langoureuse qui donne sur les nerfs, certaine creuse

mysticité qui se dépense en paroles séraphiques, en extatiques sensibleries. Elle a fait trop souvent du sermon je ne sais quel parlage dévot, je ne sais quelle traînante mélodie qui énerve.

La prédication de cette deuxième période s'étant renfermée dans deux ou trois idées ¹ dont elle n'est

¹ Je ne résiste pas au plaisir de citer encore de M. Napoléon Roussel, les paroles suivantes pleines à la fois de sens et d'une mordante ironie :

« Pamphile possède un petit nombre d'idées jetées dans
 « un petit nombre de moules qui reviennent dans tous ses
 « sermons. Dimanche passé, c'était A, B, C; aujourd'hui,
 « ce sera A, C, B; dimanche prochain, ce sera C, B, A;
 « or, comme avec trois lettres on peut faire jusqu'à six ar-
 « rangements, ses discours ne manquent pas d'une certaine
 « variété. Vous lui présenteriez le
 « monde entier pour l'analyser, que, chimiste quatre fois
 « plus habile qu'Aristote, il ramènerait l'Univers à un seul
 « élément
 « . . . je sais que tout l'Évangile peut être ramené à un
 « petit nombre d'idées: corruption de l'homme, rédemption
 « en Christ, sanctification par le Saint-Esprit. Mais je sais
 « aussi que la Bible, qui ne prêche, non plus que l'Évangile,
 « est un livre étendu et varié; et si les prédications de Pam-
 « phile reproduisaient cette variété, personne ne songerait
 « à s'en plaindre. Histoire, législation, prophéties, poésie,
 « allégories, exposition profonde de doctrines, simples épî-
 « tres, les siècles passés et les siècles à venir, le temps et
 « l'éternité, le ciel et l'enfer, Dieu, les anges et les hom-
 « mes, tout, tout se trouve dans la Bible. Il n'y a pas de
 « sujet qui approche ni pour l'étendue, ni pour l'importance,
 « des sujets religieux. Il n'est pas une science, un art, une
 « pensée, un sentiment qui ne s'y rattache de quelque côté;

plus sortie, il en est résulté qu'elle a dû verser dans l'ornière des raffinements et des subtilités, s'émietter dans le verbiage et aboutir plus d'une fois à l'étrangeté. M. Rochat, prêchant sur le *Péché de la propre justice*, commençait ainsi : « Nous distinguons la propre justice en propre justice d'œuvres et en propre justice de doctrines. Nous subdivisons la propre justice d'œuvres en propre justice pure et en propre justice mélangée, en propre justice d'œuvres naturelles et propre justice d'œuvres prétendues faites dans la foi et le Saint-Esprit, etc., etc. » Inutile de poursuivre cette bizarre énumération. Ces quelques mots suffisent pour donner l'idée de cette dévotion alambiquée, toute en arguties, propre seulement à exténuer la vérité. D'autres s'ingéniaient à édifier tout un sermon sur *un seul mot* pris dans la phrase d'un texte. Sur « *Il t'appelle*, » par exemple (Jean, XI, 28), on élevait un monument intitulé : *Les appels de Dieu* (Bonnet, *Famille de Béthanie*). C'est ce qui s'appelle bâtir sur des pointes d'aiguilles. Cette déviation funeste s'est

« et cependant nous nous plaignons du cercle restreint des idées évangéliques ! Disons plutôt, ô Pamphile (car je m'en accuse avec vous), que c'est nous qui avons rétréci ce cercle, jusqu'à ce qu'il se confondit avec nos petites connaissances. Si, au lieu de le ramener à proximité de notre main, nous nous étions portés à sa vaste circonférence, soyez sûr que nos prédications, au lieu de ressembler à la mule aveugle qui tourne sur elle-même, rappellerait l'aigle décrivant son arc sans fin dans les cieux. » (Nap. Roussel, *Comment il ne faut pas prêcher.*)

produite surtout dans les Conventicules, Chambres hautes, *Réunions*, *Ecclesiolæ*, un moment tant vantées, sans lesquelles, disait-on, il n'y avait pas d'Église vivante possible, et qui, sans éviter toujours le ridicule, n'ont guère servi qu'à repaître les âmes d'inanités, en ce style *suè generis*, appelé *patois de Canaan*.

En résumé, sous l'influence d'un mouvement de réaction, nommé *Réveil*, commencé vers 1817, et qui eut le grand mérite de substituer le mouvement à l'immobilité, la prédication se releva, mais eut, comme ce *Réveil* d'où elle sortait, de l'étroitesse et de nombreuses défaillances, mêlées à quelque grandeur et à beaucoup de pieuse ardeur. Un zèle inconsidéré, une théologie rétrécie, des affirmations téméraires et blessantes, ont plus que contre-balancé les services réels qu'elle a pu rendre.

La prédication du *Réveil* a laissé dans l'ombre les caractères et les applications de la loi chrétienne. Elle est antinomienne. La morale n'y semble pas avoir de réalité substantielle; elle apparaît comme le résultat forcé et logique de l'amour pour Christ. Un homme qui ne sera pas suspect, Vinet, l'en a formellement accusée : « L'antinomianisme, a-t-il écrit, qui a été l'une des faiblesses de notre *Réveil*, et l'un des défauts de la prédication du *Réveil*, a, sans le vouloir, sans s'en douter, rejeté au second plan, et presque relégué dans l'ombre le dogme de la repentance, comme condition du salut. »

Dans la troisième période, qui va nous occuper, on a senti le besoin d'une sérieuse modification. Répudiant en grande partie un lourd et encombrant bagage, la prédication s'allège, se simplifie et cherche de nouvelles voies. Tous ceux qui portent intérêt à l'art oratoire chrétien s'en réjouiront.



TROISIÈME PHASE.

LIBÉRALISME.

(CONSCIENCE — FOI PERSONNELLE — VIE RELIGIEUSE.)

(1850 — 1866)

CHAPITRE PREMIER.

Le libéralisme chez les hétérodoxes.

La période, à laquelle nous voici parvenus, a ceci de particulier, qu'elle n'est pas, comme les autres, terminée, mais commencée seulement. Elle se poursuit, nous la traversons, et l'on ne peut par conséquent rien dire à son égard de définitif. Il faut en parler d'une manière un peu générale, s'en tenir à ce qui fait jusqu'ici saillie dans l'évolution qui s'accomplit et la transformation qui s'opère; en un mot indiquer le trait dominant de sa physionomie. C'est ce que nous allons essayer.

Il était impossible que, de même qu'une réaction avait eu lieu contre la sécheresse religieuse de la première période, on n'en vît pas une se produire contre l'exagération et le dogmatisme outré de la deuxième. Déjà en 1849 M. de Pressenssé, constatant les besoins nouveaux, en dressait le programme dans la page suivante, importante à noter : « Sous les
 « secousses répétées des événements, sous l'influence
 « des avertissements solennels que Dieu nous donne,
 « un grand ébranlement a été produit dans les es-
 « prits. Bien des croyants fervents sentent le besoin,
 « non pas d'une foi nouvelle, mais d'une intelligence
 « plus profonde et plus simple de l'Évangile; ils
 « attendent avec nous une rénovation religieuse
 « dans un sens strictement chrétien; cette rénova-
 « tion, d'après eux, doit tendre à raviver le principe
 « de charité. Au-dessus des deux tendances extrêmes
 « qui se sont produites jusqu'ici, l'une sacrifiant Dieu
 « à l'homme, le Créateur à la créature, la tendance
 « idolâtre, panthéiste, pélagienne, catholique, et
 « l'autre anéantissant la liberté humaine et ne lais-
 « sant debout qu'une loi et qu'un décret, la tendance
 « du calvinisme outré, ils conçoivent une tendance
 « supérieure qui doit montrer l'harmonie intérieure
 « et profonde existant entre notre conscience et
 « l'Évangile. Tandis qu'on a trop longtemps cru
 « que le christianisme apparaissait dans la vie de
 « l'homme soudainement, comme un coup d'État de
 « la grâce en quelque sorte, sans précédent, sans
 « autre rapport avec notre être moral, que celui qui

< s'établit tout d'un coup, magiquement, beaucoup
 < pensent aujourd'hui qu'il répond au vœu secret de
 < l'âme humaine. L'apologie de la religion divine ne
 < s'appuie plus tant sur tel fait extérieur que sur ce
 < grand fait moral que toute âme humaine a besoin
 < du christianisme, et, quand elle ne le repousse pas,
 < trouve en lui une vie nouvelle développant toutes
 < ses facultés en les purifiant. C'est à faire ressortir
 < cet accord, de ce que nous pouvons appeler l'élé-
 < ment divin et l'élément humain dans le christia-
 < nisme, dans la personne du Christ, dans la lettre
 < même du document sacré et dans toutes les doc-
 < trines qui en découlent, que la spéculation chré-
 < tienne s'est attachée. » (*Conférences sur le christi-
 anisme dans son application aux questions sociales.*)

Une renaissance des études religieuses avait
 émancipé les esprits qui s'étaient instruits et rompus
 aux difficultés des textes sacrés. Les questions
 s'étaient succédé. Après les textes, les dogmes.
 De ces recherches jaillit en même temps toute une
 série d'études importantes sur l'histoire de l'Église.
 Là encore de nouvelles découvertes. La formation
 de la doctrine ecclésiastique montre à nu un tissu
 d'intrigues et de votes surpris à des majorités fac-
 tices. On s'attacha d'autant plus fortement au centre
 du christianisme, à la personne de Jésus, au Christ
 spirituel et vivant. Dans le désir de se mettre en
 harmonie avec le siècle, avec la vie moderne, on
 rejeta le vieux bagage qui menaçait de faire som-
 brer le navire. En un mot, pour parler comme saint

Paul : « Les choses vieilles étaient passées, et toutes choses se renouvelaient. » (2 Cor. V, 17.)

Ceci, c'est le mouvement général entrepris, à partir de 1850, un peu par tout le monde. Dans la chaire chrétienne, l'initiateur à cette vie nouvelle est M. Coquerel père ¹.

La prédication de ce patriarche illustre du libéralisme, se mouvant mille fois plus librement que celle des prédicateurs ardents du *Réveil*, s'étendait à bien des choses hardies pour le temps, ou tout au moins peu abordées en chaire. Il puisait avec cette légèreté de main qui lui est propre, un peu partout ; faisant intervenir rapidement dans ses discours la science, l'histoire, la psychologie, l'ethnologie. Il traitait des questions religieuses, très-voisines de ce qui s'appelle aujourd'hui *questions théologiques*. Il se demandait, par exemple, si l'immortalité est dans l'ancienne Alliance, ou non ? Pourquoi Dieu a-t-il créé ? Comment le but de Dieu en créant a-t-il été rompu ? Comment sera-t-il rétabli ? Il s'attachait à distinguer dans le christianisme le permanent de l'accessoire. « Il est, disait-il, la religion définitive de l'humanité, parce qu'il n'y a en lui aucun principe de mort, ayant mis, comme il l'a fait, le fond à grande distance de la forme ; ayant rendu la vérité indépendante de son expression et de son appareil, ayant séparé profondément l'extérieur et l'entourage, de tout ce qui intéresse la conscience, la raison et l'amour. »

¹ Voir : *Portraits homilétiques*.

Avec lui, on *apprenait*; on était amené bien des fois sur un terrain nouveau où s'éclaircissaient des points douteux ou obscurs. C'étaient des aperçus critiques, légèrement scientifiques, rompant avec bonheur la monotonie trop ordinaire à la chaire chrétienne, en même temps qu'ils donnaient réponse à des interrogations intérieures que tout homme se pose invinciblement. Prédication de progrès, de lumière et de réflexion que la sienne, se dégageant des préjugés, des traditions, des redites, écartant les voiles, tirant à elle la vérité dans son essence pure et habituant les esprits à oser la considérer sous sa véritable figure.

Le *salut gratuit* n'était plus, chez lui, cet assemblage scolastique, cette argumentation rabbinique que vous savez, mais seulement la faculté de la part de Dieu de se donner ou de ne pas se donner, de rester au ciel et de ne pas venir au-devant de nous. Le pardon n'était plus un rachat, mais un simple acte en vertu duquel nous sommes pardonnés, moyennant certaines conditions.

Deux traits dominaient particulièrement dans cette prédication de M. Coquerel père : l'horreur de toute contrainte en matière de foi et la proclamation du *fait de conscience*. La foi doit être libre, et par conséquent multiple. On lui oppose des textes *positifs*; mais il n'y a pas pour elle de textes pareils, parce qu'en vertu du principe protestant, chacun reste libre de les entendre à sa façon. Chacun a *son* interprétation, et eu égard à chaque individu, cha-

cune est également bonne. « *Je crois selon que je comprends, j'agis selon que je crois.* »

Est-ce là de la négation? Nullement. Dire : les choses m'apparaissent sous un tel jour, n'est pas dire : elles n'existent point. Ce principe de l'*interprétation* est un principe conservateur, au contraire, en mille circonstances. Nier et interpréter sont choses fort opposées. La libre interprétation préconisée par M. Coquerel père et posée par lui comme un *droit*, mène à la foi, mais à la *foi individuelle*. dont le protestantisme a toujours passé pour être l'asile le plus assuré. A ce point de vue, M. Scherer a pu dire avec une parfaite justesse : « Le protestantisme a une double signification. On est protestant, parce qu'on s'attache à une des Églises qui se sont formées au XVI^e siècle, mais on l'est en même temps parce qu'on s'est affranchi de l'autorité catholique. On est protestant, parce qu'on trouve la satisfaction de ses besoins religieux dans quelque une des Églises issues de la Réforme; mais on l'est aussi parce qu'on veut choisir librement une croyance, se faire sa foi à soi-même. Il en résulte qu'une Église protestante est l'héritière des croyances qu'ont professées ses ancêtres, héritière de leurs rites, de leurs usages, et qu'en même temps elle représente un principe de liberté et d'examen qui tend sans cesse à l'affranchir de ses entraves. Le protestantisme renferme ainsi en son sein deux principes qui peuvent paraître contradictoires : celui de la stabilité et celui du mouvement,

« le passé et le présent, la tradition et le progrès.
 « Ces principes, cela va sans dire, n'arrivent jamais
 « à s'équilibrer parfaitement; ils sont en lutte; mais
 « il se trouve que cette lutte est la vie même du pro-
 « testantisme, qu'elle est sa raison d'être, et qu'il ne
 « saurait s'y soustraire sans s'anéantir. Le protes-
 « tantisme, affranchi de tout lien de croyance et de
 « tradition, ne serait plus une Église mais une école,
 « une philosophie; d'un autre côté, le protestantisme
 « dogmatique, formulé, stationnaire, ne serait plus
 « qu'un catholicisme bâtard, une secte obscure ¹. »

J'ai dit que M. Coquerel père, en appelait au *fait de conscience* dans sa prédication. Par là il dissipait les ombres épaisses amassées par l'orthodoxie, qui obscurcissait en les méconnaissant, tout ensemble Dieu et l'homme dans leurs réalités saisissantes.

M. Coquerel père est le premier esprit libéral apparu dans la chaire chrétienne protestante, et de langue française, de nos jours. Il a été le vaillant champion de l'*individualisme religieux*. Il a revendiqué énergiquement « le droit de rechercher, de choisir et de se faire sa foi chrétienne; le droit réciproque de résistance à ce que l'on croit l'erreur; la liberté d'examiner, sans laquelle ces droits n'existent pas. » Le premier, il fit tomber de vains échafaudages, dénonçant les inconséquences, les contradictions positives de telle et telle théorie, avec

¹ *Temps* du 10 mars 1864.

les déclarations des saints Livres. « Il est impossible, « s'écriait-il, que Dieu qui sait de quoi nous sommes « faits, selon l'énergique expression du Psalmiste, « nous ait donné et prescrit une religion impossible « pour nous et en contradiction avec la nature hu- « maine. La religion est un lien, et ce lien à l'une de « ses extrémités, il faut que nous puissions le saisir. « L'autre est dans la main de « Dieu. Le christianisme de Jésus-Christ et des « apôtres, le christianisme de l'Évangile, le christia- « nisme de l'Église primitive avant Nicée, avant « Éphèse, avant la foi politique des empereurs et la « foi intolérante des Conciles, est en pleine confor- « mité, du premier de ses mots au dernier, avec notre « esprit, notre cœur, notre sens moral et religieux. « Nous allons vers Dieu par un élan naturel que « seconde sa grâce, quand c'est Jésus, Jésus lui seul « qui nous sert de guide et marche devant nous à « travers la vie et la mort. »

Ce n'était donc pas une chose absolument nouvelle en chaire que la voix libérale, lorsque la *nouvelle école de théologie* y porta ses principes avec elle en 1855. Seulement, ce qui n'avait été jusque-là qu'une voix isolée, s'affirma par un plus grand nombre d'organes, fut articulé plus nettement; et enfin, les principes dits *libéraux*, un peu éparpillés chez le pasteur de Paris, se ramassèrent, se concentrèrent

en quelques points précis que nous allons faire connaître.

De 1855 à 1858 parurent les volumes de sermons de M. Colani ¹. C'est là surtout qu'un nouveau souffle se fait sentir. Un vigoureux effort est tenté pour briser des cadres devenus trop étroits, s'affranchir d'idées et de formes de convention. De nouvelles idées sont émises, des points de vue nouveaux abordés. L'auteur fait peu de cas du dogme en tant que dogme, c'est-à-dire en tant que vérité formulée. Il veut qu'on s'attache surtout en matière de vérité religieuse à ce qui touche et produit un effet pratique sur le cœur et la vie. « Il n'y a point de vérité religieuse « qui n'influe directement sur la vie de l'âme, et par « conséquent toute théorie dépourvue de cet élément « pratique, toute théorie dont vous ne savez que « faire dans votre cœur, n'est point et ne saurait « être une vérité religieuse. »

M. Colani nous dissuade de regarder la Bible comme un code de morale, strictement adapté à tous les cas de conscience, un *Compendium*. Il nous déclare que la Bible n'entend pas nous fournir des formules, des notions scientifiques. N'y cherchons qu'une chose : *la vie éternelle*, c'est-à-dire, la vie supérieure et divine manifestée en Christ.

Que faut-il entendre par *conversion*? Est-ce cet acte mécanique, ce quelque chose d'instantané et de magique dont parle l'orthodoxie? Non. « La conver-

¹ Voir : *Portraits homilétiques*.

« sion n'est qu'un point de départ qui, du reste, dans
« une éducation vraiment chrétienne, ne se laisse
« pas même distinguer. » — Et la *justification par*
la foi, qu'en a-t-on fait? « Ne va-t-on pas jusqu'à
« dire que Dieu ne pouvant obtenir les œuvres, met
« le salut au rabais et se contente de notre foi, de
« notre croyance en échange; de même que ne vou-
« lant pas nous jeter dans l'enfer, il accepte à la
« place de nos souffrances celles de son Fils. Quand
« un homme parle ainsi de son Dieu et de son Sau-
« veur, quand il ramène les rapports vivants de l'âme
« avec l'Éternel, à je ne sais quelle transaction juri-
« dique, comme elles ont lieu dans les contestations
« humaines, en vérité il est autant pharisien que
« chrétien. » — Qu'est-ce que le Saint-Esprit? « C'est
« Dieu agissant dans l'homme, et cette action a pour
« organe la conscience. » — « Le christianisme ne
« dépend ni du dogme, ni des institutions, ni des
« miracles; c'est Christ, c'est la vie qu'il a menée
« en Palestine il y a dix-huit siècles, et nous deve-
« nons chrétiens lorsque nous prenons plaisir à cette
« vie et que nous nous laissons transformer par elle
« pour la reproduire dans notre propre vie. Ce qui
« importe, en effet, c'est d'être transformé en l'image
« de Christ qui s'offre à nous pour nous sauver, nous
« renouveler, faire de nous ses frères, les enfants de
« Dieu. » — « L'Évangile n'est pas un recueil de
« prescriptions liturgiques, et nul ne devient chré-
« tien en pratiquant certains actes de culte. L'Évan-
« gile n'est pas un dogme net, clair, précis; il ne

« consiste pas en deux ou trois doctrines, qu'on
 « puisse en quelque sorte numérotier et faire ap-
 « prendre par cœur comme des définitions. L'Évan-
 « gile est *un principe de vie.* »

La notion du Christ se transforme à son tour, se simplifie, se spiritualise. « Qu'on n'aille pas spéculer
 « sur Christ. Qu'on mette fin aux redites tradition-
 « nelles. Il s'agit surtout de s'attacher à la vie qui
 « émane de lui, à sa sainteté, à son amour. Il s'agit
 « de se laisser conduire par sa douce et bénigne in-
 « fluence aux pieds d'un Dieu toujours disposé à
 « pardonner. » — La satisfaction viciaire, bien en-
 tendu, n'est plus.

Mais le point sur lequel appuie surtout l'éminent prédicateur de Strasbourg, avec nombre d'autres orateurs chrétiens également distingués, c'est la *libre conscience*. C'est l'arbitre suprême, notre directeur, notre guide, notre lumière. Nous devons débattre toute question avec nous-mêmes en présence de Dieu, et ce qui, en toute sincérité nous paraîtra bon, sera bon pour nous. Dès lors, nous n'avons plus le droit de nous laisser imposer des opinions par notre entourage, de nous endormir dans nos préjugés, de faire ce que tout le monde fait, de croire ce que tout le monde croit. « Une conviction qui n'est pas l'œuvre de la conscience, est un péché. » — Suivant les divers degrés de développement, la conscience doit varier dans ses applications. Ces modifications qui se montrent dans la vie d'une seule et même personne, se montrent aussi d'un individu à

l'autre. Il nous faut rejeter de notre foi tout ce qui nous est venu par héritage et non par conviction.—
 « C'est au jugement individuel, éclairé ou plutôt
 « formé par la lumière divine qui luit dans la Bible,
 « c'est à la conscience chrétienne qu'il faudra tou-
 « jours en revenir, à moins qu'on ne préfère une
 « bâtarde imitation du catholicisme avec sa casuis-
 « tique et son confessionnal. » Appellera-t-on cela de
 dangereuses nouveautés? Alors, condamnons saint
 Paul qui a dit : « A celui qui croit une chose impure,
 elle est impure. Si, malgré ses scrupules, il en mange,
 il est condamné, parce qu'il n'agit point avec foi ; or,
 tout ce qui n'est pas de la foi est péché. » Rom. XIV,
 14-23 ¹.

¹ Tout récemment (5 décembre 1869) en inaugurant les réunions du christianisme libéral à *la Chaux-de-Fond*, M. Cougnard, professeur à la Faculté de Théologie de Genève, a transporté ces principes sur le sol de la Suisse dans un brillant discours qui a eu beaucoup de retentissement. En voici quelques fragments :

« Le principe libéral est très-simple et très-facile à for-
 « muler : c'est le gouvernement de l'âme par elle-même,
 « l'indépendance de la raison et de la conscience indivi-
 « duelles. Un homme s'adresse à nous et nous demande ce
 « qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. Nous lui répondons :
 « réfléchis, étudie, informe-toi, mais en définitive crois ce
 « qui te semble vrai, fais ce qui te semble bien. Si une af-
 « firmation te paraît déraisonnable, quelle que soit la voix
 « qui l'exprime, repousse-la. Si un commandement te sem-
 « ble immoral, quelle que soit la voix qui le donne, désobéis.
 « Renier ta raison propre ce serait t'abrutir ; renier ta
 « conscience propre, ce serait te démoraliser. »

M. Colani n'était pas seul à donner à la prédication cette impulsion, cette physionomie et cette vie

Qu'on n'objecte pas : Mais vous ne croyez que ce qui vous va ! vous faites ce qui vous plaît !

« Vous ne croyez que ce qui vous va ! — Comme si mon esprit était au service de ma volonté et de mes caprices !
« Comme s'il suffisait de vouloir que deux et deux fassent cinq, pour que l'esprit se mette à croire que deux et deux font cinq !

« Vous faites ce qui vous plaît ! — Comme si ma conscience était l'écho de mes passions ! Comme si elle disait complaisamment oui et non, selon qu'il me plaît d'entendre oui et non ! Comme si je pouvais lui faire dire : « mentir est bien, » quand c'est moi qui trompe, et, « mentir est mal, » quand c'est moi qu'on veut tromper !
« Aussi maintenant, quand j'entends dire : « vous vous mettez au-dessus de Dieu ; vous préférez votre raison à son esprit, votre conscience à sa loi, » il me semble que je rêve, et j'ai besoin pour comprendre ces objections de consulter les impressions et les souvenirs du vieil homme. Hé quoi ! il y a donc une parole de Dieu qui contredit celle que j'entends dans mon âme ! Il y a donc une autorité assez haute, assez évidente, pour que je doive la croire sans hésiter quand elle me dit : ce qui te semble faux est vrai, ce qui te semble mal est bien ! Ma raison et ma conscience sont donc non des instruments de vérité, mais des obstacles à la connaissance, des complices de l'erreur et du péché, des filles de l'enfer qui me tendent un piège où je tomberais misérablement si l'autorité ne venait à mon secours !

« L'autorité ! — mais laquelle ? etc.

« Ah ! ce n'est pas par oubli, ce n'est pas par hasard que Jésus a évité de cristalliser son œuvre dans un livre

nouvelles. De tous côtés ces idées retentissaient, et les publications homilétiques en étaient remplies.

« officiel, c'est en vertu d'une vue parfaitement claire et
 « d'un plan parfaitement arrêté. Il a conçu la religion
 « comme elle n'a jamais été conçue avant lui. On en avait
 « toujours fait une autorité limitant la pensée, réglant mi-
 « nutieusement les actes, étouffant toute vie naturelle : il
 « en a fait un esprit, un idéal, un élan du cœur vers l'in-
 « fini, un effort pour réaliser parfaitement la personne hu-
 « maine. A celui qui voulait le suivre, il ne disait pas : que
 « penses-tu ? que crois-tu ? Il ne s'agissait pas d'adhérer,
 « de signer, de se soumettre, mais de sympathiser, d'avoir
 « les mêmes tendances, c'est-à-dire de chercher sincèrement
 « le vrai et surtout le bien

«
 « — Ah ! quand j'étudie cette âme du Galiléen,
 « cette vie, cette mort, cette invincible volonté d'être libre
 « pour être saint et d'affranchir son peuple pour le sanc-
 « tifier ; je me sens ému jusqu'au fond des entrailles ; je me
 « sens uni par un lien éternel avec le supplicié du Calvaire,
 « et si alors une voix autoritaire me dit : soumets-toi ; c'est
 « le Maître de ta pensée et de ta volonté ; c'est le Juge qui
 « envoie au feu éternel ceux qui lui résistent ; je m'écrie :
 « Arrière ! vous me scandalisez ! Quoi donc ! des hommages
 « forcés, une soumission servile, une adoration de contre-
 « bande : voilà ce que vous voulez offrir au Saint, au Misé-
 « ricordieux, au Libérateur, au Martyr ! Il demande des
 « amis et vous lui amenez des dévôts ! Il est mort libre pour
 « créer une race libre, et vous lui amenez des esclaves !
 « Arrière ! Laissez-moi regarder en face le Juste crucifié
 « par les scribes ! Laissez-moi lui dire d'une voix sincère
 « mais indépendante : Jésus, mon frère, mon ami, mon mo-
 « dèle, je t'aime ! »

On voit que de M. Colani à M. Cougnard, de 1858 à 1869,

MM. Coquerel fils ¹, Réville, Fontanès, Viguié, Pé-
lissier élevaient pareillement la voix et se rendaient
les éloquents organes de cette fermentation dite
libérale. On remarquait chez eux le soin attentif
apporté à la sauvegarde des droits de l'intelligence
et des cris du cœur, le désir d'arriver au *vrai*, en
dégageant les textes des mystiques brouillards dont
les avait enveloppés soit une théocratie ambitieuse,
soit un littéralisme étroit, soit l'esprit de parti. Chez
eux, la prédication livrée à l'étude, à l'examen, en
appelle à l'exégèse, à l'histoire, au sens commun. Les
Écritures se dégèlent pour ainsi dire, et reprennent
entre leurs mains, souplesse et mouvement ; la vie
et la lumière circulent, animent tout. Les textes
sacrés se tiennent debout, marchent libres de liens
et de surcharges. La prédication, dont ils sont les
organes, aspire à s'affranchir non du joug de Dieu,
mais de celui que la main des hommes, la suite des
siècles forgea arbitrairement depuis Nicée jusqu'à
Dordrecht. Elle nie un *passé mort*, elle affirme un
avenir vivant. Elle vient à nous pleine d'une foi qui
ne paraît étrange que faute d'habitude et par le fait

c'est toujours le même travail de rénovation, la même œu-
vre qui se fait, soit en France, soit en Suisse, dans la chaire
réformée. Avec quelle éloquence ? On vient de l'entendre.

(Voir aussi le Discours d'inauguration des prédications
protestantes libérales à la salle Saint-André, Cité d'Antin,
le 30 janvier 1870, par M. Ath. Coquerel fils. — Jamais il
ne fut plus éloquent.)

¹ Voir : *Portraits homilétiques*.

d'un déplacement d'objectif. C'est toujours l'*œil chrétien* qui vous regarde, mais avec un point visuel plus concentré, plus clair et plus perçant qui vous étonne.

Dans cette prédication à l'expression nouvelle, sur le fond éternel et immuable, les sermons de M. Coquerel fils tiennent une place importante. Ils sont un appel incessant à la *conscience*, avec un sentiment du péché très-prononcé, de notre profonde misère spirituelle, de notre indignité morale. Élargissant l'espace autour de nous, il nous invite à élever sur les anciens fondements un nouvel édifice plus spacieux, plus vaste, abordable et ouvert aux âmes de tous côtés. Il nous demande de vivre en nous-mêmes, dans ces profondeurs de la nature humaine où Dieu a caché tant de secrets et tant de forces méconnues. — Selon lui aussi, la foi n'est qu'un principe souverain de vie intérieure. La *vie future* n'est pas cette béate contemplation et ce béat quiétisme, cet extatique repos que les orthodoxies diverses ont accrédité, mais une *action* en dehors des lois de ce monde et sous d'autres conditions d'existence, dans un milieu plus favorable et avec des pouvoirs plus étendus.

On peut maintenant se faire une idée du ton nouveau de la prédication de cette troisième période, dans laquelle nous nous trouvons. Le dogme y tient peu de place. On ne s'y appesantit plus comme pré-

cédemment ; on n'en fait plus le sujet exclusif de longs discours. L'important, l'essentiel n'est plus là. C'est autre part qu'on met l'accent : *la vie, l'amour, la flamme chrétienne en nos cœurs allumée, lampe ardente qui éclaire et ne consume pas*. Ce qui prédomine, c'est l'élément moral, les idées morales les plus élevées, les plus touchantes, les plus efficaces et les plus bénies, les plus puissantes sur la marche du cœur et la conduite de la vie.

Revendication énergique de la liberté des mouvements et des évolutions intimes : « Une Église de libre examen est tenue de repousser hors de son sein tout ce qui ne répond pas à la réalité éternelle, tout ce qui est la mort, tout ce qui entrave l'avenir. La liberté vivante de la foi, la spontanéité, son origine qui est la source même du vrai, lui donnent la force et l'irrésistible besoin de se délier sans cesse de tout ce qui contrarie sa marche, obscurcit ses regards, comprime sa vie. » (Ath. Coquerel fils : *Sermons*.) — On demande donc une religion qui attire au lieu d'effusquer, qui nous donne des ailes au lieu de nous les couper.

Ajoutez un dernier trait : l'*actualité*. On regarde la vie contemporaine, on constate la situation et les aspirations du jour, on est *de son temps*. Les bruits, les soucis, les préoccupations, les tendances, les émulations du moment, se reflètent ici. On projette sur toutes ces choses du siècle, les saintes lumières. Vous entendrez cette prédication rajeunie et vivifiée prononcer les mots d'industrie, de bibliothèque po-

pulaire, d'éducation du peuple, d'encouragement des petits capitaux, de sociétés coopératives, d'écoles professionnelles, d'érection de cités ouvrières, toutes questions sympathiques à nos contemporains. A l'homme du XIX^e siècle, elle parle le langage du XIX^e siècle. C'est le plus sûr moyen de se faire écouter, d'influencer en bien son époque, en lui montrant la religion protectrice avancée de tous ses plus chers intérêts, qu'elle couvre de son égide sacrée, de sa puissance conservatrice et sanctifiante.

CHAPITRE II.

Le libéralisme chez les orthodoxes.

Il s'agit maintenant de prouver que cette rénovation de la prédication chrétienne protestante de langue française est bien, non une œuvre isolée comme pourraient le donner à penser les seuls noms cités jusqu'ici, mais une véritable transformation générale, qui constitue réellement une troisième phase dans l'histoire de la prédication protestante de langue française au XIX^e siècle.

Pour cela, tournons-nous vers l'orthodoxie, et nous verrons que les idées constatées à *gauche* se trouvent aussi à *droite*, quant au fond, quant à l'es-

sentiel. Nous verrons que l'orthodoxie n'échappe pas au mouvement mais y participe, quoi qu'elle en ait, emportée par l'irrésistible courant.

Les plus éminents sermonnaires : MM. Trottet, Bouvier fils, Coulin, Bastie, Bersier vont nous servir à le démontrer.

Nous trouvons d'abord sur notre chemin M. Trottet. M. Trottet, on le sait, c'est l'école de Vinet, et l'école de Vinet c'est bien l'orthodoxie, nul ne le niera. Or, Vinet a fait, de ce côté de l'opinion religieuse, ce que M. Coquerel père a fait du côté opposé. Vinet a aussi préparé les esprits à plus de largeur. Il a voulu très-certainement un élargissement de la pensée chrétienne, et dans une certaine mesure il y a travaillé avec succès. *L'intellectualisme* qui tient tant de place dans *son genre*, l'y devait conduire, car l'intellectualisme n'est, après tout, qu'une méthode rationnelle. Toutefois, disons-le, chez Vinet, *l'idée libérale* est plutôt à l'état de germe, à l'état latent, que déclarée et parfaitement saisissable. Elle est inhérente à sa manière, elle est dans son intention. Mais combien plus visible, chez ses disciples immédiats, dont M. Trottet était certainement un des plus distingués ! Le besoin d'étendre le cadre des idées chrétiennes est sensible dans des pages comme celles-ci : « La mort, la résurrection de Christ n'ont pas leur raison dans les prophéties messianiques, comme

« ces prophéties ont leur raison dans la résurrection,
 « la mort de Christ. Il importe que cette concor-
 « dance mécanique, cette correspondance superfi-
 « cielle, cette harmonie préétablie, dans tout ce qui
 « tient au Sauveur, fasse place à un point de vue
 « plus intérieur, plus élevé, plus spirituel, ou, si l'on
 « veut, moins judaïque.

« Ce point de vue, le voici. Le Sauveur devait ac-
 « complir, pour la glorifier, toute la destinée hu-
 « maine; sinon, son développement humain manque
 « de réalité, de sens. Il devait vivre comme l'un de
 « nous, vivre parmi nous, de notre vie, pour nous
 « rendre capables de vivre comme lui. Il devait pé-
 « nétrer jusqu'au fond de notre nature, pour nous
 « remplir de lui jusqu'au fond; s'unir à nous d'une
 « manière absolue, pour nous unir à lui d'une ma-
 « nière absolue; se donner sans réserve à nous,
 « devenir nôtre, sans partage, pour que nous puis-
 « sions devenir siens, et lui appartenir sans retour.
 « Il devait tout partager avec nous, pour nous ap-
 « prendre à tout partager avec lui; se faire notre
 « chair, notre sang, notre frère, notre victime, pour
 « que nous puissions devenir ses frères et sa chair
 « et son sang. La résurrection de Christ fait partie
 « de ce don complet de lui-même à l'homme, et par
 « conséquent de notre salut. S'il ne s'était pas livré
 « à nous sans réserve, s'il ne nous appartenait pas
 « sans retour, s'il n'était pas absolument devenu
 « nôtre, il n'aurait pu descendre assez avant dans
 « notre humanité pour mourir et ressusciter d'une

« manière sérieuse. » (Trottet : *Sermons*, 1853.) — Dans les pages 104 - 108 des mêmes *Discours*, M. Trottet déclare qu'il ne croit pas aux peines éternelles, mais au salut final comme possible. Il explique qu'après la mort, selon lui, Dieu demeure toujours pour chacun ce qu'il était avant ¹, le Dieu bon, pitoyable, miséricordieux, auprès duquel aucun soupir, aucun élan de repentir n'est perdu ; que les peines éternelles sont possibles, en ce sens qu'après la mort nous demeurons libres encore de persévérer dans l'éloignement de Dieu, d'y persévérer toujours davantage et de rendre ainsi toujours plus profonde, plus infranchissable la séparation entre nous et Dieu. Cette manière de se rendre compte des peines éternelles est tout à fait celle de l'école libérale, de l'hétérodoxie ; elle est la seule qui satisfasse la raison et ne froisse point en nous la conscience et le sentiment. M. Trottet déclare que son opinion, à cet égard, est puisée dans toute la parole de Dieu. Preuve qu'il faut laisser à l'individualité, en matière de foi, toute latitude, puisque même deux orthodoxes aussi fervents que MM. Ad. Monod et Trottet, allant consulter le Saint Livre avec un égal respect et un égal amour, ne parviennent pas à y distinguer les mêmes choses.

Les *Discours évangéliques* de M. Trottet sont de

¹ C'est le contraire pour M. Ad. Monod, qui veut « que la justice de Dieu ait épuisé sa miséricorde, que sa fidélité lie son amour, lequel ne peut plus (uniquement parce que la vie a pris fin) se faire jour d'aucun côté sans déchirer quelque-une de ses perfections. »

1853. Franchissons sept années, et nous sommes en présence de M. Auguste Bouvier. C'est un prédicateur orthodoxe aussi. Tout le clavier de l'orthodoxie est parcouru par lui dans ses *Sermons* : inspiration, expiation par le sang, Jésus homme-Dieu, justification par la foi, miracles, etc., etc. Toutefois, que voyons-nous se mêler à tout cela ? Le *Libéralisme*. Qu'on en juge.

Voici comment M. A. Bouvier développe le dogme de *Jésus homme-Dieu* : « Jésus marche par l'esprit ;
 « il vit de l'esprit ; en voyant la spiritualité qui est
 « en Christ, vous voyez le Dieu qui est esprit. Son
 « Dieu à Jésus est un Dieu vivant, agissant con-
 « tinuellement, remplissant la création, présent par-
 « tout, entrant en rapport avec les esprits qu'il a
 « créés. — Regardez Jésus, observez combien il ai-
 « me la lumière, c'est-à-dire la vérité et la sainteté.
 « En voyant la lumière qui est en Christ, vous voyez
 « le Dieu qui est lumière. Le Dieu de Jésus-Christ
 « est un Dieu en qui il n'y a point de ténèbres, un
 « Dieu qui éclaire toute âme qui se tourne vers lui,
 « un Dieu parfait. — Considérez Jésus-Christ ; il
 « aime d'un amour que la terre n'offrit jamais. En
 « voyant l'amour qui est en Christ, vous voyez le
 « Dieu qui est amour. Le Dieu de Jésus-Christ, c'est
 « le Père céleste, qui a un cœur et une sollicitude
 « de père, etc., etc. »

Je demande en quoi cette démonstration diffère essentiellement du dire libéral. L'école libérale pense également que Dieu s'est révélé en Jésus-Christ,

que Jésus nous a révélé Dieu, nous le faisant mieux connaître, mieux comprendre. En lui, en sa vie, en ses œuvres, nous nous rendons compte de Dieu, nous prenons possession de ces notions de Dieu, qui étaient en nous inertes et lettres closes. Ces notions à la lumière de Christ prennent feu, si l'on peut ainsi parler. Jésus leur a donné la vie.

Allons maintenant au sermon : *les Sept paroles de la Croix* : « Aimer Jésus, ce n'est pas seulement
 « aimer un individu, mort il y a dix-neuf siècles, que
 « votre imagination évoque à grand'peine ; non, c'est
 « aimer un être éternellement vivant ; c'est aimer
 « l'idéal, le principe, la vie dont il fut le porteur ;
 « c'est aimer tout ce qui est comme lui, vrai, hum-
 « ble, détaché, grand, courageux, sage, libre, ai-
 « mant. C'est mourir à cette vie inférieure, où nos
 « sens nous retiennent loin de lui, pour renaître à
 « cette vie supérieure où il nous précède, que notre
 « conscience approuve et que notre cœur ambi-
 « tionne. » — Ne croirait-on pas entendre M. Co-
 lani ?

Transportons-nous sur un autre point. Ouvrons le volume au *Rôle du Saint-Esprit*. Quand le moment vient, dans ce discours, de s'expliquer sur le christianisme, que se trouve-t-il être en dernière analyse ? « Le christianisme n'est pas tant une his-
 « toire, une doctrine, une morale, qu'il n'est avant
 « tout l'esprit d'une histoire, d'une doctrine, d'une
 « morale. Le christianisme est un esprit vivant et
 « vivifiant que Dieu a répandu comme une atmos-

« père salutaire autour de nos âmes malades. C'est
 « un esprit de miséricorde et de sainteté auquel doit
 « répondre un esprit de reconnaissance et d'obéis-
 « sance. »
 « Oui, tout dans le chris-
 « tianisme est esprit. Si donc j'avais à définir le
 « christianisme et le chrétien, en un mot qui com-
 « prit tout, je dirais que le christianisme c'est l'es-
 « prit de Christ, et le chrétien celui qui a l'esprit de
 « Christ. » — Autre trait : le récit de la Chute (Ge-
 nèse, III, 1-13) « n'est qu'un symbole, il ne faut pas
 « le prendre au pied de la lettre. Ce n'est pas seu-
 « lement l'histoire d'Adam et d'Ève, c'est celle de
 « tous leurs descendants, c'est la mienne, c'est la
 « vôtre ; il n'est personne qui ne puisse dire que c'est
 « la sienne en propre. » — Enfin, le moment vient
 de prononcer le grand mot de *Libéralisme* ; on ou-
 vre les lèvres pour lui livrer passage, on en fait
 même l'éloge. « Rien de meilleur que ce vrai libéralis-
 « me, qui consiste à ne point se laisser dominer, aveu-
 « gler par des préventions, des préjugés, à n'avoir
 « point de parti pris, à écouter volontiers toute voix
 « qui parle au nom de Dieu. Cette disposition révèle
 « le désir d'apprendre et de mieux comprendre la
 « vérité, de faire passer ce grand intérêt de la vé-
 « rité bien au-dessus de ceux de l'amour-propre, de
 « la position, du parti, et de céder docilement à ses
 « appels. Généreux désir, n'est-ce pas ? Elle révèle
 « encore une juste conception de l'étendue de la vé-
 « rité. Quand on sait que la vérité est infinie, que,

« mée à tout, elle profite de tout développement,
 « qu'ainsi on ne la possède jamais tout entière, et
 « qu'on peut toujours y faire des progrès, alors on
 « se montre disposé à écouter ce qu'on n'avait pas
 « entendu jusque-là. Généreuse conception, n'est-ce
 « pas?
 « Qui peut dire combien
 « nous avons besoin aujourd'hui de libéralisme, et
 « ce que nous gagnerions si nous en avions davan-
 « tage! Combien notre foi s'étendrait, s'élèverait, si
 « nous faisons des progrès en libéralisme! je veux
 « dire, si nous savions écouter davantage, écouter
 « toutes les voix qui arrivent jusqu'à nous, les voix
 « de la science, du monde, de l'histoire, les voix des
 « grands, les voix des petits, les voix des amis, les
 « voix des adversaires!
 « Ne dites pas :
 « Ah! c'est un tel qui a dit ou écrit cela! c'est de
 « tel bord que ceci nous parvient! pour tourner aus-
 « sitôt le dos et hausser les épaules. Toute opinion
 « sérieuse, toute prédication consciencieuse, toute
 « école respectable mérite d'être écoutée avant d'être
 « jugée. Prenez garde de l'oublier, de peur qu'un
 « jour vous ne soyez trouvé avoir fait la guerre à
 « Dieu! » (*Les fidèles de Bérée, ou l'examen en matière religieuse.* — *Sermons*, par A. Bouvier, 1860.)

Ce qui est surtout significatif, ce sont les principes critiques et les préceptes que pose M. A. Bouvier dans ce sermon de l'*Examen en matière religieuse*.

« Il ne s'agit pas d'oublier, si Dieu a parlé, il s'agit
 « seulement de voir si peut-être il ne parle pas en-
 « core; si même, comme cela est souvent arrivé, il
 « ne parle pas au travers du langage borné ou erroné
 « des hommes. » — « Ne jugez par la parole d'aucun
 « docteur; retirés dans le silence de votre cabinet,
 « regardez, pesez, interrogez ce qu'il y a de plus
 « intime en vous, et que rien, ni paresse, ni peur ne
 « fausse d'avance la sincérité de votre jugement.
 « Tout ce qui ne s'approuve pas par conscience est
 « un péché. Et puis n'hésitez pas à professer ce que
 « vous avez reconnu vrai. » MM. Ath. Coquerel fils,
 Viguié, deux hétérodoxes, avaient émis la même
 pensée. « L'œuvre de Dieu en nous, a dit le premier.
 « consiste à ne pas craindre et maudire le souffle
 « mystérieux qui a passé sur le monde, à savoir
 « s'emparer des plus graves problèmes de la reli-
 « gion pour les sonder et les connaître. Il s'agit seu-
 « lement de pas avoir peur et appeler œuvre du dia-
 « ble, l'ébranlement de telle croyance dont Dieu nous
 « fait, par cet ébranlement même, sentir la fausseté. »
 — « Il est des idées, a dit M. Viguié, auxquelles
 « l'homme s'attache et dont il est appelé à se séparer,
 « des idées qui nous quittent bien plutôt que nous
 « ne les quittons. Si pour un chrétien sérieux et sin-
 « cère, qui fait de la recherche de la vérité sa pré-
 « occupation et sa vie, le jour vient où des croyances,
 « jusque-là acceptées, tombent en poussière au con-
 « tact de l'expérience, de l'histoire et de l'Évangile;
 « ce jour est un jour de trouble et de deuil; il faut

« qu'il devienne, avec la grâce de Dieu, le jour du
 « courage et de l'espérance. Quelque déchirement
 « que l'âme éprouve en se détachant de certaines
 « pensées dont elle avait à peu près vécu jusque-là,
 « quels que soient nos regrets, nos émotions en pré-
 « sence de la perte de ces biens intellectuels, il faut
 « suivre l'obligation souveraine, obéir à la vérité, ne
 « pas fermer, dans un coupable scepticisme, l'oreille
 « et le cœur à la voix de Dieu qui nous dit : « Suis-
 « moi. »

Partout dans les sermons de M. A. Bouvier, il est évident qu'on est entré dans un âge nouveau. Le prédicateur regarde autour de lui, daigne tenir compte de ce qui est, se montre attentif *aux signes des temps*. Il glorifie la science, vante le progrès, l'idéal, émet le vœu que, « la religion en se déve-
 « loppant en hauteur, en largeur et profondeur, em-
 « brasse enfin les préoccupations du siècle, et enrôle
 « au lieu de les repousser les esprits généreux et
 « élevés qui la méconnaissent encore. »

Nous avons maintenant à nous adresser à M. Bastie, bien connu par son orthodoxie prononcée. Dans son dernier volume de sermons, publié en 1866, l'on peut voir combien les temps sont changés. Est-ce bien M. Bastie qui nous dit que « l'idée, la doctrine
 « ne constituent pas l'essence du christianisme ; qu'il
 « est essentiellement une vie nouvelle et que cette

« vie ne découle pas d'un système, mais d'une personne, de la personne de Jésus-Christ. » (Bastie : *Sermons*, 2^e série, p. 40). — Est-ce bien M. Bastie qui nous parle du Christ en ces termes : « Là, il (Jésus) se prépara à la mission à laquelle il se sentait appelé. » « Après avoir, à force de patience, de sagesse et de charité, gagné quelques âmes naïves, etc., etc. ¹ » — Est-ce bien M. Bastie qui, ayant à parler de la cause réelle qui explique le succès du christianisme et sa permanence à travers les siècles en dépit des obstacles, donne pour explication : « *la vie supérieure qu'il a manifestée dans le monde,* » et qui va même plus loin autre part, faisant entendre que le christianisme « répondait aux besoins des âmes, » en d'autres termes, qu'il est venu à son heure, au moment favorable et propice, alors qu'étaient épuisées toutes les causes hostiles dans les esprits. — Est-ce bien M. Bastie qui écrit : « La foi n'existe véritablement que lorsqu'elle est le fruit d'un acte individuel de la conscience, mise en contact avec la vérité » (p. 119); — « que nous ne pouvons avoir la garantie d'être en présence de la vérité, qu'en nous mettant sans intermédiaire en présence de Jésus-Christ » (p. 120). — « La vérité que nous aurons saisie par un effort personnel, sera devenue nôtre » (p. 120).

Faisons un dernier pas maintenant. Allons inter-

¹ Dans un autre sermon, M. Bastie avait appelé Jésus : « le fils du charpentier Joseph !! »

roger la dissidence même, c'est-à-dire le parti le plus prononcé de l'orthodoxie, dans la personne de M. Bersier. Membre d'une Église séparatiste où règnent, comme chacun le sait, les opinions dogmatiques les plus tranchées et les plus fortement arrêtées, si nous trouvons chez lui encore, chez lui aussi, la plupart des *idées nouvelles*, tout sera dit. Or, que pouvons-nous constater dans les deux volumes de sermons qu'a publiés M. Bersier en 1864 et 1866, et qui furent accueillis, on se le rappelle, avec tant de faveur ? De la défiance à l'endroit du dogmatisme, de l'éloignement pour la sécheresse propre à une certaine orthodoxie, de la répugnance pour le salut qu'elle a inventé, salut en quelque sorte machinal et automatique.— « Hélas ! il faut bien l'avouer, il y a une religion qui s'allie avec la sécheresse du cœur. Il y a une orthodoxie de tête qui est la plus funeste des hérésies, car elle enseigne au monde, autant qu'il est en elle, que l'Évangile est sans efficace, et que le sang de Jésus-Christ n'a arrosé la terre que pour y laisser la sécheresse du désert. Il y a des gens qui se croient sauvés et qui n'ont jamais aimé. Être sauvé pour eux, c'est avoir réglé une fois pour toutes ses affaires avec Dieu. Ils acceptent l'enseignement large ou étroit, facile ou sévère, qui domine dans l'Église à laquelle ils appartiennent, et après avoir ainsi résolu la lourde question de l'Éternité, ils s'en vont le cœur léger, sec, mondain même, au milieu d'un monde qui souffre et qui périt loin de Dieu. » (Bersier : *Sermons* de

1864, p. 23). Singulier rapprochement ! Dans son sermon des *Richesses hâtives*, M. Viguié, président du Consistoire de Nîmes, c'est-à-dire vivant et respirant dans un centre tout autre que celui de M. Bersier, avait exprimé absolument les mêmes idées. « Le salut est comme une acquisition que l'on
 « veut faire à aussi bon marché que possible, sur
 « laquelle on désirerait se mettre bien en règle, afin
 « de n'avoir plus à s'en préoccuper. Quelle est donc
 « la voie la plus courte pour arriver à ce terme désiré, le salut, la piété ? L'autorité traditionnelle
 « me recommande, comme articles de foi, certains
 « dogmes déclarés indispensables, et elle exclut du
 « céleste héritage les hérétiques et les impies qui ne
 « les admettent pas. Cette condition est naturelle et
 « légitime. J'adhère à des croyances, puisqu'on me
 « le demande, et en vue de mon bonheur éternel,
 « j'accepte tout : me voici en règle, je suis irrépro-
 « chable dans mes doctrines, je suis donc au nom-
 « bre des élus, je suis pieux. Chaque Église par-
 « ticulière me recommande certaines pratiques et
 « certaines œuvres. C'est juste, cette exigence n'a
 « rien que de simple ; oui, je donnerai une part de
 « mon temps et de ma fortune, je ferai des sacrifices,
 « je me soumettrai à toutes les lois ecclésiastiques,
 « j'accomplirai tous mes devoirs religieux ; me voici
 « donc au but, me voici en règle, je suis exact dans
 « mes observances, je suis pieux. Peut-être même y
 « a-t-il un moyen plus expéditif encore. Tels hommes
 « ont une réputation de piété fort pure. Se mettre

« sous leur égide, se lancer dans leur courant, suivre
 « leur fortune, adopter leur pensée et leur langage,
 « ne serait-ce pas suffisant? S'ils vont au ciel, j'irai
 « bien, je ne me sépare pas d'eux : me voici donc en
 « règle, je suis de ceux-là, je suis pieux. » (Viguié :
Sermons, p. 182-183.)

Que des esprits situés à l'opposite les uns des autres, puissent parler le même langage, pousser à la roue dans le même sens, n'est-ce pas la preuve pérenptoire d'une situation religieuse profondément modifiée de tous côtés et chez tous? Ah! certes, il y a loin de la manière dont on parlait dans la Dissidence il y a trente ans, à celle d'aujourd'hui dans le même milieu! Écoutez plutôt le dissident M. Bersier, s'écriant en 1864 : « L'histoire nous montre le plus
 « souvent les victoires les plus glorieuses de la foi
 « remportées contre toute apparence, et si nous ren-
 « controns un Siméon, auquel il est donné de voir à
 « la dernière heure, s'accomplir ce qui avait été le
 « vœu le plus ardent de sa vie, combien d'autres qui
 « n'ont pas eu le privilège de Siméon, et qui sont
 « morts sans voir leurs prières exaucées? Jésus-
 « Christ lui-même, a-t-il vu, avant d'expirer, les
 « fruits de l'amer travail de son âme? Ses yeux mou-
 « rants se sont arrêtés sur une multitude qui le
 « maudissait, et ce n'est pas la vue qui a pu lui ré-
 « véler le monde vaincu, l'Église fondée et le ciel
 « ouvert pour ses rachetés. » Évidemment ce n'est plus le même air. L'extrême orthodoxie, elle aussi, marche, a marché ¹.

¹ Voici encore des paroles à noter dans ce sens. L'au-

Le terrain des miracles (on dit aujourd'hui : le *surnaturel*) sur lequel se livrent à cette heure les derniers combats théologiques ¹, est, dans la prédication orthodoxe même, livré à une sorte d'abandon. M. Bersier ne tient pas à cet endroit un langage essentiellement différent de celui de ses collègues du libéralisme. Comme eux, il insiste sur la *vie*, sur l'*amour* : « Jésus nous enseigne qu'il y a un signe « qui atteste mieux la présence de Dieu que tous les « miracles extérieurs, c'est l'amour. Lorsque Jean « le Précurseur, l'homme de l'ancienne alliance, de- « mande au Christ : « Es-tu celui qui devait venir, « ou devons-nous en attendre un autre? » Le Christ « lui répond, sans doute en énumérant les prodiges « qu'il a accomplis : « Les boiteux marchent, les « lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, » mais « il termine par ces mots sublimes : « L'Évangile est « annoncé aux pauvres. » Oui, voilà la preuve des

teur vient de dire que tout n'est pas toujours joie pour l'âme, et ajoute : « Je sais que souvent on n'en parle pas « dans les théories de la vie chrétienne imaginées d'après « un système et selon lesquelles tout serait joie, paix et lu- « mière. Interrogez les David et les Ésaïe. Certes, si jamais « hommes ont été honorés de la présence de Dieu, ce furent « bien ces hommes-là ; et pourtant connaissez-vous un livre « quelconque qui ait exprimé mieux qu'ils ne l'ont fait, la « langueur, la misère, l'angoisse, l'épouvante même de celui « qui sent que Dieu l'abandonne? » (Bersier, *Sermons de 1864*, p. 353.) — Décidément la piété des anciennes cham- bres hautes n'existe plus que pour mémoire.

¹ J'écris ceci en 1867.

« preuves, voilà l'argument décisif de la présence du
 « désiré des nations. O Jean-Baptiste, homme de
 « l'ancienne alliance, tu attendais un messie glorieux,
 « et tu n'as pas su reconnaître que ses œuvres d'amour
 « l'annonçaient mieux que les miracles ou que la
 « majesté du Sinaï. S'il en est ainsi, mes frères,
 « pourquoi demander des miracles? C'est par la foi
 « qu'il faut marcher, non par la vue. Non, Dieu
 « n'entrouvrira pas les cieus; non, il ne sera pas
 « donné de signe à cette génération incrédule, pas
 « d'autre signe que la croix; car celui que la croix
 « laisse insensible, celui qui passe devant elle sans
 « se laisser fléchir, celui qui n'y lit pas la présence
 « de Dieu et sa miséricorde infinie, celui-là ne serait
 « pas touché quand un mort sortant du sépulcre se
 « dresserait devant lui. . . . Et vous qui croyez
 « déjà, ne demandez pas à Dieu les signes visibles
 « de son intervention, car ce serait dire en quelque
 « sorte qu'un prodige atteste mieux la présence de
 « Dieu que ne le fait la preuve la plus éclatante
 « qu'il ait jamais donnée de sa charité; ce serait dire,
 « que pour vous il y a quelque chose de plus con-
 « vaincant, de plus décisif que ce sacrifice étonnant
 « du Calvaire, que cet abîme d'amour sur le bord
 « duquel les anges s'inclinent, parce que jamais dans
 « les splendeurs des cieus et dans le séjour de la
 « gloire infinie, ils n'ont rien vu de plus grand ni de
 « plus magnifique. » (Bersier : *Sermons* de 1864,
 p. 111-112.) N'est-il pas évident que la prédication

aborde à de nouveaux rivages, poussée par un flot montant ?

Plus de cet acharnement dogmatique d'autrefois. Le dogme est mentionné en quelques courtes lignes, puis on passe. C'est que les besoins ne sont plus les mêmes. « On veut, dit lui-même M. Bersier, une religion de faits et de sentiments. Quand la prédication expose surtout les grandes doctrines chrétiennes, quand elle montre le côté divin, surnaturel des vérités révélées, elle est moins écoutée. »

Ce qui prédomine, même chez les plus orthodoxes, comme M. Bersier, ce sont les sujets de morale, et il est impossible de ne pas remarquer qu'il y a actuellement tendance à revenir à la prédication de la première période, toutefois avec l'immense différence qui sépare la vie de la mort, la chaleur de la rigidité glaciale. Il y a mille fois plus d'élévation, d'action, de sentiment religieux que dans les sermons de 1800 à 1820. Je le sais et cela crève les yeux; mais enfin toutes réserves faites, c'est la même application aux idées purement morales. Quand nous avons tracé le portrait de la première période, que disions-nous ? Nous citions les titres mêmes des sermons d'alors, pour faire juger par ce seul aspect, de l'état des choses. Eh bien ! les mêmes titres reviennent aujourd'hui dans les recueils homilétiques, et, qui le croirait ? dans les recueils les plus orthodoxes. Qu'on en juge par l'énoncé de quelques titres des deux volumes de M. Bersier : *L'Obéissance*, la *Solitude*, les *Humbles*, le *Repentir*, les *Ingrats*, le *Dé-*

couragement, les petites Choses. Un critique de l'*Es-pérance*¹, en caractérisant cette prédication de la première période, disait : « *Qu'elle recherchait les vains ornements, le soin presque superstitieux du style, une élégance monotone*. Or, appréciant dans le même article les sermons de M. Bastie, il trouvait « *que la forme trop achevée de la composition captivait notre imagination plus que ses exhortations ne touchaient le cœur*. » Ceci est significatif, ce me semble ; la ressemblance que je signalais entre la première et la troisième période de la prédication de notre siècle, quelques différences d'ailleurs que l'on puisse signaler, se retrouve jusque dans le style. Mais n'est-il pas piquant, que ce soit un prédicateur de l'extrême droite qui ait fourni la preuve ?

Je n'ai rien dit des conférences de M. Franck Coulin sur les *Œuvres chrétiennes*, où critiquant vivement qui se contente de dogmatiser, on vante les *œuvres* autant qu'on les dépréciait autrefois. Ces conférences n'eussent pas été possibles, à Genève surtout, il y a vingt ans. Elles ont pu se faire sans inconvénient en 1863, parce que « *les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont devenues nouvelles*. » (2 Cor. V, 17.)

Il importe peu, après tout ce qu'on vient de lire, d'entendre l'orthodoxie tonner contre les *innovations* et les *novateurs*, et affirmer les principes anciens, d'autant plus qu'elle leur fait dans sa prédication la

¹ Numéro du 10 août 1866.

place plus restreinte. Il n'en est pas moins vrai que, glissante et évasive sur le dogme rigide, elle court, après quelques manifestations rapides pour l'honneur du drapeau, se réfugier dans cette *innovation* du christianisme *vie, sainteté, amour*, dont on se plaint. Il demeure prouvé qu'un souffle nouveau enfle *toutes* les voiles, en dépit des freins imposés et des résistances. Tout doucement la transition s'opère, le changement se fait. Cette *conscience* autrefois rejetée, anathématisée, en tant que *principe de la foi*, cette *individualité* de chacun, qui, mise en contact avec la vérité, en juge, la proclame vérité ou lui dénie ce nom, l'adopte ou s'en éloigne, font leur entrée dans la prédication générale et montent, l'une après l'autre, les marches du trône où un jour on les verra s'asseoir.

En résumé, plus d'espace, plus d'air, plus de véritable vie ; le christianisme ramené à son essence : la *sainteté*, la *charité*, l'*amour*. Une foi sans crainte devant les résultats de la science, prête aux modifications devenues inévitables. Le droit de rechercher et celui de conclure, le droit pour tous de constater le résultat faux ou vrai, provisoire ou définitif, mais sincère auquel on est parvenu ; le sentiment de l'*actualité*, de la nécessité de se mêler à la vie du siècle, de lui parler son langage, d'entrer dans le grand courant des idées modernes, scientifiques et sociales ; tels sont jusqu'ici (avril 1867) les traits dominants de la prédication de la troisième période, plus humaine et plus compréhensive.

Ajoutez enfin beaucoup de charme, d'attrait dans la forme, l'élocution, le style, le tour de la pensée, quelque chose de sympathique, d'humain, de vivant, de pénétrant. Une tractation agréable, souple, variée, captivante. Une grande élévation unie à une certaine simplicité; point de recherche, de mise en scène, d'effets préparés, mais une cordialité, une limpide pureté, et chez plusieurs, cette élégance exquise qui attache si puissamment en tout temps l'esprit de l'homme.



DEUXIÈME PARTIE.

**MATIÈRES PRINCIPALES, POINTS SPÉCIAUX SUR LESQUELS
LA PRÉDICATION PROTESTANTE
DE LANGUE FRANÇAISE DE 1800 — 1866 A PORTÉ
SON ATTENTION ET SES EFFORTS.**

LIVRE I.

En dehors de l'élément dogmatique dont il a été suffisamment traité dans notre *première partie*, les préoccupations et les travaux de la prédication protestante de notre siècle ont porté surtout sur les points suivants :

Les questions sociales.

La polémique.

L'apologétique.

Les principes de la Réformation.

L'histoire (Genre historique).

Nous allons essayer de fixer son attitude eu égard aux quatre premiers points; nous donnerons un simple résumé de ses travaux quant au dernier.

CHAPITRE PREMIER.

Les Questions sociales.

De tout temps il a été d'usage d'accuser le protestantisme (c'est surtout le catholicisme qui s'est fait à cet égard son plus opiniâtre dénonciateur) d'esprit subversif et révolutionnaire, pour mieux le dépopulariser, pour mieux le discréditer et le perdre dans l'opinion publique. Alors que le reproche de *socialisme*, de *communisme* était meurtrier, il lui a été lancé de tous côtés par les écrivains catholiques. Si, comme le prétendent ses ennemis, cet esprit subversif est le sien, s'il le porte au fond de ses entrailles, il devra se manifester par cette bouche qui s'appelle la *Prédication*. Une occasion propice lui fut offerte de jeter au dehors ce feu qui couve éternellement en son sein, au dire de ses adversaires. Chacun a nommé la Révolution de 1848. Voyons donc comment à cette époque si ardente, si favorable au déploiement des passions anti-sociales, voyons, dis-je, comment s'est comportée la Prédication protestante, qui se jeta vaillamment dans la mêlée, quelle fut son attitude en face de questions graves en tout temps, particulièrement à la date que nous venons de rappeler.

Commençons par ce qui regarde l'esprit d'insubordination dont on nous accuse d'être pleins. Nous allons voir au contraire que les signes manifestes de

son amour de l'ordre et de l'obéissance légitime, sont éclatants dans la prédication du protestantisme aux époques de crise.

C'est au lendemain même de février 1848, en pleine ivresse révolutionnaire, que M. Coquerel père portait en chaire ces paroles : « Sans l'ordre public, la liberté n'est qu'un leurre, un mensonge, qui bientôt même ne trompe plus. Tout désordre est une tyrannie; tout désordre ravit quelque chose à l'indépendance de chaque citoyen; tout désordre me suscite des obstacles, et c'est me tyranniser que de me mettre un obstacle illégal en travers de mon chemin. Le désordre, quelque prétexte qu'il invoque, quelque passion qu'il exploite, quelque mobile variété d'ailleurs qu'il déploie tour à tour, n'est qu'un autre nom pour l'anarchie, n'est que de l'anarchie à l'essai, en attendant de l'anarchie en grand; et la plus ancienne, la plus terrible des leçons de l'histoire, en tout pays et tout âge, est que l'anarchie devient le plus mauvais des despotismes. » (Liberté, Égalité, Fraternité. Sermon prononcé dans le temple de Sainte-Marie, le 5 mars 1848.)

« Si les lois, s'écriait-il encore, vous semblent donner trop à la puissance, ou trop à la liberté, l'Évangile vous fera convenir du seul remède à rechercher, savoir des progrès et non des révolutions. » — A son tour, M. Ad. Monod disait : « Eh bien! si vous êtes convaincus que certaines institutions valent mieux que d'autres, dans la situation

« donnée, pour le développement de la puissance et
 « de la prospérité publiques, pour l'amélioration des
 « lois et des mœurs, pour le progrès des lumières et
 « de la religion, servez cette conviction de tout votre
 « pouvoir, mais par des moyens chrétiens et dans un
 « esprit chrétien, devant Dieu et devant les hommes.
 « N'employez jamais que des moyens droits, géné-
 « reux comme le dévouement, purs comme le scru-
 « pule, et soigneusement dégagés de tout ce qui
 « sent l'insurrection, le complot, le mensonge ou
 « quelque autre souillure de ce monde. Qu'on vous
 « voie toujours animés d'un esprit de vrai patrio-
 « tisme, qui cherche sans intérêt, sans flatterie, sans
 « lâche complaisance, le vrai bien du pays, en même
 « temps que celui de l'humanité tout entière ! » —
 Or, ce que publiait le protestantisme à Paris, par la
 bouche de ses deux plus grands orateurs, il le répé-
 tait en province.

Voilà pour ce qui est de l'esprit d'insubordination, ennemi de tout joug, ami de l'anarchie dont on veut absolument nous rendre et nous trouver coupables. Venons-en maintenant aux accusations de *socialisme* et de *communisme*, qui ne nous ont pas manqué non plus. La prédication protestante de notre siècle, aux jours les plus critiques, va nous apprendre ce qu'il en faut penser.

¹ *Les Fondements renversés*, deux discours prononcés à l'occasion de l'anniversaire du 24 février 1848, par Ad. Monod (1849).

Déjà, bien avant l'époque révolutionnaire de Février 1848, en pleine paix, en plein apaisement, le protestantisme, par l'organe du vénérable M. Cellérier père, touchant à ces délicates matières, redressait les idées dévoyées, les vues fausses et dangereuses. Le pieux pasteur de Satigny faisait observer que « pour le maintien de l'ordre, de la prospérité des États, il faut un équilibre de grandeur et d'infériorité qui nous unit les uns aux autres par un échange de services. Demandant aux pauvres quels sont leurs droits réels aux faveurs de la Providence, il attirait leur attention sur les racines amères de l'orgueil et de l'égoïsme, qui sont, hélas ! à la base même de leurs murmures. Il leur montrait les ressources de leur position, leur rappelant que la santé du corps, la paix de l'âme, les douces affections de la nature, le repos de l'esprit, la gaité, l'espérance, tous ces premiers biens d'ici-bas, Dieu les a mis à la portée des petits comme des grands. Condamnant les menées et les déclamations démagogiques sur l'inégale distribution des biens qui aiguissent le sentiment des privations, en les faisant considérer comme des injustices, nous rendant plus misérables en nous rendant plus mécontents, il développait la marche de la religion de Jésus qui consacre les inégalités, mais en adoucit les aspérités par un juste tempérament des forces sociales, en inclinant l'oreille du riche vers le cœur du pauvre, en établissant la belle et sainte relation des patrons et des clients, entre la famille des riches et celle des pauvres. » (Cellérier : *le Riche et le Pauvre*, 1806.)

Mais en 1848, l'état enflammé des esprits, l'explosion des passions et des convoitises ardentes, créait une de ces situations où le fond des cœurs forcément se révèle. C'est alors surtout qu'il faut voir ce que le protestantisme a fait, dit, voulu, osé, quelle a été son attitude, quelles ses dispositions intimes. Eh bien ! ce *Communisme*, ce *Socialisme*, pour lesquels on voulait, on veut absolument qu'il ait des affinités secrètes, naturelles, fatales, il a été un des premiers à en rejeter, répudier, réfuter les éléments d'égarements et d'erreurs. « Ce serait en vain que vous cher-
 < cheriez dans les systèmes des philosophes, dans les
 < théories des communistes et des socialistes, dans
 < ces nouveautés étranges qui surgissent de toute
 < part, le moyen de calmer les angoisses de votre
 < conscience et de donner la paix à votre cœur. Ces
 < nouveautés, ces théories, ces systèmes ne vous don-
 < neront pas ce qu'ils vous promettent, parce que ce
 < qu'ils vous promettent est impossible à réaliser ;
 < parce que la paix, la joie et la félicité qu'ils ont
 < imaginées n'ont d'autre réalité que celle qu'ils lui
 < ont donnée dans leurs détestables écrits ; parce
 < que, selon l'expression de la Bible, la terre est une
 < vallée de larmes et de misère, et que toutes leurs
 < théories n'en feront pas un paradis anticipé. La
 < religion toute seule vous donnera ce qu'il est
 < possible d'avoir : elle vous donnera la paix du
 < cœur que vous cherchez depuis longtemps et que
 < vous n'avez pas encore trouvée. Venez à moi, dit
 < le Sauveur des hommes aux consciences angois-

« sées, venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et
 « chargés, et je vous soulagerai et vous trouverez le
 « repos de vos âmes. » (*Le Christianisme et le So-*
cialisme, discours prononcé dans le temple d'Avèze,
 le 17 février 1850, par L. Viguiier, pasteur.) — « No-
 « tre siècle semble se flatter de retrouver dans le
 « sein de la terre quelque source perdue d'Eden, à
 « la condition de la creuser plus profondément. Ce
 « qu'elle ne donne pas aujourd'hui, il le lui demande
 « pour demain, — comme si l'expérience de ses dé-
 « ceptions n'avait pas eu le temps de se faire, pen-
 « dant les quatre mille ans qu'elle a déjà duré! Ce
 « qu'elle ne donne pas à l'individu, il le lui demande
 « pour la race, — comme si la race était autre chose
 « que la réunion des individus, ou que la vie person-
 « nelle pût s'absorber dans la vie collective, par dé-
 « férence pour la philosophie du jour! Hélas! et au
 « lieu de suivre Jésus dans la vie céleste où il offre
 « de nous désaltérer, on se fait un faux Jésus, ter-
 « restre, profane et charnel, pour invoquer à l'aise
 « son nom vénéré sans obéir à ses maximes. Tout
 « cela est aussi insensé que coupable : on a beau
 « tourner et retourner la terre dans tous les sens, on
 « ne lui fera jamais donner que ce qu'elle a; et elle
 « n'a pas, je vous le dis, elle n'a pas de quoi étancher
 « la soif de notre cœur. » (A. Monod : *Qui a soif?*
 Paris, 1850.)

Forcée de descendre dans l'arène agitée des dis-
 cussions et des débats sociaux qui s'imposaient alors
 à toutes les influences, la prédication protestante,

par toutes ses voix les plus autorisées, tant en province que dans la capitale, montra que « la liberté sans le devoir est une anarchie, que l'égalité ne saurait exclure toute différence entre les hommes sans détruire la liberté et par conséquent l'homme lui-même; qu'elle ne peut être qu'une égalité de principe et de droit, une égalité devant la loi, avec des diversités de fonctions et des différences de fait. Elle montra que la fraternité vraie repose sur une double base, naturelle par naissance et spirituelle par l'adoption en Christ; cette fraternité n'ayant rien de commun avec le communisme, qui n'en est que l'excès malheureux, excès qui entraverait le travail, éteindrait l'émulation et le progrès en détruisant la liberté, anéantirait la famille, étoufferait les sentiments les plus doux et les plus puissants qui font battre le cœur de l'homme ¹. »

C'est à cet ordre d'idées qu'appartiennent également les conférences de M. Buisson sur la *Famille* (1849) et sur la *Société* (1851). Dans les premières, l'auteur s'est plu à rappeler en même temps que les bienfaits de la *Famille*, les conditions qui assurent son heureuse influence et les devoirs qu'elle impose à chacun de ses membres. Dans les secondes, l'éminent pasteur de Lyon fait voir que la *Société* « ne peut être réduite à un mécanisme plus ou moins in-

¹ *Questions du jour* (Liberté, Égalité, Fraternité) et *Le règne de Dieu*, sermons par Vidal, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Bergerac (1849).

généieux ou à une masse inerte et confuse dans laquelle les individus se trouveraient absorbés ; que l'unité réelle et vivante consiste essentiellement en la direction bien ordonnée de toutes les forces et de toutes les volontés. Il réduit à leur juste valeur ces inégalités de condition ou ces avantages extérieurs attachés aux diverses fonctions, cause de tant de murmures, de jalousies et de rivalités passionnées, > et si, peut-être, ces pages si empreintes d'élévation et de sagesse laissent debout quelques objections très-sérieuses, il n'en est pas moins au centre de la vérité, la faisant rayonner autour de lui.

Écoutons maintenant M. A. Monod : « Un mal
 « réel et grave, la répartition trop inégale, et sur-
 « tout trop peu équitable des biens de la vie, pèse
 « sur l'humanité d'un poids croissant avec les pro-
 « grès de la civilisation. Préoccupés à bon droit de
 « la nécessité d'un prompt remède, mais ignorants
 « du seul véritable, des esprits systématiques ou té-
 « méraires en proposent un illusoire et funeste. Ils
 « s'attaquent au principe même de la propriété ; et
 « quand ils sont conséquents, ils n'épargnent pas da-
 « vantage celui de la famille ; car, malgré les im-
 « pressions si différentes que réveillent ces deux
 « noms, dont l'un semble faire appel à l'intérêt, tan-
 « dis que l'autre est le symbole de l'amour, ils sont
 « inséparables au fond : nés ensemble, nourris en-
 « semble, ils vivent ensemble et mourraient ensem-
 « ble. Ce n'est pas le lieu de développer cette thèse,
 « mais elle est incontestable : la propriété est à la

« famille à peu près ce que le corps est à l'âme ; le
 « corps ne vaut pas l'âme, assurément, mais l'âme
 « ne peut exister ici-bas sans le corps. L'aveugle se-
 « cousse donnée à la propriété, et par la propriété à
 « la famille, au nom du bien-être général mal en-
 « tendu, voilà le plus redoutable péril de la situa-
 « tion, et un péril qu'une réaction du dedans ou une
 « intervention du dehors trouvera plus de peine à
 « conjurer, qu'elle n'en trouve à soutenir un trône
 « chancelant ou à relever un trône abattu. » (A. Mo-
 nod : *Les Fondements renversés.*) M. Coquerel
 père, de son côté, montrait que les hommes « sont
égaux, mais ne sont pas *pareils*, que les différences
 naissent de toute part, amenant avec elles des iné-
 galités sociales inévitables qui sont dans l'ordre
 même et dans la force même des choses. Il appelait
 les pauvres et les riches à une mutuelle et volon-
 taire rencontre dans la charité et dans l'amour. »
 Dans le sermon intitulé : *Le Riche et le Pauvre,*
chefs de famille, il prenait énergiquement, comme
 M. Buisson, la défense de cette institution alors me-
 nacée, défendait la parenté, l'hérédité au nom de la
 religion et des droits naturels.

Le cri du moment était une acclamation de l'ou-
 vrier, du pauvre, se faisant de sa pauvreté même, de
 sa vie laborieuse, de son travail manuel un pavois.
 De ce pavois, M. Coquerel, avec un noble courage,
 le forçait à descendre, alors que l'air retentissait,
 redisons-le, de glorifications perfides et d'hypocrites
 flatteries envers les classes déshéritées dont on exal-

tait l'orgueil à plaisir. « Il y a, s'écriait l'orateur, « une pauvreté orgueilleuse; il y a des pauvres qui « font étalage et ostentation de leur dénûment, qui « voient dans leurs souffrances non des épreuves, « mais des triomphes, qui se posent en victimes, en « martyrs, en disgraciés de la société, en déshérités « de la Providence, et qui se croient vertueux simplement parce qu'ils sont indigents; ils affectent « ce prétendu mérite devant tout venant; il ne leur « suffit pas qu'on plaigne et qu'on soulage leur misère, ils demandent qu'on y applaudisse; ils veulent non-seulement des secours, mais des hommages; ils croient à leur expérience de toutes choses, « simplement parce qu'ils ont manqué de beaucoup; « ils se vantent de résister à des tentations et de « fuir des excès qui sont hors de leur portée, et au « lieu d'attendre les dédommagements promis à l'indigence humble et pieuse, ils se dédommagent « d'avance en ce monde par les prétentions que nourrit leur superbe misère. » (*Le Riche et le Pauvre dans la patrie.*)

Le problème du paupérisme, selon lui, se simplifiait, mais dans quel sens? M. Coquerel partait de deux principes premiers, d'abord : *il y aura toujours des pauvres, quoi qu'on fasse*; ensuite : *rien n'est dû au vice et à la paresse*. Il n'est dû qu'au malheur. Pour acquitter cette dette, trois sources jaillissent qui, sans se fondre, sans s'absorber, doivent s'accorder : la *bienfaisance civile*, qui s'adresse à tous les citoyens de la patrie; la *bienfaisance ecclésiastique*,

qui s'adresse aux fidèles de chaque culte, et la *bien-faisance privée*, qui s'adresse à qui elle veut.

Longtemps après l'explosion du socialisme de 1848, le souvenir en était vibrant dans la société protestante, qui, en 1866, par l'organe de M. Bersier, le poursuivait encore avec énergie : « Plus de riches ! » ont dit les uns, et nous avons entendu « répéter ce cri insensé. « Plus de riches ! frappons l'opulence, attaquons le capital, débarrassons-nous du droit d'héritage ! » Et l'on n'a pas vu qu'en disant cela, on frappait de mort la liberté, et avec la liberté l'énergie, et avec l'énergie le travail lui-même, pour ne nous laisser que l'égalité des sauvages, qui, sans rien amasser pour le lendemain, s'endorment insoucians jusqu'à ce que la faim les force à chercher leur proie. « Plus de pauvres ! » Ah ! s'il n'y avait eu là qu'un désir, qu'un élan de charité ! Mais on en faisait une devise et une promesse. Plus de pauvres ! Et les uns disaient : « L'État doit assurer à tous le travail, » les autres : « L'État nourrira l'indigent, » et l'on ne voyait pas qu'on attribuait à l'État un rôle impossible, qu'on créait ainsi l'utopie la plus artificielle et la plus tyrannique ; on ne voyait pas, enfin, qu'on méconnaissait la nature humaine, car décréter qu'il n'y aura plus de misère, cela revient à décréter qu'il n'y aura plus de paresse, plus de vices, plus de passions, plus de péchés. » (Bersier : *Sermons*, t. II, p. 386-387.)

Le protestantisme ne se contentait pas de com-

battre un fléau dont les méchants s'obstinent à le rendre responsable devant la société ; il montrait les *sources* du mal, indiquait le remède. A la lumière de l'Évangile, il ne pouvait se tromper : « Renverser
 « notre édifice social et en élever un autre sur de
 « nouvelles bases où il y aura également du bonheur
 « du plaisir pour tous, c'est la plus irréalisable des
 « utopies. Disposer les choses de telle sorte et dis-
 « tribuer les biens de telle manière que chacun sera
 « satisfait de son lot, c'est la plus extravagante des
 « prétentions. Il faudrait, pour y réussir, changer les
 « lois de la nature humaine, et un tel miracle il n'est
 « au pouvoir de personne de l'opérer. Comment ne
 « voient-ils pas, ces aveugles, que le mal qu'ils ont
 « la prétention de guérir par l'application de leurs
 « théories, en supposant que leurs théories soient
 « applicables, reparaîtrait sous une autre forme et
 « sous un autre nom. Il ne s'appellerait plus comme
 « autrefois, pauvreté, misère, violence, oppression,
 « mais il n'en existerait pas moins pour cela, et il
 « n'en ferait pas moins le malheur de notre vie. Pour
 « atteindre le but, pour guérir ceux de nos maux qui
 « sont susceptibles de l'être, ce n'est pas à la position
 « matérielle qu'il faut s'en prendre, c'est aux dispo-
 « sitions de l'âme ; ce n'est pas la fortune du riche
 « qu'il faut attaquer, c'est son égoïsme, son orgueil,
 « son ambition, son avarice ; ce n'est pas le bien-être
 « du pauvre qu'il faut accroître, c'est son envie qu'il
 « faut détruire. L'expérience nous a suffisamment
 « appris qu'en procédant du dehors au dedans, on

« ne guérit pas les maux qu'on veut soulager, et
 « qu'on ne corrige pas les mœurs par des ordon-
 « nances. En réformant l'extérieur, les utopistes ne
 « feront rien de durable. Pour réussir, c'est du de-
 « dans au dehors qu'il faut procéder, c'est à l'intérieur
 « qu'il faut se prendre, c'est le cœur qu'il faut chan-
 « ger; ce miracle moral, il n'y a que la religion chré-
 « tienne qui puisse le faire ¹. »

« C'est un misérable mensonge, c'est un grand
 « crime de dire aux hommes que leurs vices ne sont
 « que les vices de la Société au sein de laquelle ils
 « vivent, de les engager à faire dépendre leur propre
 « réforme de celle de leur peuple, ou même de l'hu-
 « manité, et d'essayer ainsi de les délivrer de la res-
 « ponsabilité qui est une des charges et un des hon-
 « neurs de leur nature. C'est un non moins honteux
 « sophisme, c'est un crime non moins odieux de leur
 « dire qu'avec la privation et la douleur cesserait
 « aussitôt ce qu'il y a de désordonné dans leurs ten-
 « dances, de leur dire qu'ils seront vertueux dès
 « qu'ils seront repus. Non, là n'est pas la cause des
 « misères de l'humanité; son mal vient de plus loin
 « et plus profonde en est la racine. Elle est non dans
 « la généralité, mais dans l'individu; non dans cet
 « être de raison qu'on appelle la Société, et qui n'a
 « ni conscience, ni liberté, ni responsabilité, mais

¹ Le Christianisme et le Socialisme. — Discours pronon-
 cés dans le temple d'Avèze, le 17 février 1850, par L. Vi-
 guier, pasteur.

< dans l'être réel, dans la personnalité de l'homme.
 < Elle est dans sa conscience égarée, dans sa volonté
 < dirigée tout entière vers les satisfactions de la
 < chair, dans son esprit jouant encore la liberté,
 < mais dans le fait asservi à la nature; elle est dans
 < le cœur détourné de Dieu et replié sur lui-même
 < et sur le monde; elle est dans le péché.

< Si telle est la nature du mal, telle aussi sera la
 < nature du remède. Sans doute, toute amélioration
 < dans l'organisation de la Société contribuera en
 < quelque mesure à celle de l'individu; et dès lors
 < nous regarderons comme un devoir de concourir à
 < toutes les œuvres qui se proposeront ce but. Rien
 < d'humain, rien de bienfaisant, rien de ce qui a pour
 < objet de soulager nos frères, de mettre à leur por-
 < tée une plus grande somme de bien-être, de les
 < faire avancer dans la voie du perfectionnement in-
 < tellectuel ou moral, ne nous sera indifférent, ne
 < nous demeurera étranger. Mais sachez que toutes
 < ces œuvres seront impuissantes, sachez que dans
 < le cas le plus favorable, leurs résultats ne seront
 < que de vains palliatifs, sachez que vous n'y pren-
 < drez part avec un zèle efficace et durable qu'autant
 < que vous serez animé d'un esprit supérieur à la
 < nature, que vous vous serez élevé au-dessus de la
 < sphère des idées purement sociales. Il faut aller
 < plus à fond : il faut porter la hache à la racine de
 < l'arbre; il faut attaquer la source même du péché,
 < et pour y parvenir, il faut appeler les hommes à la
 < vie qui est le contraire et par cela même le remède

« du péché, — à la vie de l'amour, à la vie du renon-
 « cement, à la vie spirituelle, la vie de la prière, du
 « sacrifice et de la joie intérieure; il faut les appeler
 « à Celui en qui cette vie s'est manifestée dans sa
 « plénitude, afin qu'ils reconnaissent en lui la révé-
 « lation du vrai Dieu, du vrai homme, et de la com-
 « munion de l'un et de l'autre; afin qu'ils l'embras-
 « sent par la foi et qu'en l'embrassant ainsi, ils
 « deviennent participants de son esprit et de sa vie¹. »

Voilà qui justifie bien mal, il faut l'avouer, les récriminations du catholicisme à notre égard, et les conséquences redoutables que l'on dit contenues dans nos principes. Le catholicisme a-t-il à présenter beaucoup de preuves de sa bonté, égales à celles que nous venons de donner? S'est-il porté à la brèche avec autant de désintéressement, de lumières et de vaillance? On sait ce que furent ses prédications au temps de la Ligue. N'a-t-il jamais porté le trouble dans les Etats, lui qui est si prompt à accuser les autres de révolte et d'agitation séditeuse? Du reste, où puiserions-nous des opinions subversives de la paix des royaumes? La Bible, source sacrée où nous allons nous abreuver, peut-elle inculquer à ses adeptes de telles mœurs? Le principe de liberté et d'indépendance présida, il est vrai, à notre séparation d'avec Rome; mais, debout devant les hommes, nous sommes à genoux devant Dieu, et nous savons que Celui qui a tout fait avec ordre, poids et mesure,

¹ *La Réforme sociale*, par Édouard Verny, pasteur de l'Église de la Confession d'Augsbourg à Paris (mars 1850).

ne peut se plaire au désordre. Il y a place chez nous pour une sage liberté, pour une digne indépendance, il n'y en a point pour les effervescences désorganisatrices et malsaines. Il suffit de réfléchir et de nous connaître pour en tomber d'accord. Le protestant, c'est très-vrai, n'est pas propre à la servitude. Est-ce un crime? Nous avons fondé la seule vraie liberté et le seul ordre digne de ce nom, celui qui a pour fondement la noblesse de l'âme et des sentiments. La Hollande, l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Amérique du Nord, pays prospères, riches, à l'épreuve des plus violentes secousses, parlent assez haut. Oui, la Réforme est la mère des libertés, mais des libertés toutes pénétrées, imbues de l'esprit religieux. Avec le correctif de la soumission profonde, entière à Dieu et au devoir, qui est au cœur même du protestantisme, il y a tout à en espérer, rien à en craindre ¹.

¹ Qu'il nous soit permis de citer ici le morceau suivant d'un discours de M. Cougnard (avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance) :

« L'Évangile est un principe de Rédemption, « d'affranchissement spirituel. Quand une âme a compris la « doctrine du Père céleste et du salut intérieur, cette âme « est libre. Plus de terreurs superstitieuses, plus de rites « magiques, plus d'observances factices, plus d'intermédiaire indispensable, partant plus de servitude ! L'Évangile et la liberté sont intimement unis, et tout homme qui « désire sérieusement l'émancipation de son peuple, devrait « être aussi un ardent apôtre des principes évangéliques. « Où trouver un levier plus puissant pour ébranler cette

CHAPITRE II.

La Polémique.

De 1852 à 1858, il y eut de la part de l'Église romaine une reprise violente d'hostilité vis-à-vis de

« effrayante masse qui pèse sur les esprits, sur la conscience
 « et qui perpétue la servitude ? N'est-il pas évident qu'une
 « réforme religieuse, qui rendrait aux nations le véritable
 « Évangile, serait un coup mortel porté aux ténébreuses
 « puissances qui confisquent la liberté ? — Eh bien, non,
 « la noble légion qui combat pour l'affranchissement des
 « hommes n'a pas encore compris cela, et les plus brillants
 « champions du progrès sourient à la pensée d'aller deman-
 « der au Galiléen le levain qui fera fermenter la pâte so-
 « ciale. Fonder la liberté sur la religion ! Quelle rêverie !
 « Quelle dérision ! Ah voilà notre épreuve, notre amertume,
 « à nous (protestants) qui sommes les soldats de la Ré-
 « demption, mais qui en comprenons les conditions profon-
 « des, qui savons lire à la lumière de l'histoire, la charte
 « de la réelle et durable délivrance. C'est notre désespoir
 « de voir tant d'efforts dépensés en vain pour une belle
 « cause, tant de petites conquêtes superficielles et stériles,
 « tant de noms glorieux et si peu de progrès accomplis !

« Vous voulez la liberté pure, abstraite, fondée sur elle-
 « même et vivant d'elle-même. Eh bien ! vous ne l'aurez
 « pas ! Cette utopie ne s'est jamais réalisée et ne se réalise-
 « ra jamais. Non, jamais l'homme pris en masse ne sacrifie-
 « ra sa destinée à des questions politiques ! jamais il ne
 « rompra avec ses directeurs avant de voir distinctement
 « un salut, un salut réel, qui ne dépende point d'eux. En
 « dépit de tous les appels, de tous les droits obtenus, avant

l'Église protestante. En Suisse, en France, partout, les chaires et les journaux catholiques retentirent

« tout et par-dessus tout, les âmes voudront être sauvées,
 « et jamais un pays ne sera franchement et profondément
 « libre, tant que les consciences n'auront pas été rachetées
 « de la servitude par une foi sérieuse et sainte qui les unisse
 « éternellement à Dieu sans intermédiaire humain. . .

«
 « Ah! vous avez beau crier : liberté! liberté! vous ne l'au-
 « rez que lorsque vous aurez affranchi les âmes par une vé-
 « rité supérieure, par un salut plus réel et plus profond
 « que celui qu'on vous promet ailleurs.

« On veut fonder le progrès sur l'indifférence, sur l'in-
 « crédulité! O aveuglement! L'indifférence! qu'a-t-elle ja-
 « mais renversé, qu'a-t-elle jamais conquis? L'incrédulité!
 « qu'a-t-elle jamais remplacé? qu'a-t-elle jamais fondé?
 « Consultez donc l'histoire; ouvrez les yeux. Qu'est-ce qui
 « a opéré les grandes transformations de l'humanité?
 « Qu'est-ce qui a créé une société vivante sur les ruines de
 « la société antique? Qu'est-ce qui a fait au XVI^m siècle
 « cette Réforme qui a renouvelé l'Europe et préparé les
 « États-Unis d'Amérique? Est-ce l'indifférence, est-ce l'in-
 « crédulité? Quand pendant un siècle entier quatre-vingt-dix
 « hommes sur cent seraient indifférents ou incrédules, qu'y
 « aurait-il de nouveau sous le ciel? Où serait l'institution
 « qui représenterait et consacrerait les progrès accomplis?
 « L'avenir, et peut-être le présent, appartiendraient aux
 « dix hommes qui croiraient et qui prieraient avec les fem-
 « mes et les enfants, si fausses que fussent leurs croyances
 « et quelque puérides que fussent leurs prières. La liberté
 « sans base et sans appui, attendrait encore son jour et
 « maudirait l'aveuglement de ses adhérents. »

*(La liberté fondée sur l'Évangile, discours prononcé à Pa-
 ris le 15 avril 1870, par J. Cougnard, professeur de théo-
 logie à l'Académie de Genève.)*

d'attaques audacieuses et provocantes. Le pur ultramontanisme, triomphant du jansénisme et du gallicanisme, cherchait d'autres adversaires et portait plus loin ses coups. Il fallut se défendre contre les sorties furieuses de l'absolutisme religieux, répondre et prendre la conscience publique pour arbitre. La cité de Calvin surtout se distingua dans cette guerre qu'elle eût préféré éviter, et fit face vaillamment aux nécessités de la situation. Elle entra en campagne résolûment, et par la voix de ses pasteurs opposa une barrière redoutable aux agressions adverses. En France, M. Coquerel père intervint par trois sermons des plus intéressants. On appréciera mieux l'esprit que la prédication protestante apporta dans la lutte, le genre de sa polémique, si j'en fais le résumé substantiel. C'est ce travail que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

Le volume des pasteurs de Genève : *Conférences sur les principes de la foi réformée, 2^{me} série, 1854*, comprend six conférences :

Le Chef de l'Église, par M. Bungener.

La Vérité dans l'Église, par M. Cougnard.

La Cène, par M. Franck Coulin.

Les Sacrements, par M. Oltramare.

Le Pardon, par M. Viollier.

La vraie Piété, par M. Munier.

I

LE CHEF DE L'ÉGLISE

L'Église, selon Rome, c'est une société visible à laquelle il faut nécessairement appartenir pour être membre de l'Église invisible. Hors de son sein point de salut.

Tel n'a pas été le système des apôtres. L'Église existe, selon eux, par le seul fait qu'il y a des chrétiens. Elle a pour fondement Jésus-Christ. Renonçant à s'appuyer sur les instructions apostoliques, l'Église romaine dût chercher ailleurs le fondement de cette unité extérieure qu'elle voulait constituer, et prétendit l'avoir trouvé dans ces paroles du Sauveur : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* » Mais si ces mots signifient ce qu'on leur a fait dire, quelle surprise de les voir dans le N. T. isolés et perdus ! Ni les apôtres, ni les fidèles plus tard, personne ne les rappelle. On représente dans les Épîtres, y comprises celles de Pierre, l'Église sous la figure d'un édifice dont la pierre angulaire (disent Pierre et Paul) c'est Christ. Des quatre évangélistes, saint Matthieu seul rapporte ces paroles. Les *faits* sont absents comme les *mots*. En mille endroits du N. T., Pierre n'apparaît que comme l'égal, non comme le supérieur de ses collègues. Il n'argue jamais lui-même de cette supériorité. Paul lui résiste en face, sans s'excuser. — Rome a rattaché

la succession de la primauté de saint Pierre, au fait même de sa présence dans la ville de Rome dont il aurait été le premier évêque. Mais le récit des *Actes*, combiné avec les *Lettres* de saint Paul, ne permettent pas de trouver une seule année qui paraisse avoir vu saint Pierre dans la célèbre capitale.

Les premiers papes ne présentent aucune trace des prétentions romaines. Supposons, toutefois, que saint Pierre ait été le chef de l'Église, comment cet héritage s'est-il transmis? Au commencement de la chaîne, obscurités, embarras, incertitudes. On montre des catalogues de papes, et ces catalogues ne sont pas d'accord. Comment s'établit le lien? Le pape élu a souvent été un laïque. Au commencement l'élection était entre les mains du peuple; donc pendant longtemps le véritable héritier de saint Pierre, s'il y en avait un, a été le peuple romain. Mais les faits en disent plus que tous les raisonnements. Dans un seul siècle, 29 hommes s'asseyent successivement sur le trône papal, renversés, rétablis, renversés encore, faits papes par un consul, par une femme, par eux-mêmes. Les Conclaves sont établis plus tard. Quelles brigues! A vingt-quatre époques différentes, vous avez à la fois deux et trois papes. Faut-il maintenant peser la valeur morale de ces papes? Comment le Saint-Esprit a-t-il pu habiter en certains d'entre eux? Ainsi, sur la question de droit, pas ombre de preuve.

On se rejette sur les grands services rendus par la papauté. Elle a tenu, dit-on, la balance entre les

rois; elle a sauvegardé les droits des peuples. Sans elle, la civilisation était perdue, et peut-être le christianisme avec la civilisation.

Que dit l'impartiale histoire ?

Démêlés constants, luttes perpétuelles entre les papes et les rois. Ceux-ci se plaignent de ne trouver dans le père commun des fidèles qu'un ennemi. Les droits des peuples, qui les a plus niés que les papes? Distribuer les trônes, comme ils le prétendaient, et le pouvoir; n'était-ce pas distribuer les peuples? Ils les donnaient comme des troupeaux. Dans ses États, le pape était le premier des despotes. Non, non, Rome n'a rien fait pour les peuples et pour leurs droits.

Évêques et conciles ne se plaignaient guère moins que les rois du despotisme et des exactions de la cour de Rome. A côté des formules obligées de soumission, on sent là (au moyen âge surtout) une profonde amertume, un sourd mépris.

Traduite au tribunal de la conscience humaine, la papauté y est condamnée. Quel esprit de domination! On fera enseigner que le pape est tout-puissant dans les choses de morale, comme dans les choses de l'Église; que tout ce qu'il veut est bon, tout ce qu'il défend mauvais; que le bien et le mal, enfin, ne sont bien et mal que par lui. Et jamais la papauté, tombée si bas, ne s'est relevée que momentanément, de loin en loin, sous l'influence des réclamations de l'Église. Mais aucune régénération permanente ne résultait de ses relèvements; c'était

impossible, puisque les éléments immoraux étaient au fond du système.

Et quel immense tort un pareil état de choses n'a-t-il pas fait au christianisme? L'Évangile n'apparaissait plus que dans un vaste chaos d'intérêts et de passions. Le christianisme ne disait plus rien à la conscience. Le christianisme a failli périr au moyen âge, parce qu'il n'avait presque plus rien de sa divinité. Qui la lui avait ôtée? Les papes. Ils l'avaient successivement façonné selon leurs besoins et leurs vues. Rome a érigé une monarchie absolue; cette monarchie, elle l'a entourée d'une armée, le clergé asservi par le célibat, profondément séparé du peuple et métamorphosé en un corps de sacrificeurs, en une caste. Le culte, enfin, elle l'a surchargé de cérémonies empruntées au judaïsme et au paganisme. Mais ce n'est pas assez; il faut enlacer l'homme dans toutes les circonstances de sa vie, dans tous les besoins de son âme : voici les *sacrements*. Au pape d'être le centre du système et la source des absolutions. A lui de pardonner, d'excommunier, d'indulgencier, etc., etc. Et enfin, après avoir poussé à toutes les déviations, on a rendu impossible le redressement par le dogme monstrueux de l'infailibilité. Voilà ce que la papauté a fait de ce christianisme qu'elle avait pour mission de conserver!

Tous les raisonnements sur la nécessité d'un chef unique pour conserver la foi, et pour maintenir l'unité, tombent devant le tableau de ce qu'a été la

papauté, de ce qu'elle est. Mais quand l'unité romaine ne serait pas l'unité dans l'erreur, pourrait-on la vouloir au prix de ce qu'elle a coûté? Tant de fraudes et tant de sang, tant de violence et de ruse, et aujourd'hui encore l'étouffement de toutes les libertés, serait-ce là ce que Dieu aurait voulu pour son Église! Qui le croira jamais, après avoir un peu réfléchi, et ne s'écriera avec les apôtres : Le seul chef de l'Église, c'est Jésus-Christ!

II

LA VÉRITÉ DANS L'ÉGLISE

Rome se dit *infaillible*. Examinons de près cette infaillibilité prétendue.

Sur quoi d'abord se fonde cette prétention? Assurément pas sur l'Évangile, car aucun passage n'y fait allusion. Qu'en disent les *Pères de l'Église*? On les voit combattre des hérétiques de toute espèce, sans jamais opposer le principe de l'infaillibilité romaine.

Deux principes feront vite justice de cette infaillibilité.

1^{er} principe. — Si Rome est infaillible, son enseignement doit être d'accord avec celui des Écritures. Or, point du tout; chacun le sait. L'Évangile veut que le fidèle adore Dieu seul. Rome fait rendre un culte à la Vierge, aux saints, même à la croix. La Bible entière interdit les images; Rome en remplit

ses églises, et encourage ouvertement l'idolâtrie, etc., etc.

2^me principe. — Si l'Église romaine est infaillible, son enseignement doit être d'accord avec lui-même. Or, point du tout. Que je m'adresse aux papes ou aux conciles, toujours, et sur les points les plus importants, l'un affirme ce que l'autre nie, l'un admet ce que l'autre rejette. Exemples : Le pape est-il infaillible? Sans doute, dit Grégoire VII; nullement, affirme Adrien VI. — Les conciles sont-ils infaillibles? Oui, disent les gallicans; non, assurent les ultramontains. — A qui appartient la suprématie ecclésiastique? Au pape, selon les *Pères* de Florence; au concile, d'après ceux de Bâle, etc., etc.

L'Église romaine a-t-elle foi elle-même dans son infaillibilité? Mais alors, pourquoi n'a-t-elle point de doctrine officielle à ce sujet? Pourquoi n'a-t-elle jamais voulu se prononcer à cet égard, et ne le veut-elle point encore aujourd'hui¹? Pourquoi, sur les sujets contestés, s'est-elle, au concile de Trente, expli-

¹ A cette heure (mai 1870) elle le veut, et désormais il y aura une doctrine officielle à ce sujet. Mais le monde entier saura à quel prix. Le monde entier aura assisté à la pression exercée sur les membres du Concile actuellement réuni; aux manœuvres employées pour fermer la bouche aux opposants; à l'effervescence religieuse, à l'anxiété universelle causées par cette évolution dernière du romanisme; effervescence, anxiété qui menacent de se traduire en divers pays, par de vives protestations, des soulèvements et des schismes.

quée d'une manière équivoque, défendant de publier sur ces articles, l'objet de plusieurs décrets du concile, aucun commentaire quelconque? Et puis, comment se terminent les débats dans l'Église infallible? Voyez : pour un que l'on étouffe, il y en a cent que l'autorité n'a fait taire qu'après de longues périodes d'agitation et de doute. Combien se sont produits, envenimés, prolongés et enfin calmés, sans que le tribunal des controverses ait osé intervenir, ou ait cru convenable de trancher la question! Si l'Église romaine avait foi elle-même en sa propre infallibilité, est-ce ainsi que les débats se clôraient dans son sein? Joseph de Maistre l'a avoué dans son livre *Du Pape*; il faut un tribunal suprême dans l'Église, non pas dans l'intérêt de la vérité, mais dans celui de l'unité. Il faut quelqu'un qui tranche les questions débattues, peu importe de quelle manière, mais *sans retard et sans appel* (*Du Pape*, liv. I^{er}, chap. 19).

L'infaillibilité n'est donc qu'une fiction légale. Cette fiction est-elle sans inconvénients? Bien au contraire, elle est déplorable et malfaisante. Pourquoi, et en quoi? Elle tranquillise les consciences aux dépens de la foi véritable; elle empêche toute réforme religieuse, et, si elle modère la licence des opinions, c'est en persécutant ceux qui les professent. L'infaillibilité et l'inquisition sont sœurs.

III

LES SACREMENTS

Notre-Seigneur en a institué *sept*, selon Rome. Nous reconnaissons qu'il en a institué *deux* : le *Baptême* et la *sainte Cène*. Pour les cinq autres :

Confirmation,
Pénitence,
Extrême-onction,
Ordre,
Mariage.

quelles preuves nous donne-t-on de leur institution divine par Jésus-Christ ?

S'agit-il de la *confirmation*, impossible de citer une seule parole de Jésus. La *pénitence*, plus généralement connue sous le nom de *confession*, ou repentance, se compose de quatre parties : 1° La *contrition* : c'est une disposition du cœur, et non un sacrement. 2° La *confession* : aveu des péchés au prêtre que Jésus ne recommande nulle part. 3° Les *satisfactions* : peines imposées par le prêtre, dont l'Écriture ne dit mot. 4° Enfin, l'*absolution*, qu'on prétend autoriser par les paroles de Jésus : « *Il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Les péchés seront remis à qui vous les remettrez ; le pardon sera refusé à qui vous le refuserez* » (Jean, XX, 22). Mais ces paroles, à qui Jésus les dit-il ? A

ses apôtres, non à Rome, et à ses prêtres. D'ailleurs qu'est-ce qu'il institue là ? Non pas le sacrement de la pénitence, mais l'apostolat.

Pour l'*extrême-onction*, rien de Jésus à citer ; mais seulement une parole de saint Jacques, pour laquelle on a imaginé la fable d'une promulgation ordonnée par le Seigneur à son apôtre.

Le mariage. — Quand Notre-Seigneur a rappelé la sainteté du lien conjugal, il a moralisé, il n'a pas institué. — *L'ordre* : ce prétendu sacrement par lequel l'évêque consacre le prêtre. Où ? Quand fut-il jamais institué par Jésus ?

L'histoire a ses révélations. Ce chiffre sacré de *sept*, complètement inconnu à l'Église primitive, n'a rien de fixe chez les *Pères* et les anciens docteurs. Le concile de Florence admit le premier le nombre *sept*. Au concile de Trente, après de longs débats et des discussions multipliées, on en fit un dogme.

Passons à la *nature* des sacrements. Ce sont des signes sacrés et visibles de grâces saintes et invisibles, selon les réformés. Selon Rome, ce sont des moyens surnaturels par lesquels le prêtre, et le prêtre seul, confère tous les bienfaits du Seigneur. Ce sont des canaux par lesquels il répand, dans le sein du fidèle, tous les dons de la grâce. Chaque sacrement est un miracle. Par le *baptême*, le prêtre infuse la foi. En la *sainte Cène*, il change du pain et du vin en Jésus même, en âme et en divinité. Par l'huile sainte de la *confirmation*, il fait passer en quelques secondes le jeune communiant « de la fai-

blesse à la force, de l'imperfection à l'état de parfait chrétien. » Par la *pénitence*, il remet les péchés; par l'*extrême-onction*, il affermit le mourant contre les craintes de la mort, en mettant dans son cœur la paix et la joie. Et tout cela magiquement, miraculeusement !

Quels *faits*, quels *titres* justifient tant de merveilles ?

Les *faits* infligent un démenti à toutes ces incroyables prétentions, car Rome présente l'étrange phénomène d'une Église qui, pourvue de dons miraculeux pour vous donner la foi, la sainteté, ne les produit pas, ou tout au moins ne les produit pas mieux, moins même, que les Églises réduites aux voies naturelles. Établissez un parallèle entre Rome et Genève, entre les pays protestants et les pays catholiques, sous le rapport de la moralité, de l'instruction, de l'aisance, de l'ordre, en un mot, du *bien*, de quel côté croit-on que serait la victoire ? Les faits sont notoires; ils disent où sont les ténèbres et où est la lumière; ils proclament l'impuissance de ces puissants sacrements.

Aux *titres* maintenant. Rome en appelle à la parole de Jésus, à l'enseignement apostolique, aux traditions chrétiennes.

La parole de Jésus. — Mais où, quand Jésus a-t-il jamais promis tant de prodiges ? Pour le BAPTÊME, il a dit : « *Allez et instruisez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* » Pour la CÈNE : « *Prenez, mangez, ceci est*

mon corps ; ceci est mon sang. » Paroles qui se présentent à l'esprit comme symboliques, et le sont en effet. Preuve en soit maintes autres manières pareilles de parler : « *Je suis la porte ;* » « *Je suis le cep ;* » « *Je suis le chemin,* » etc., etc. Quant aux cinq autres sacrements, silence complet.

L'enseignement apostolique. — Les apôtres, comme Jésus, ignorent ces derniers sacrements. Pour le *baptême* et la *sainte Cène*, ils en parlent à notre manière protestante. D'eux, nous avons appris à les considérer comme des symboles.

La tradition, c'est-à-dire les enseignements évangéliques ouïs par des hommes, puis répétés par les pères aux enfants, durant des siècles; enfin, déposés par écrit çà et là, pêle-mêle avec les opinions des docteurs, dans plus de cinquante volumes in-folio. Comme c'est commode et pur de toute altération! Mais, enfin, affrontez l'étude laborieuse des ces *traditions*; vous découvrez que ces prétendus sacrements sont des institutions plus ou moins anciennes, introduites dans l'intérêt de la doctrine et des mœurs, mais détournées de leur but et de leur sens primitif par des déviations lentes, souvent séculaires.

Et quelles tristes conséquences ont ces fausses doctrines pour la liberté, pour le salut! Du prêtre, elles font un Dieu. Dès lors, il règne, il est le maître absolu; il n'y a plus de liberté possible pour le chrétien. La liberté religieuse est frappée la première; ensuite la liberté d'enseignement et d'instruction.

Cela fait, rien n'arrête plus le clergé, il court au despotisme. Qu'on regarde les pays où il domine.

IV

LA CÈNE

Les deux particularités essentielles, fondamentales du sacrement romain sont :

1° Que Christ est censé être présent en personne, non pas de présence spirituelle seulement, mais de présence corporelle et matérielle, chaque fois et en chaque lieu où se célèbre le sacrement.

2° Que Christ est censé y être offert de nouveau en oblation pour les péchés, par la main du prêtre.

Mais quoi ! Jésus institue un sacrement que ses disciples doivent célébrer en mémoire de lui, depuis le moment où il les aura quittés jusqu'à celui où il reviendra ; et le sacrement aurait précisément pour objet de le rendre présent corporellement en personne au milieu d'eux. N'est-ce pas là une contradiction ? Quoi surtout ! En parlant de son corps rompu, de son sang répandu, en commandant à ses disciples d'annoncer sa mort, Jésus n'aurait eu d'autre but que de leur enseigner une nouvelle manière de l'immoler ! Le retour et le sacrifice journaliers de Christ dans l'eucharistie, sur quelles fortes raisons Rome les fait-elle reposer ? Examinons : Dans les Écritures, je cherche et je ne trouve rien, ou plutôt je trouve toute une phalange de déclarations isolées

et d'enseignements continus, d'accord à me répéter, sous mille formes, que Christ, remonté au ciel, « y doit demeurer jusqu'à ce que tous ses ennemis aient été défaits » (Hébr. X, 13), et pour protester contre la nécessité de cette oblation non sanglante. Toute l'argumentation de saint Paul dans l'épître aux Hébreux est là. Sur quoi donc repose la messe ? Sur ceci seulement. En donnant le pain à ses disciples, Jésus a dit : « Ceci est mon corps. » Mais il a dit aussi : « Je suis la porte, je suis le cep, je suis la lumière du monde. » Il a dit aussi : « Cette coupe est la nouvelle alliance. » Toute l'argumentation de Rome s'écroule devant ces mots. *L'Église l'a ainsi décidé*, voilà la grande raison ! Ainsi donc, la messe relève de Rome, appartient à Rome et uniquement à Rome.

Considérons maintenant cette doctrine en elle-même.

Au moment où le prêtre prononce sur l'hostie cinq paroles, dites les *paroles de la consécration*, l'hostie, qui n'était auparavant qu'une oublie de fine farine, devient le corps en chair, sang, âme et divinité du Seigneur. Ainsi donc, le prêtre commanderait à Celui auquel « tout pouvoir a été donné au ciel et sur la terre ! » Bien loin de se scandaliser de cette objection préliminaire, imagine-t-on bien que Rome en tire gloire ! De qui les prêtres de Rome tiennent-ils un semblable pouvoir ? Impossible de nous l'apprendre. On condescend à nous révéler que le Seigneur a abdiqué entre les mains de ses ministres, lorsqu'il a dit : « *Faites ceci en mémoire de moi !!* » Inutile

d'insister davantage sur ce point accessoire quand la question principale se résout d'une manière si simple dans un fait : *L'hostie se transformera-t-elle dans le corps du Seigneur?* Je regarde, je regarde bien, et ne vois rien. Je m'enquiers de ce qui a pu ainsi tromper mon attente. On me répond : C'est un miracle ! Quoi ? Qu'est-ce qui est un miracle ? Que le miracle n'ait pas eu lieu ? Non ; le miracle a bien eu lieu , seulement, en même temps et du même coup , il s'opérait un autre miracle par lequel le corps du Seigneur reprenait toutes les apparences de l'hostie. C'est un second miracle, qui consiste à faire exactement comme si le premier n'avait pas eu lieu. Quelles assurances peut-on me donner de tant de merveilles invisibles ? Aucune. Il ne s'agit pas de voir, mais de croire contre ce qu'on a vu. Où en serions-nous, grand Dieu ! si le premier venu avait le droit de s'attribuer des pouvoirs miraculeux sans nous en rien montrer, et surtout la prétention de faire des miracles où nous n'en verrions point ! < Il y a tromperie, a dit saint Jean Chrysostôme, toutes les fois qu'une chose paraît être ce qu'elle n'est pas , ou ne paraît pas être ce qu'elle est. >

Ajoutons que le prétendu miracle est non-seulement contraire aux sens mais au bon sens, et que s'il ne se peut voir, encore moins se peut-il concevoir. Un corps ne peut être contenu dans un espace plus petit que lui-même ; un seul et même corps ne peut pas être présent en mille lieux à la fois, et revêtir

dans le même instant deux formes différentes. Mais admettons par impossible toutes ces impossibilités. L'hostie est devenue le Seigneur. D'où vient que Rome ait à se constituer gardienne de sa gloire contre les misérables accidents auxquels peut être exposée une substance qu'elle pétrit d'abord pour la manger ensuite. D'où vient que dans son zèle tardif elle ait à nous énumérer tant de précautions à prendre pour lui épargner des ignominies inqualifiables et des opprobres sans nom ? (Voir Du Moulin, 1^{re} partie, chap. VI.) Ah ! ce zèle même, n'est-il pas une profanation ?

Encore si ce n'était là qu'une question de théologie et de métaphysique ; mais Rome a su en faire une question de pratique et de culte. Entrez dans une de ses églises, vous y verrez l'hostie encore entre les mains du prêtre, devenir le dieu de l'assemblée. Et non pas d'un de ces cultes de *dulie* ou d'*hyperdulie* par lesquels Rome prétend justifier les hommages qu'elle ordonne pour la Vierge et les saints, les images ou les reliques. Non, il s'agit ici du vrai culte, de la suprême adoration dus au suprême et vrai Dieu, à celui qui a dit : *« Tu ne te feras point d'images taillées et tu ne te prosternerás point devant elles. »* Et, en conséquence, les voilà tous à genoux devant ce symbole rond, plat, à la saveur de pain, comme devant le *seul bon*, le *seul sage*, le *seul puissant* ! Mon Dieu ! pardonne-leur, car ils ne savent plus ce qu'ils font !

V

LE PARDON

Le catholicisme a profondément dénaturé la doctrine du *pardon*. Dans une église il y a un *Confessionnal*. Là se rendent les fidèles, énumérant au prêtre assis près d'eux, les péchés commis depuis la dernière confession. Le prêtre parle à son tour, s'informe, s'il en a le temps, des pensées, des sentiments, des habitudes, des relations, des intérêts, des espérances du pénitent. Après quoi il impose au pécheur des pénitences, appelées *œuvres satisfactoires*, prétendues nécessaires pour pouvoir s'approprier les mérites du sacrifice de Jésus-Christ (jeûnes, prières ou aumônes). Vient enfin l'*absolution*, et aussitôt une grâce invisible, efficace, est accordée au pécheur qui reçoit le pardon de toutes ses fautes, est magiquement nettoyé de toutes ses souillures, retrouvant l'innocence du baptême.

Sur quoi Rome fonde-t-elle ce sacrement ? Sur les paroles de Jésus à ses apôtres : *Si vous remettez à quelqu'un ses péchés, ils lui seront remis ; si vous lui en refusez le pardon, il lui sera refusé.* Mais le sens de ce passage est-il douteux ? Jésus, avec des dons surnaturels, accorde à ses apôtres un pouvoir qui nécessairement doit cesser avec eux ; ou mieux encore : Jésus annonce à ses apôtres qu'ils sont parmi les hommes des envoyés de la bonne nouvelle du

Pardon. Les pécheurs qui accepteront cette bonne nouvelle, seront pardonnés, mais les pécheurs qui la repousseront, resteront sous le poids de la condamnation.

Jésus voulant instituer le sacrement de la pénitence, se serait-il borné à quelques paroles ? Il se serait expliqué, aurait déclaré que les prêtres, seuls légitimes successeurs des apôtres, seuls auraient le droit de pardonner. Et puis, les apôtres auraient eu connaissance de cette institution. Or, de cette connaissance il n'y a pas, chez eux, la moindre trace. Saint Paul a écrit deux épîtres sur les devoirs pastoraux : elles sont muettes sur la *confession*, l'*absolution*, etc., etc. Non, un sacrement complètement inconnu aux St. Paul, aux St. Jacques, aux St. Pierre, aux St. Jean, n'a pas été institué par Jésus-Christ !

Ce que les apôtres ont ignoré, l'Église primitive ne l'a pas moins ignoré qu'eux. Nulle part nous n'y trouvons, sous une forme ou sous une autre, le sacrement de la pénitence. Nombre de paroles de saint Jean Chrysostôme, de saint Augustin, de saint Cyprien, y sont absolument contraires. C'est en 1215 seulement que le sacrement de la pénitence prend place pour la première fois dans les décrets de l'Église catholique. Plus tard, le concile de Trente l'organisa définitivement.

Sacrement contradictoire dans toutes ses parties. Le fidèle est-il bien dans les conditions valables de repentir pour l'efficace du pardon octroyé ? C'est ce que le prêtre ne peut jamais savoir. Et le fidèle, à son

tour, n'est jamais assuré que le prêtre ait été légitimement ordonné, ait prononcé toutes les paroles d'absolution dans l'esprit dans lequel elles doivent être prononcées. Le prêtre et le fidèle sont-ils dans toutes les conditions requises? Eh bien! alors, nous ne pouvons plus nous le dissimuler, le sacrement de la pénitence est un outrage à la sainteté divine.

Envisageons-le dans sa partie importante : la *confession*, que trouvons-nous? Elle compromet le caractère du prêtre, elle dénature la foi du fidèle, elle trouble la famille, elle agite et asservit la société.

Le prêtre, en effet, investi d'un pareil pouvoir, prend vite le goût et les instincts de la domination. De plus, il doit porter sa pensée sur mille turpitudes, souillures, et cela dès ses jeunes années de séminariste, car il faut bien qu'il apprenne ce qui devra devenir un jour sa fonction. Quant au fidèle, il finit par trembler plus devant le prêtre que devant Dieu. Et quelle idée grave du péché peut-il se faire, lorsqu'on lui apprend que, pour s'en débarrasser, un simple aveu fait à un certain homme et quelques paroles prononcées suffiront? Quant à la famille, par le confessionnal, le prêtre a un pied chez elle, exerçant ostensiblement ou d'une manière cachée, une influence souveraine. Entre ses mains, la famille devient un instrument mis au service des intérêts du catholicisme. En certains pays catholiques, les secrets du confessionnal appartiennent au gouvernement, et le confessionnal, alors, n'est autre chose

qu'une branche de la police. Le prêtre semble souvent recevoir la mission de fomenter et d'entretenir les dissensions civiles. *Exemples* : en France, la *Fronde* et la *Ligue* (voir Mémoires du cardinal de Retz). En Angleterre, la célèbre conspiration des poudres. Souvent il est devenu le Conseil des rois, et presque toujours pour le plus grand malheur des peuples. *Exemple* : le règne de Louis XIV.

VI

LA VRAIE PIÉTÉ

Vous tenez l'homme, ô Église romaine, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, sous une surveillance inquisitoriale. Comment, sous ce régime de tutelle rigide, sa foi, son sentiment religieux pourraient-ils prendre un plein essor? Vos fardeaux l'énervent, détendent, brisent les ressorts de sa moralité. L'Église romaine, en effet, conserve un culte surchargé de cérémonies, de pompe et d'éclat. Le fidèle se pourrait-il recueillir sérieusement en lui-même au milieu de tant de mondanité. La piété ne risque-t-elle pas de ne devenir qu'une suite de sensations fugitives? Et puis, ne se fausse-t-elle pas, ne dévie-t-elle pas plus gravement encore quand on mêle la créature au culte, quelque soin qu'on apporte à distinguer l'invocation qu'on réclame pour les créatures et l'adoration proprement dite qu'on prétend réserver pour le Créateur? Qu'est alors devenue

la véritable piété ? S'il était vrai, comme le prétend l'Église romaine, que ces intercesseurs humains, ces images, ces cérémonies attrayantes, ces dévotes pratiques et cette intervention perpétuelle du prêtre qui en dirige l'exercice, fussent des appuis nécessaires à notre infirmité, qu'on nous dise pourquoi l'Église apostolique, notre modèle en tant de choses, ne connut rien de tout cela. L'histoire à la main, on peut prouver que la plupart de ces innovations qui ont rendu le culte de l'Église apostolique méconnaissable, y ont été introduites dans de tout autres buts que l'édification du peuple. Mais accordât-on qu'il a ainsi fallu, en des temps de faiblesse, se plier au tempérament moral affaibli de l'Occident moitié païen, moitié barbare, s'en suivrait-il que de pareilles condescendances sont encore nécessaires aujourd'hui ? L'Église du XIX^me siècle doit-elle être emmaillottée dans les langes qui l'enveloppaient au XII^me. Rome se défie beaucoup trop de trois choses : 1° de ce que peut, en fait de piété et de vertu, laissé à son impulsion personnelle, l'homme qui croit de tout son cœur à Jésus-Christ ; 2° de l'action sanctifiante de l'esprit de Dieu, sinon en théorie, du moins dans la pratique ; 3° de la puissance de la Parole de Dieu dans les Écritures. Pour suppléer à ce qu'elle a ôté, elle a inventé un immense attirail de moyens dangereux et factices dont elle proclame bien haut l'excellence, et dont sa prétendue infailibilité la condamne à dissimuler ou à ne pas voir les mauvais effets. Pour l'éducation religieuse des hommes, elle

s'exagère la valeur religieuse du prêtre et de l'Église, telle que les antécédents l'ont faite. Sous la compression qu'exerce nécessairement une institution pareille, la piété manque d'air et d'espace, de soleil et de liberté pour s'épanouir.

Par un heureux hasard, les sermons polémiques de M. Coquerel père, au nombre de trois, continuent l'œuvre des pasteurs de Genève, que nous venons de résumer. C'est le 5 avril 1854 que cette œuvre finit; c'est le 12 novembre de la même année que celle de M. Coquerel commence. Ces trois sermons de controverse de l'éminent pasteur de Paris ont pour titre :

1° *Un dogme nouveau concernant la vierge Marie*, prêché dans le temple de l'Oratoire à Paris, le 12 novembre 1854.

2° *Le culte de la Vierge*, deuxième sermon sur le nouveau dogme catholique, prêché à Paris le 20 novembre 1854.

3° *Les deux Symbolismes protestant et catholique*, prêché à Paris le 29 août 1858.

Dans le *premier* de ces sermons, l'auteur s'efforce de ruiner le dogme du péché originel, ce qui sera ruiner le dogme nouveau de l'*immaculée conception* sur lequel il s'appuie : erreur entée sur une erreur. Il demande ce qu'il y a au monde de plus personnel

que le péché? Comment un péché peut passer, peut descendre de celui qui en est l'auteur à qui ne l'est point, sans bouleverser aussitôt d'une manière complète les notions du juste et de l'injuste, et donner un démenti complet au sens moral? La doctrine constante de la révélation est celle de l'individualité du péché. Cette doctrine est comme répandue à travers tous les livres sacrés ¹. Ce qu'il y a d'uniquement vrai dans ce dogme, le voici. Le mal est dans le monde. Il en résulte que, venant au monde, nous l'y trouvons. Nous arrivons ici-bas avec des facultés, des énergies, des ressources de sensibilité, d'amour, d'intelligence. De ces puissances de notre âme, nous faisons ce que nous voulons, nous nous en servons pour le bien ou pour le mal. La vie est une lutte dont Dieu fournit les armes, dans laquelle il n'est pas un de nous, hélas! qui ne succombe; mais la victoire reste cependant toujours possible. Devant ces certitudes, qui sont des expériences faites par tous, que reste-t-il de cette promotion que l'on accorde après tant de siècles à la grandeur morale de la vierge Marie? Que devient ce fleuron imaginaire que l'on projette d'ajouter à sa couronne? Tout se dissipe. Si ces erreurs sont entrées dans le domaine de la foi, c'est qu'on a pris la Bible à la lettre, c'est qu'on a préféré à *« l'esprit qui vivifie, la lettre qui tue, »* isolant des textes sans s'inquiéter si d'autres pas-

¹ Deuter. XXIV, 16. — Ézéché. XVIII, 20. — Actes, X, 42. — Jean, V, 29. — Matth. XXV, 31-46. — 2 Cor. V, 10.

sages n'en offraient pas le correctif et le contre-poids. Quelles désolantes erreurs sont nées de cette erreur fondamentale ! Il a fallu damner tous les païens, nier d'un seul immense démenti toutes les vertus de l'antiquité. Il a fallu fausser le sacrement du baptême, en faire un *opus operatum* magique, enfin enseigner la perte éternelle des enfants morts sans l'avoir reçu. Mais jamais la conscience ne se résignera à ces suprêmes injustices ; même sans raisonner, le sens moral les repousse, et comment ne craint-on pas qu'en en surchargeant la religion, il la repousse avec elles ?

Dans le *second* discours, le *Culte de la Vierge*, l'auteur fait d'abord l'historique du dogme en question. Pendant les quatre premiers siècles, rien. La gloire de Marie est celle d'une sainte femme, non d'une reine céleste. En l'an 431 seulement, le concile d'Éphèse, ayant bien plus en vue la gloire de Jésus que celle de Marie, lui décerne le titre de *mère de Dieu*. Dès lors, le culte de Marie s'étend rapidement. Au commencement du IX^me siècle, on vit s'accréditer l'idée de deux triomphes accordés à Marie, jusqu'alors inconnus : *Résurrection* et *Assomption*. Depuis ce moment, la foi catholique a bien plus invoqué et béni le nom de Marie que celui de Dieu ou de Christ. On invente en son honneur le chapelet et le rosaire. Mère de Dieu, elle est la reine du ciel, du monde et de l'enfer ; elle est la reine des anges et des démons, élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, sou-

veraine après Dieu dans les cieus et sur la terre, etc., etc. D'innombrables miracles lui sont attribués. La Bible est refaite à son intention. Telle est la foi catholique de la vierge Marie.

Mais sur quoi tout cela repose-t-il ? sur rien. L'on cherche dans l'Évangile et dans l'antiquité chrétienne le point d'appui de ces dévotions, et l'on ne trouve qu'un amas de superstitions monacales ou populaires qui se sont entassées sous le couvert des ombres du moyen âge. Le concile d'Éphèse a commencé ces égarements, mais il ne dit rien de la résurrection ni de l'assomption. Loin de proclamer que Marie ressuscitée est montée corporellement au ciel, il recherche son tombeau. Mais alors comment peut-elle prêter l'oreille à tant de prières, régner du haut des cieus sur l'Église ? Que reste-t-il alors de ses droits au culte des fidèles et de ces fables sans nombre dont on a fait une auréole à son nom ? Et que dire du silence des Évangiles ? Le catholicisme argue de la salutation angélique et du propre cantique de la vierge Marie après l'annonciation. Ces explications imaginées après coup n'ont pas une ombre de vraisemblance. A ce silence des Évangiles, répond le silence plus complet encore des Épîtres. Ces omissions du N. T. sont absolument incompréhensibles dans le système de l'Église romaine ; elles suffisent pour démontrer que cette prodigieuse superfétation, ajoutée au salut en Christ, n'a pas de fondement. Mais voici bien autre chose. Jésus-Christ lui-même tient pour ainsi dire Marie à distance. Aux

noces de Cana, il ne consent point que le moment du prodige soit choisi par sa mère, et lui dit : « *Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ?* » (Jean II, 4.) Un jour qu'on vient lui dire : « *Ta mère et tes frères te demandent,* » Jésus saisit l'occasion de faire connaître à ses auditeurs que ceux qui lui sont unis par les liens du sang ne jouissent d'aucun privilège et ne lui sont pas spirituellement plus unis que les fidèles. — Enfin, un jour qu'une femme s'écrie : « *Heureux les flancs qui t'ont porté, le sein qui t'a nourri !* » Jésus répond : « *Mais plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique.* » (Luc, XI, 27, 28.) Si Marie est la reine du ciel et du monde, le simple bonheur d'un fidèle peut-il être l'égal du sien, et quel est le sens de cette parole du Maître, s'il faut croire aux traditions dont le moyen âge a surchargé le front de Marie ?

Dans *les Deux symbolismes*, le prédicateur controversiste s'attache à faire toucher du doigt la matérialisation que le catholicisme a imprimée au culte, et la spiritualité du culte protestant qui lui fait contraste. Il demande tour à tour si les circonstances extérieures de culte, telles que l'approche d'un autel, le contact d'un crucifix, ont par elles-mêmes quelque efficace, quelque valeur ; si les voûtes d'un temple, les dalles d'une église ont reçu quelque empreinte mystérieuse et vague de sainteté qui se répercute

dans les cœurs? Mais l'enceinte n'a rien de sacré, on n'y trouve pas la sainteté, on l'y apporte. Si le sol qu'occupe un tombeau reçoit un caractère plus religieux que ses alentours, c'est en raison de l'idée qu'il éveille, savoir : « Que la poudre retourne à la poudre, » que l'être humain, c'est l'âme humaine.— Arrivant aux *Sacrements*, l'auteur s'arrête aux deux seuls reconnus par toutes les communions chrétiennes : le *Baptême* et la *Cène*. Selon le catholicisme, les gouttes d'eau, d'huile, etc., ont une telle efficacité, que sans ce baptême, si l'enfant meurt avant de l'avoir reçu, il est perdu, privé de la gloire de Dieu. L'âme n'entre donc pour rien, la matière seule domine, seule est présente, seule est comptée. Voici qui est plus fort encore. La foi n'est pas nécessaire pour recevoir le corps et le sang du Seigneur, le Seigneur lui-même « en chair, en âme et en divinité; » il suffit de ne point faire obstacle, de rester neutre et en expectative. Le sacrement garde sa valeur et produit son effet. Dans une ignorance complète, on y trouve la grâce divine; il fait du bien à notre cœur en tout état de cause, sans que l'on aime Dieu, il conduit à Dieu; sans que l'on croie en Christ, il conduit vers Christ. Ainsi le déclarent les plus hautes autorités de l'Église romaine. « Les « sacrements confèrent la grâce, dit le Concile de « Trente (Session VII, Règles 6 et 8. *Des sacrements en général*), par le seul fait que ceux qui les reçoivent n'y mettent pas obstacle. » — « La foi n'est pas nécessaire pour la validité des sacrements qu'on

reçoit, » écrit le cardinal Gousset dans sa *Théologie morale*, t. XXII, n° 46. Combien le protestantisme a mieux compris les choses ! Tout se spiritualise à son approche. Chez lui, ce n'est pas le clergé qui fait l'Église ; elle existe indépendamment de ses ministres, elle est partout où « deux ou trois se réunissent au nom de Jésus-Christ ; » partout où l'on croit, où l'on prie, où l'on aime. Point d'amas d'observances, aucun excès de docilité, mais ce qui est bien autrement difficile, veiller chaque instant sur sa vie, être attentif à chaque mouvement du cœur, à chaque parole des lèvres, à chaque pensée, se tenir prêt à comparaître. Cette responsabilité individuelle, que la Réformation a donnée à ses membres, est notre gloire, est notre force. Elle est aussi notre espérance, parce que nous savons qu'en toutes nos luttes, le Seigneur nous dit : « *Ma grâce te suffit.* »

Les sermons de controverse que je viens de résumer font le plus grand honneur à la prédication protestante ; le ton en est toujours noble, élevé ; les raisons sont tirées à la fois de l'histoire et des effets pratiques. (Sur ce terrain, si l'on peut s'y maintenir, n'est-on pas inattaquable ?) L'animation et le trait mordant n'en sont point bannis, mais dans la mesure permise, au cas de légitime défense qui était celui dans lequel ces divers discours ont été prononcés. Il ne se peut rien de plus fort, de mieux dit, des arguments mieux amenés, des raisons mieux déduites,

une plus grande science de l'histoire et de ses leçons, une plus juste appréciation des désastreuses conséquences des égarements de Rome, sur la piété publique. La prédication protestante s'est élevée ici aux vues les plus hautes, a sondé le fond des choses avec une sûreté de coup d'œil que rien n'égale, et jeté au monde entier, en un style digne et toujours convenable, le plus solennel avertissement. L'avenir lui en tiendra compte, soyons-en sûrs.

CHAPITRE III.

L'Apologétique.

Dès qu'on a jeté tant soit peu les yeux sur la portion de la prédication contemporaine qui touche à l'*apologétique*, on s'aperçoit qu'elle porte sur trois points :

1° L'*apologétique générale*, c'est-à-dire la défense du christianisme pris dans sa totalité, envisagé comme religion dont on veut établir la divinité.

2° L'*apologétique particulière*, s'appliquant à tel ou tel fait particulier, l'Ascension, la Transfiguration, tel récit miraculeux, etc., etc.

3° Puis une concentration s'opère. La personne seule du Christ est en vue; on est porté à faire tout reposer sur le dogme de sa divinité.

Enfin une dernière apologétique plus noble et plus élevée fait son apparition avec Vinet et Coquerel père pour introducteurs. Je veux parler de la *preuve intérieure*, la preuve de sentiment, l'apologétique *philosophique et morale*, qui tend de plus en plus à prévaloir.

Nous allons exposer rapidement ces diverses faces de l'apologétique dans la prédication protestante de la première moitié du XIX^me siècle.

I

Commençons par l'apologétique *particulière* ou de détails; nous serons plus libres pour raconter ensuite l'apologétique générale.

Elle tient peu de place, au fond, dans les sermons contemporains. Cependant on peut citer la *Résurrection* du Sauveur, sa *Transfiguration*, son *Ascension*, au nombre des faits bibliques sur lesquels ont été composés des sermons justificatifs. On a fait aussi assez volontiers l'apologétique du *mystère*.

Pour ce qui est de la *Résurrection du Sauveur*, la prédication protestante contemporaine a fait valoir la toute-puissance de Dieu, les prophéties, les prédictions mêmes de Jésus, les résurrections par lui opérées, la nécessité absolue de cette réapparition du Christ pour raffermir les apôtres, les minutieuses précautions prises par les Juifs et les autorités ro-

maines, le témoignage des apôtres *de visu*, leur sincérité, l'absence totale d'intérêt à soutenir une chose qui ne leur attirait que des persécutions; elle en a appelé aux temps, aux lieux où ils ont rendu ce témoignage : c'est à Jérusalem même, au lendemain de la crucifixion, en présence des juges du Seigneur. Elle a produit aussi leurs propres miracles, leur martyre et finalement l'œuvre admirable de la conversion du monde.

La *Transfiguration* a été défendue par les raisons suivantes : Comment des hommes pour qui les mots *mourir* et *ressusciter*, appliqués au Messie, étaient des impossibilités, auraient-ils pensé à faire rouler l'entretien de Moïse et d'Élie avec le Sauveur, sur ses souffrances et sur sa mort ? Pourquoi, s'il y a ici invention, fiction, y a-t-il un secret à garder jusqu'après la résurrection ? Il était de leur intérêt de feindre que ce miracle avait été public. — On prend encore un autre biais, l'étude des situations, temps et lieux pour faire ressortir la vérité des faits du récit sacré; on en détaille les circonstances, les préparatifs, le but. De tout cet ensemble de considérations doit surgir la conclusion favorable. C'est une apologétique *explicative* ou *exégétique*.

Pour l'*Ascension*, on se demande comment se serait terminée la carrière de Jésus sans cet acte dernier ? Deux issues seules possibles : ou il mourra de nouveau comme un homme ordinaire, ou il cessera tout à coup de paraître sans qu'on sache ce qu'il est devenu. Pas de troisième moyen, si ce n'est l'ascension

elle-même. — Le départ inconnu est inadmissible. Cette fin incomplète, sans certitude, sans dignité, subreptice, répugne à la raison comme au respect pour le Christ. — La mort à la manière ordinaire, était là fin de tout. Les apôtres n'auraient pas prêché l'Évangile, car ce qui a fait d'eux les ardents missionnaires que nous connaissons, c'est la ferme conviction que leur Maître était ressuscité.

Quant au *mystère*, voici : demander à Dieu de se dépouiller complaisamment de tous les mystères, est une prétention déraisonnable, vu qu'il ne s'est point engagé à nous découvrir tous ses secrets. Les mystères sont une partie inséparable de la religion, et même il est impossible, si elle est vraie, qu'elle n'en renferme pas, puisque la religion c'est l'infini. Tous les jours nous admettons des choses que nous ne comprenons pas : l'union de l'âme et du corps, l'action de la pensée et de la volonté, etc., etc. En religion, il n'y a pas d'autre méthode à suivre. Les mystères servent d'enveloppe aux vérités qui nous sauvent.

L'*Apologétique générale*, portant sur l'ensemble du christianisme envisagé comme religion, a bien plus d'étendue. La prédication protestante de notre siècle lui a consacré de plus nombreux travaux. On peut la diviser en deux sections ou phases : celle des sermons *isolés* qui amassent les matériaux grain à grain, preuve à preuve, et celle des *Conférences*, où

les faits se massent en groupes, se rassemblent en faisceaux, acquérant ainsi, en apparence du moins, plus de poids.

Dans la PREMIÈRE PHASE, on s'efforce d'établir la divinité du christianisme par :

Les miracles;

Les prophéties;

Les obstacles de tous genres qu'il rencontra;

Ses rapides progrès;

Le merveilleux accord des auteurs sacrés;

L'impossibilité d'imposture de la part des écrivains inspirés et des apôtres;

Leur impossibilité d'errer;

Leur absolu désintéressement.

Voici comment ces divers points ont été développés :

Les auteurs des Livres Saints ne peuvent avoir été induits en erreur, car ils sont contemporains des événements qu'ils racontent, témoins oculaires et auriculaires. — Peut-on se fier à leur témoignage? Certainement. Point de doute possible sur leur sincérité, car les persécutions étaient tout leur profit. — La parole de Dieu renferme plus de soixante écrits différents, rédigés par divers auteurs, vivant à plusieurs siècles d'intervalle et occupant toutes sortes de positions (rois, bergers, pêcheurs, etc.). Malgré ces causes de diversité, la plus grande unité règne dans leurs enseignements. Donc ils ne sont que l'instrument d'une intelligence supérieure qui les dirige à son gré. — Quels obstacles le christia-

nisme n'avait-il point à franchir! La corruption païenne que l'Évangile combattait sans ménagements, l'austérité même qu'il exigeait de ses sectateurs. Juifs et païens barraient le passage. Les premiers, si attachés à leurs institutions, à leurs cérémonies, à leurs nombreuses pratiques dévotieuses, fiers de leur descendance d'Abraham, remplis de fausses espérances au sujet du Messie promis; les seconds, si prévenus d'avance contre tout ce qui avait une origine judaïque, si enveloppés par l'antiquité du polythéisme aux racines profondes et par son étroite alliance avec la politique! Ajoutez l'ignorance des masses et leur dégradation, leur amour excessif pour l'éclat et les pompes païennes, la licence en tout genre autorisée par le culte des faux dieux. De plus, lutte contre les philosophes enorgueillis de leur vaine sagesse, contre les pontifes menacés de discrédit et de déchéance, contre les magistrats désireux du maintien de la paix publique et en éveil contre les perturbations que l'innovation pouvait produire. — Enfin, qu'étaient les apôtres? Des illettrés, sans capacités, sans pouvoir. Malgré tous ces obstacles, le christianisme a triomphé. Ce ne peut être que par une force divine. — N'êtes-vous pas satisfaits, voici venir les *Miracles* et les *Prophéties*. Quelle preuve plus conforme à la nature humaine que celle des miracles? N'est-ce pas une opinion naturelle à l'homme et gravée dans son cœur que pour se présenter de la part de Dieu, il faut être revêtu d'un pouvoir surnaturel. On sent que le Mat-

tre du monde doit s'annoncer avec autorité et prévenir toute contradiction. Ses révélations sont des lois, on s'attend à les voir marquées du sceau de sa puissance. De toutes les preuves, c'est la plus frappante et la plus populaire; elle ne demande pas de savantes recherches, une justesse d'esprit peu commune, une exquise sensibilité, il ne faut que des sens. Toutes les autres, malgré leur puissance, n'agissent pas toujours assez fortement sur ceux mêmes qui en sont touchés. C'est une hypothèse, un système préféré; elles n'ont qu'un certain degré d'évidence. Mais ce pouvoir divin qui brille chez le Fils de Dieu, cette suite de prodiges, cette démonstration de force et de puissance, voilà ce qui fait sortir du cœur de l'homme ce cri d'admiration : *mon Sauveur et mon Dieu!* Voilà ce qui le soumet et le prosterne aux pieds de Jésus.

Prophéties. — Les plus importantes sont incontestablement celles qui se rapportent au Christ. Observez bien. Comme elles vont s'éclaircissant de siècle en siècle! Combien détaillées, précises, admirablement réalisées à point nommé! Ne prononcez pas le mot de rencontre fortuite. Impossible. Mais cette combinaison intelligente des prophéties et des événements, ne pourrait-on pas l'attribuer aux hommes qui auraient mis en harmonie les unes avec les autres? Impossible encore. Les apôtres n'ont pu arranger l'événement pour la prophétie, car, diriger à leur gré les principaux faits de la vie de Jésus, était au-dessus de leur pouvoir. D'un autre côté,

auraient-ils inventé la partie de l'histoire qui correspond aux prophéties? Les Juifs auraient-ils laissé attribuer faussement à Jésus, une histoire tout entière sans réclamer contre une aussi audacieuse imposture? Mais la prophétie n'aurait-elle pas été composée après l'événement? Non, car dans l'Ancien Testament, les prophéties sont si liées, si étroitement unies entre elles et l'histoire contemporaine, qu'il eût été moins difficile de refaire le livre entier que de les y insérer après coup. Comment expliquer que les Juifs les eussent connues et comprises *avant* l'événement? D'ailleurs songe-t-on à la difficulté inouïe qu'il y aurait eu à insérer des faussetés dans des livres qui étaient entre les mains hostiles et vigilantes des Juifs; à corrompre ainsi tous les exemplaires. Quelle accumulation d'absurdités! Il n'y a pas, du reste, que les prophéties messianiques; il en est de relatives au sort misérable des Juifs, à leur dispersion au sein des nations; écrites dans leurs livres 1500 ans avant que Jésus-Christ vint au monde.

DEUXIÈME PHASE. — *Conférences.* — Les conférences ont donné plus de corps, de relief à ces preuves en les liant entre elles, les développant davantage, en même temps qu'elles leur prêtaient plus d'attrait, en s'élevant à des considérations religieuses et sociales d'une haute importance, plus de charme par les formes et le style élégant dont on les revêtait. Les auteurs de ces conférences brillantes

sont MM. Tournier et Munier, de Genève (1854)¹, et plus tard (1863) M. Jacques Martin², mais avec moins d'éclat.

Analysons d'abord les trois conférences de M. Tournier. Nous ferons ensuite ce même travail pour celles de M. Munier.

M. TOURNIER. PREMIÈRE CONFÉRENCE : *La Vérité*. — Trois questions se posent à la raison : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'âme ? Quels sont les rapports de l'âme avec Dieu ? — Comment y répond l'homme (ou ce qui vient de l'homme) ? Les religions défigurent l'idée de Dieu en le multipliant à l'excès. Voilà l'idolâtrie. Qu'ont-elles fait de l'âme, de sa nature et de sa destinée ? Elles reconnaissent bien en nous un principe plus ou moins indépendant du corps, mais qu'en font-elles ? Quelque chose de l'homme persiste bien après la mort, mais on ne sait trop ce que c'est. Une sorte de fantôme, de forme vague et insaisissable. Et quel paradis ! On ignore le sort final des âmes. Peut-être reviendront-elles animer d'autres corps, tournant ainsi dans un cercle éternel. Ténèbres, doutes, contradictions, rêveries. — Quant aux rapports de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu, elles n'en savent rien. Les dieux s'occupent avant tout de leurs propres affaires. Il

¹ *Conférences sur la divinité du christianisme*. 1 vol.

² *La puissance de l'Évangile*, trois discours apologétiques. 1 vol.

faut les craindre, comment pourrait-on les aimer ? Conjurons leurs colères par toutes sortes de sacrifices.

Qu'a produit la philosophie ? Ses réponses sur Dieu varient. C'est l'air, c'est un feu doué d'intelligence, c'est l'âme du monde, etc., etc. Mais Platon ? Il fait de Dieu tout au plus l'organisateur de la matière. Son Dieu n'est ni tout-puissant, ni indépendant. Sur l'âme les réponses de la philosophie ne sont pas plus satisfaisantes. Qu'est-elle ? Un air très-subtil, le sang, etc., etc. Certains pensent, il est vrai, qu'elle est immatérielle, mais qu'en font-ils après la mort ? Elle tombe dans un sommeil profond, dans une immobilité totale. Pythagore la promène d'un corps dans un autre. Même chez Platon, qui s'en fait une haute idée, son immortalité se réduit à une perpétuité d'existence où sa personnalité s'efface et s'absorbe dans l'âme universelle. Socrate s'est approché plus que nul autre de la vérité. Toutefois l'immortalité n'est encore pour lui qu'une espérance. Sur la question de nos rapports avec Dieu, voici le dernier mot à dire : l'antiquité n'a pas connu un dieu d'amour. Le *Destin*, tel est le vrai dieu du pa-gânisme.

La révélation, au contraire, nous présente un seul Dieu. « *Je suis* » est son nom. Seul incréé, éternel, immuable. Tout-puissant et néanmoins pas loin de chacun de nous, présent partout, saint et juste, bon, plein de miséricorde. Il manifeste ses perfections invisibles dans l'œuvre visible de la création. Il sou-

tient son œuvre à travers les siècles, toutes les créatures s'attendent à lui. Au sein de cette providence universelle, l'homme est un objet particulier de son amour. L'Éternel compte nos cheveux. — Et l'homme qu'est-il? Par son corps créature d'un jour; par son âme ressemblance de Dieu, c'est-à-dire immortel. Ce pur esprit retourne à Dieu au moment où son enveloppe mortelle tombe en poussière. La relation primitive de l'homme avec Dieu a été rompue par le péché. Un Sauveur fut promis, un Réparateur est venu; le lien autrefois brisé s'est renoué. En Jésus, Dieu pardonne, absout, fait grâce. Ces choses révélées nous attirent, portant en elles le sceau de leur céleste origine. L'homme laissé à lui-même n'est jamais parvenu à leur connaissance, les poursuivant toujours sans jamais les atteindre.

DEUXIÈME CONFÉRENCE. *Le Bonheur.* — Le cœur a aussi ses aspirations. Ce qu'il demande, c'est le bonheur. Jésus l'apporte. Il le met dans la consolation, l'espérance, l'amour. Comment console-t-il? Par le Saint-Esprit, vérité, lumière, principe régénérateur de nos âmes, consolateur par excellence. Que ce nom lui convient! puisqu'il nous détourne de chercher la cause de nos afflictions dans les événements et dans les hommes, en nous montrant derrière les instruments, Dieu qui les emploie et les dirige à son gré. C'est ce Dieu qui nous frappe. L'Esprit-Saint nous fait voir dans l'épreuve une initiation à la joie et à la vie des cieux. Baume

divin ! Il nous amène à renoncer à notre volonté propre et à ne plus vouloir que ce que Dieu veut. Ces grâces consolatrices nous sont communiquées par la prière. — Mais voici venir la mort. Quel tourment si nous ne savons pas ce qui va advenir. Par la révélation, nous le connaissons : c'est la résurrection et la vie éternelle. Bonheur ravissant ! Jésus l'a mise en évidence, c'est lui qui nous recevra au dernier jour pour la vie sans fin. N'y a-t-il pas là de quoi satisfaire nos désirs ? Mais ce n'est pas tout. Notre cœur est constitué pour aimer. Le monde, les créatures nous donnent-ils cet amour ? Non. L'Évangile, en nous proposant Dieu pour objet de notre dilection, seul satisfait notre cœur pour qui tout ce qui n'est pas Dieu est trop petit et trop pauvre. On n'y avait pas songé avant lui.

TROISIÈME CONFÉRENCE. *Le Pardon*. — Cette conférence n'est autre chose que l'exposition fort longue du dogme de l'*Expiation*, développé selon la théorie scolastique ou autrement dit, orthodoxe. Cela peut être édifiant, mais ne fait pas preuve apologétique. Nous la passerons donc sous silence.

M. Munier a aussi fourni trois conférences.

La première, intitulée : l'*Établissement*, répète les arguments que nous avons énumérés dans la *première phase* des sermons isolés ou détachés (corrup-

tion païenne, austérité chrétienne, obstacles venant des juifs et des païens, des magistrats et des pontifes, etc., etc.), sans présenter aucun aspect nouveau et sans les rajeunir autrement que par un meilleur style.

DEUXIÈME CONFÉRENCE. *La Durée.* — L'Évangile passe de Judée en Afrique, en Asie, en Italie, dans les Gaules, en Espagne, en Bretagne. Plus tard, après l'invasion de l'empire romain par les barbares, la route du nord lui est ouverte. Aux cris des Croisés il reprend son vol, franchit avec Colomb l'Atlantique, s'établit en Amérique avec Guillaume Penn, etc., etc. A travers quelles luttes ce chemin a-t-il été parcouru? Crise des persécutions générales, crise de l'invasion, crise de ses propres guerres intestines, confédération des philosophes. Il a tout surmonté, tout vaincu; il a duré, il dure encore, et s'étend toujours plus.

TROISIÈME CONFÉRENCE. *Les Bienfaits.* — Tout ce que l'antiquité reniait ou ne connaissait pas, l'égalité de tous les hommes et leur responsabilité devant Dieu, leur égale dignité fondée sur leur aptitude commune à la moralité et sur l'immortalité de l'âme; par suite, le respect de l'individu, l'amour universel et prêt au sacrifice, tout cela fut proclamé, sanctionné par un témoignage extraordinaire de l'amour divin. Dans le monde chrétien, *l'étranger* n'est plus un ennemi. Les nationalités et les races

diverses se donnent rendez-vous, se confondent dans la famille humaine; frères en Adam, tous sont frères en Christ. — La société contemporaine opère aujourd'hui chez les nations païennes, par l'Évangile, ce qui a été opéré dans le monde ancien. Les coutumes honteuses et cruelles, l'anarchie permanente disparaissent devant la parole et l'esprit de Dieu. C'est le christianisme qui a détruit autour de nous la *traite*, c'est le christianisme qui a civilisé le *Bande-la-Roche* par le ministère d'Oberlin. C'est le christianisme qui a créé au milieu de nous et crée encore toutes les sociétés religieuses, toutes ces œuvres collectives et individuelles qui contribuent à accroître la masse du bonheur public.

En 1863, M. J. Martin a pris part au mouvement apologétique de la prédication protestante par trois discours sur la *Puissance de l'Évangile*, qui ont le tort d'être beaucoup trop montés sur le ton polémique, et pas assez démonstratifs.

Le PREMIER DISCOURS, *l'Évangile en face de la raison*, traite le même thème que la première conférence de M. Tournier. Le déisme ne saurait donner la paix à l'esprit de l'homme, puisqu'il ne repose que sur des inductions rationnelles toujours contestables et toujours contestées, tandis que l'Évangile ne part pas d'une hypothèse mataphysique mais d'un fait

historique : la vie de Jésus-Christ, fait qui renferme en soi tout le christianisme et ne s'explique que par une intervention d'en haut.

DEUXIÈME DISCOURS. *L'Évangile en face de la vie.* — Le déïsme ne saurait donner la paix à nos âmes, parce qu'il ne nous représente qu'un Dieu complètement séparé de nous par des lois implacables. Tandis que l'Évangile nous donne un *Dieu-amour*, un Père toujours occupé du bonheur de ses enfants et travaillant sans cesse, par la douleur comme par la joie, à les unir à lui pour la vie éternelle.

TROISIÈME DISCOURS. *L'Évangile en face de la mort.* — Le déïsme ne saurait nous donner la paix devant la mort, non-seulement parce qu'il manque de principes énergiques pour la sanctification de l'homme, mais parce qu'il ne met en face du pécheur mourant, qu'un Dieu muet ou d'une imparfaite sainteté. L'Évangile, au contraire, par sa loi morale révélée et la redoutable sanction qui s'y attache, fournit à l'homme le plus puissant mobile pour se sanctifier, ouvrant en même temps au pécheur croyant, cet ineffable moyen de salut, la croix de Christ, la *Rédemption*.

La personne du Sauveur, comme on pouvait s'y attendre, a été attentivement considérée par la pré-

dication contemporaine, au point de vue apologétique, c'est-à-dire dans le dessin bien arrêté d'en faire ressortir la divinité. Trois orateurs lui ont consacré des séries de *Conférences*. En 1851, M. de Pressenssé (*le Rédempteur*); en 1855, M. Ménard-St-Martin (*Conférences apologétiques sur Jésus-Christ*); en 1866 M. Franck Coulin de Genève (*Conférences sur le Fils de l'homme*).

Le *Rédempteur* est l'origine, on le sent à la lecture, des deux autres publications, et le dernier venu, M. Coulin; lui a beaucoup emprunté. Il doit aussi quelque chose à M. Ménard. Toutefois le livre de M. de Pressenssé est sans valeur apologétique. C'est une longue exposition du plan de la rédemption, selon le système orthodoxe. Un résultat purement apologétique, dans le sens de la divinité, n'en surgit point. Chez M. Coulin, ce but, au contraire, est prédominant. L'orateur, utilisant les travaux des pasteurs de Paris et de Nîmes, veut faire découler cette divinité de Christ, de son *Humanité même*, examinée de près. Il expose cette humanité en cinq conférences : *Jésus de Nazareth*. — *Le Saint et le juste*. — *L'homme de douleurs*. — *Le Ressuscité*. — *Le Roi*. — Nous n'en donnerons pas l'analyse détaillée, réservant cette étude pour le travail de M. Ménard, celui des trois conférenciers qui a su mettre dans son œuvre le plus de concision et de clarté. Analyser M. Ménard, sera analyser ses deux collègues en même temps, car leur but est identique et leurs arguments se ressemblent. Voici quelques mots, pourtant, sur les discours de M. Coulin.

Première conférence. — Jésus a un corps, il a un cœur, il a une âme qui frémit et qui craint, il est fils, il est citoyen, mais surtout il est homme. Il nous a ressemblé par les beaux côtés. Il s'assujettit toutes choses sans s'assujettir à aucune. Il y a dans l'âme du Fils de l'homme deux tableaux qui paraissent avoir été simultanément la vue habituelle de son esprit : le tableau de l'humanité déchue et celui de l'homme relevé. Quand le Fils de l'homme vint dans le monde, il était universellement attendu. Or, rien de plus redoutable que d'avoir à répondre à une grande attente. Quel prodige, d'avoir osé asseoir sa pensée sur le temps, lorsqu'il se dit à lui-même et au monde : je suis le Rédempteur ! Quelles sont ses ressources pour réaliser son plan ? Il n'en a pas d'autres que lui : « Je suis la vie ! je suis la voie ! »

— *Deuxième conférence.* — Une hiérarchie de témoins se rencontre pour lui attribuer, sans hésitation, la perfection absolue. Le premier de ces témoins, c'est lui-même. Il affirme sa souveraineté morale. On a ensuite le témoignage d'hommes qui l'ont vu de près, qui ne l'ont pas perdu un seul instant de vue (ses apôtres). Eh bien ! ils nous apparaissent prosternés dans une admiration profonde. Jésus a eu, il est vrai, des contradicteurs ; mais cela même est un hommage, puisque c'étaient des hommes de péché qui se sont ainsi soulevés contre lui. Ils ont tout fait pour le perdre. Impossible de lui trouver un crime. De là leur exaspération. Depuis dix-huit siècles, voilà des millions d'hommes qui se sont donné

la tâche d'approfondir ce caractère et qui, unanimement, proclament à la face de l'univers qu'ils n'y ont pas découvert la plus légère imperfection, qu'ils voient en lui le type définitif et accompli de la beauté morale. — Quand les hommes recherchent l'extraordinaire de la sainteté, ils le placent volontiers en vue et en font bon marché dans le principe. Chez Jésus, c'est le contraire. Il n'arrange rien, il transfigure tout. Jamais, par exemple, il ne se fait le représentant d'une des classes ou des catégories de la société. Son rayonnement s'étend sur toutes les conditions. Il ne s'enferme pas, ne se séquestre pas ; quelle vie plus librement épanouie et répandue que la sienne ! Il n'a exclu personne de sa familiarité, méprisé personne. Tout en lui tend à l'action. Quant à ses enseignements, quelle pénétration de la vie dans ses admirables paraboles, et quelle prodigieuse fécondité d'application dans les moindres détails ! — Et son attitude dans la lutte ! Jamais il ne cherche les tentations pour les surmonter ou les mépriser d'avance, mais il subit sans marchander l'épreuve de la vie. Et quel est son esprit ? Pour le bien comprendre, il faut reporter le regard sur sa vie terrestre. Ce qu'on y observe, c'est son humaine charité sous ses deux formes d'abnégation et de dévouement. Il est toujours avec Dieu. — *Troisième conférence.*

— Jésus est l'homme de douleur. Existence dépouillée, dévastée. Ni patrimoine, ni propriétés, ni provisions. Pas compris de ses disciples eux-mêmes. Il a renoncé à tout. Aux prises avec une

persécution injuste, universelle, acharnée, triomphante, assaisonnée de la plus noire trahison. Mais c'est dans les souffrances de son âme, qu'il faut chercher le fond même de son tourment. Accumulation en lui, sympathiquement, de toutes les douleurs de la terre. Il porte le péché d'autrui, il en savoure l'infamie. — (La *quatrième conférence*, intitulée *le Ressuscité*, sort du plan de l'auteur, qui dit ne vouloir examiner que *l'humanité du Christ*, car *l'humanité* du Christ se termine au tombeau. Les arguments mis en avant, sont en partie ceux de Pascal : Les apôtres trompeurs ou trompés, la validité de leur témoignage, le rapport de leur témoignage avec la trame de l'histoire contemporaine et subséquente. Plus, une digression sur la possibilité du surnaturel.) — *Cinquième conférence*. — Les trois puissances qui font l'homme : la *conscience*, le *cœur*, la *pensée*, viennent tour à tour au pied de la croix, lui rendre le libre hommage de la plus absolue soumission. Fondée sur de telles bases, la durée de ce règne est éternelle. La force, le prestige, le temps, tout ce qui use les puissances d'ici-bas, ne pourra rien contre lui.

Conséquence finale : Jésus est divin.

Voici maintenant le résumé des *Conférences apolo-gétiques sur Jésus-Christ* par M. Ménard-St-Martin.

PREMIÈRE CONFÉRENCE. *Témoignage rendu à*

Jésus-Christ par la Prophétie. — L'humanité a vécu dans l'attente d'un médiateur entre elle et la divinité, témoins en soient : le peuple chinois par l'organe de Confucius, le Vichnou des Indiens, le Mithra des Perses, l'Orus des Égyptiens, le dieu Thor des peuples scandinaves, Virgile dans sa fameuse Églogue, Eschyle dans son *Prométhée enchaîné*, Socrate dans ces paroles : « A moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un pour nous instruire de sa part, n'espérez pas réussir jamais dans le dessein de réformer les hommes. » Platon dans celles-ci : « Invoquez le Dieu Sauveur afin que, par un enseignement extraordinaire et merveilleux, il nous sauve en nous instruisant de la doctrine véritable ; » et enfin Tacite (Hist. V, 13) et Suetone I, 4. Mais témoin surtout soit le peuple juif, seul resté debout au milieu des monarchies orientales qui ont passé sur lui. (Suit l'énumération des prophéties successives, depuis la Genèse jusqu'à Malachie.)

DEUXIÈME CONFÉRENCE. *Le Témoignage que Jésus se rend à lui-même.* — Si nous décomposons les prophéties, nous trouvons que le Messie doit avoir une volonté, une puissance et une nature divines. Jésus a-t-il eu la prétention d'offrir l'étonnante réunion de tous ces caractères. Il est *Fils de l'homme*, mais en même temps il dit : *Avant qu'Abraham fût, je suis* ; (nom de Dieu). Il déclare qu'il est venu « chercher et sauver ce qui était perdu, » (œuvre de Dieu) ; que « tout ce que le Père fait, le Fils le

« fait pareillement, » (puissance de Dieu). — Étude de l'enseignement du Sauveur dans son ensemble : Sa *parole est universelle*; elle s'adresse à tous les hommes et à l'homme tout entier. Jésus est sûr de son enseignement, il n'hésite pas, il ne prouve pas, il affirme. Il a la certitude de posséder la vérité et une vérité au-dessus des atteintes du temps. — Et quelle présence d'esprit ! Comme il sait échapper à ceux qui veulent le surprendre ! — Il s'exprime à la fois avec énergie et tendresse. — Que dirons-nous de la sainteté de ses préceptes ? — Signalons enfin son sentiment vif, immédiat des choses divines dont sa parole est toujours l'expression.

TROISIÈME CONFÉRENCE : *Témoignage que Jésus s'est rendu à lui-même dans sa vie publique.* — La vie de Jésus a été divine, parce qu'il a soumis la nature à ses volontés, vaincu la mort, résisté à l'erreur et au péché. Le premier de ces points constitue la question des miracles. Les lois de la nature sont toujours au pouvoir de Dieu, qui toujours peut les changer quand bon lui semble. Mais, s'il y a eu des miracles autrefois, pourquoi, dira-t-on, n'y en a-t-il plus aujourd'hui ? Parce que, de nos jours, la conscience est suffisamment préparée à l'acceptation de l'Évangile. Dix-huit siècles de foi chrétienne et deux cents soixante millions d'hommes qui se réclament du Crucifié, sont une sollicitation à croire au moins égale à celle des faits miraculeux accomplis par Jésus. (Suit une énumération des principaux mira-

cles de Jésus.) — L'église chrétienne, c'est-à-dire, le fait historique le plus considérable des annales de l'humanité, perd sa cause génératrice, en perdant le miracle de la résurrection de Jésus. Si une main invisible n'est venu rouler la pierre du sépulcre, vous êtes le jouet d'un inexorable destin, et il n'y a plus ni Dieu, ni justice, ni amour.

QUATRIÈME CONFÉRENCE : *Témoignage que Jésus s'est rendu à lui-même par sa vie spirituelle.* — Quel but s'est proposé Jésus-Christ? Il a eu le projet de fonder une religion universelle qui répondit à tous les besoins de l'âme. Ce projet, auquel il a associé douze pauvres pécheurs, dépasse toutes les prévisions. Mais sa pensée va encore au delà de la rédemption de l'humanité. Au-dessus de la terre, il y a le ciel, au-dessus du ciel les cieux des cieux, et puis encore l'éternité. Le regard de Jésus a plongé dans cet océan infini. « Que tous soient un, ainsi que toi, Père, tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux soient un en nous. » (Jean, XVII, 21.) Ce sont là des hauteurs morales plus incommensurables encore que celles des cieux. Jésus a-t-il résisté au péché, a-t-il été saint? « Qui de vous me convaincra de péché? » (Jean VIII, 46.) — A-t-il dit vrai? Pour en juger, qu'on ouvre les Évangiles. On n'y trouvera pas une faute dans sa vie, et au contraire, pas un noble sentiment, pas une vertu, pas une qualité morale qu'il n'ait eue. Vainement chercherait-on à déterminer la vertu dominante, la qualité particulière, le sentiment

spécial de sa nature. Il réunit et concentre dans sa personne toutes les vertus, également développées, toutes portées à leur plus haut degré de perfection. Voilà l'homme! l'homme idéal, l'homme parfait, le saint et le juste. — Jésus a-t-il résisté à l'égoïsme, a-t-il aimé d'un amour infini? Déjà dans sa vie morale on l'a vu le cœur ouvert à toutes les affections généreuses. Mais sa charité infinie brille surtout dans son sacrifice absolu, dans sa perpétuelle immolation de lui-même. Qu'on songe à son existence toujours contristée, à ses disciples qui ne le comprennent pas, au déchaînement de la haine et de l'envie, à ces pharisiens orgueilleux, à cette populace ignorante. Pauvreté, pénibles labeurs, abandon, ingratitude, perfidie, rien ne lui est épargné. Il souffre au jardin des Oliviers, Judas le trahit, il meurt sur la croix; tout cela ne nous révèle-t-il point l'amour infini?

CINQUIÈME CONFÉRENCE : *Témoignage rendu à Jésus-Christ par l'histoire de la société chrétienne.* — La première difficulté pour l'Évangile a été de sortir de son obscurité. Cette première victoire a été remportée au jour de la Pentecôte, par l'Esprit-Saint répandu sur les disciples qui, à leur tour, communiqueront à d'autres le feu sacré, la vie nouvelle. Bientôt l'Évangile franchit les murs de Jérusalem, les frontières de la Judée. Quelle turpitude, au témoignage de Sénèque et de saint Paul, présentait alors le monde gréco-romain! Le paganisme mêlé à tout, flattant l'orgueil national, chanté par les poètes, im-

posé par les empereurs, étroitement uni à la politique, se présentait entouré de tous les grands souvenirs de la patrie. Il fallait renverser cet immense édifice. Cela se fait. La nouvelle doctrine trouve de nombreux partisans. Chaque disciple devient docteur. La puissance vivifiante de l'Évangile pénètre partout, surmonte toutes les résistances. Elle enfante un monde nouveau. Dix persécutions cruelles sévissent. Vains efforts ! Plus tard, le flot de l'invasion barbare vient s'humilier aux pieds du Christ. Plus tard encore, nouveau triomphe, lors de la réformation, de l'esprit sacerdotal du pharisaïsme juif qui, sous le nom de catholicisme, donnant la main aux pratiques superstitieuses du paganisme, a retrouvé une nouvelle vie. Le passé est le gage assuré de l'avenir. C'est à l'Évangile qu'il appartient.

II

Telles sont les idées apologétiques produites par la prédication protestante, contemporaine de la première moitié, et plus, du siècle. Il est impossible de n'être pas frappé de la sénilité de la plupart d'entre elles. Elles ne résisteront pas à la pression des esprits plus éclairés par la réflexion et la critique, désormais ; et l'on peut dès à présent prédire, à coup sûr, qu'une apologétique tout autre s'élèvera sur les ruines de

tous ces arguments réduits en poussière. Cette apologétique nouvelle a même déjà paru.

Il ne nous semble pas nécessaire de passer en revue tous les arguments apologétiques qui viennent de défiler devant nous. Le lecteur, à la seule lecture, a pu mesurer la valeur de la plupart d'entre eux. Contentons-nous des critiques et des réflexions suivantes.

Et tout d'abord il est impossible de ne pas se rappeler les remontrances que formulait M. Vacherot, dans son article *la Théologie catholique en France*¹. Il se plaignait avec raison qu'au lieu de s'attaquer corps à corps aux objections, aux négations raisonnées, on aimât mieux se livrer aux images poétiques plutôt qu'aux analyses exactes et aux démonstrations rigoureuses, et répliquer en se jetant dans les grandes généralités, telles que les œuvres morales et sociales de la religion.

« Comment, disait-il, défend-on la foi pour la plupart du temps? Au nom des principes philosophiques, sociaux, politiques, bien plus qu'au nom de la science des textes et de la discussion des dogmes. Et pourquoi? C'est qu'on risque de se heurter, en rentrant dans ces questions de dogme, soit à la science positive, soit à la conscience, soit à l'esprit du siècle, et que, quoi qu'on fasse, l'esprit reste ouvert aux influences du temps où l'on vit.

« Une autre méthode apologétique est d'associer

¹ *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1868.

« la religion chrétienne à la cause de l'ordre social
 « et de la moralité publique. On montre la charité
 « pratiquée en grand par le christianisme, on décrit
 « le vide immense que laisserait la religion dans
 « l'ordre moral des sociétés humaines, si elle venait
 « à s'en retirer tout à coup; on fait ressortir par
 « contraste l'insuffisance et l'impuissance des doc-
 « trines philosophiques à remplir la même mission.
 « En un mot, pendant que la critique demande des
 « comptes, c'est-à-dire pose des difficultés, des ob-
 « jections précises et certaines sur les dogmes et les
 « idées traditionnelles, sur les textes et l'histoire du
 « Canon, on répond en invitant le peuple à monter
 « au Capitole pour y rendre grâce aux dieux des
 « grands services rendus par le christianisme au
 « monde. Mais, peut-on répondre à cette éloquence
 « apologétique qui substitue à la preuve réelle, l'en-
 « traînement : la grandeur, la puissance, la popula-
 « rité ne sont pas la vérité. Ce faisant, vous n'infir-
 « merez en rien les conclusions de la critique en ce
 « qui concerne la vérité historique ou dogmatique
 « du christianisme. Il s'agissait de prouver que telle
 « œuvre est de Dieu, ce qu'on niait avec précision,
 « raisons à l'appui; vous avez répondu par des con-
 « sidérations fort élevées, fort belles, et même justes
 « en elles-mêmes, mais très-éloignées de la question
 « qu'on vous posait, et qui ne s'y rapportaient pas di-
 « rectement, ou n'avaient avec elle aucun rapport. »

M. Vacherot trouvait qu'on transformait trop l'a-

pologétique en une école de pure éloquence. Il est difficile de ne point être de son avis.

Il est parfaitement évident que cette apologétique basée sur la preuve des miracles, prophéties, établissement rapide du christianisme dans le monde gréco-romain etc., est mille fois trop compliquée, complexe, pénible, hérissée, pour pouvoir être accessible à tous. Si le petit nombre seul en profite, que devient-elle dès lors? Son but est manqué, sa raison d'être se perd, le grand résultat auquel on tendait, se réduit à un *minimum* qui lui-même demeure douteux à cause des innombrables objections qu'on soulevé de toutes parts, et auxquelles on ne fait que des réponses détournées ou spécieuses. On vous fera remarquer, en effet, que vous tournez dans un cercle vicieux, répondant à la question par la question; que vous usez *d'a priori*, d'hypothèses, d'affirmations pures; que vous êtes perpétuellement à côté; que le *témoignage* réclame, pour faire loi, des conditions bien autrement importantes que vous ne le pensez; que l'accord des écrivains sacrés n'est qu'une illusion d'optique morale favorisée par la distance, se dissipant dès qu'on approche; que vos preuves valent pour toute autre religion que le christianisme; qu'on trouve des prophéties surprenantes autre part qu'au sein des Écritures; que d'ailleurs votre manière de les grouper est arbitraire, arbitraire aussi le sens que vous leur donnez; que dans le tableau par vous tracé des progrès du christianisme, vous appuyez énormément sur les obstacles, sans tenir compte des

circonstances favorables qui expliquent tout, de la manière la plus simple; que systématiquement vous rapetissez les grands hommes et les grandes choses du monde ancien pour mieux grandir Jésus et ses disciples; que votre argument de la longue durée du christianisme, n'en est pas un; que vos attaques contre le déisme, sont bien près de tomber sur le judaïsme; que votre preuve de divinité ou de révélation surnaturelle, n'est qu'une preuve d'excellence, etc.

Une telle apologétique, embrouillée, à la marche incertaine, obstruée, est récusable; les meilleurs esprits en conviennent.

« Je doute, dit M. Astié ¹, qu'après avoir pris connaissance des objections de Rousseau, on ait le courage d'aller chercher de nouvelles armes dans le vieil arsenal apologétique ordinaire. Non, les preuves historiques et critiques, tout cet ensemble d'arguments externes ne saurait suffire pour prouver la divinité du christianisme. Cette méthode, que l'on emploie exclusivement, est anti-protestante, car elle réclame de chacun des études que nul, même le plus savant, ne peut entreprendre. Elle discrédite le libre examen en l'exagérant. Elle est anti-évangélique, injurieuse à la religion chrétienne, car, d'après elle, la superstition des Indous, avec toute sa multitude de divinités et les diverses abominations de son culte,

¹ *Revue chrétienne*, 1854 : L'Apologétique récusée par le Vicaire savoyard; et l'Apologétique irrécusable de Pascal.

aurait exactement la même autorité, les mêmes droits à être reçue, qu'une doctrine de pureté et de sainteté, aussi longtemps qu'on n'aurait pas examiné l'histoire et les preuves externes de l'un et de l'autre. » Charles Bonnet et Vinet élèvent les mêmes scrupules. « Par quoi donc, dans cette recherche, ô vous tous simples et ignorants, s'écrie ce dernier ¹, remplacerez-vous la science que vous n'avez pas, le temps même qui vous manque, et l'autorité qui forcément se récite et vous refuse son appui? Par le cœur direz-vous sans doute; ce sera par la vérité parlant directement à votre cœur.... Vous voilà hors de peine, et je vous en félicite, car vous n'en pouviez sortir autrement. »

Une nouvelle apologétique est nécessaire et attendue. « Je me représente, écrivait M. Paul Janet ², exposant le côté faible du livre des *Méditations chrétiennes*, dans lequel M. Guizot se livre à une vaine démonstration dogmatique, je me représente un mode d'apologétique chrétienne différent de celui qu'a choisi M. Guizot. Au lieu d'insister sur l'impuissance scientifique de la philosophie et sur la supériorité des explications chrétiennes, je comprendrais que l'on fit valoir surtout l'efficacité pratique du christianisme. C'est par là que le christianisme peut trouver encore un large et sûr accès dans beaucoup d'âmes. En montrant et surtout en

¹ *Études sur Pascal.*

² *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1869 : Philosophie et Religion.

faisant sentir vivement la consolation que la religion apporte à l'âme dans les chagrins, la force qu'elle lui prête dans le combat des passions, on se placerait, je crois, sur un terrain inexpugnable, sur le terrain de l'expérience intérieure, où chacun est seul juge de ce qu'il éprouve; comment contester ses consolations à qui se sent consolé, le sentiment de sa force à celui qui l'a éprouvée. Contre cette expérience quelle objection peut prévaloir. Le meilleur médecin est celui qui guérit. La preuve spéculative ne peut pas être donnée, il est vrai, mais elle est inutile. » — Cette apologétique préférée a fait son apparition dans la prédication protestante contemporaine. Il est facile de la reconnaître dans la preuve philosophique et morale qu'invoque *Vinet*, dans celle de sentiment sur laquelle se rejettent la plupart de nos sermonnaires les plus récents.

Vinet nous dira, qu'une doctrine dont les idées ne sauraient être ni prouvées, ni découvertes par la raison; capable d'embrasser tous les temps et toutes les nations; principe directeur des cœurs qui l'adoptent; et enfin favorable à la loi de progression de l'esprit humain et à la marche ascendante de la civilisation, comme le christianisme, est un fait particulier, immense, débordant le domaine des choses connues, un fait divin. — Plus récemment M. Bastie (1866), et il n'est pas le seul, a suivi la même voie. Il demande ses preuves à la nature morale élevée du Christ, à la sublimité de son caractère, à l'originalité de sa vie et de ses préceptes, et conclut que

Jésus échappe aux limites dans lesquelles la vie de tous les hommes est enfermée. — On voit combien tend à se rétrécir le cercle de l'apologétique. Tout repose désormais sur la seule personne morale de Jésus.

Tandis qu'en 1836 Vinet entraînait l'apologétique vers l'analyse morale et philosophique, pour se voir, trente ans après, bien des disciples, M. Coquerel père faisait prédominer la preuve *intérieure* ou *de sentiment*. Ici, la divinité du christianisme se tirait du bien intime qu'il nous fait, de la force qu'il nous donne, de la paix dont il remplit notre cœur. Seul, l'Évangile nous donne une vive horreur du péché, nous apprend seul à aimer Dieu; dans nos épreuves, seul nous calme, par l'assurance du pardon. — En 1861 M. Ménard-St-Martin, après s'être frayé longuement une pénible route à travers mille arguments et déductions laborieuses, en venait à s'écrier : « Que m'importe de n'avoir pas été témoin des miracles de Jésus-Christ, de ne l'avoir pas vu marcher sur les flots, rendre la vue aux aveugles ou ressusciter des morts ! Je possède, dans l'Évangile, ce portrait fidèle de mon maître, et cette vivante image me suffit ; raison, cœur, conscience, tout en moi est ému par ce tableau plein de chaleur et de vie ; à cet idéal parfait correspond la réalité, et mieux vaudrait placer la palette de Raphaël ou le pinceau de Michel-Ange dans les mains d'un faible enfant, que de supposer que cette majestueuse figure ait été inventée par les douze pêcheurs de la Galilée. » — Ce qui re-

vient à dire avec M. Milsand¹ : « La foi ne songe plus maintenant à écrire des traités de théologie naturelle et à démontrer le christianisme par l'astronomie ou la physique; elle comprend mieux que sa véritable force ne réside pas dans les œuvres historiques ou les autres preuves extérieures, qui sont tout au plus une raison de la juger admissible; mais bien dans la valeur intrinsèque que possèdent ses doctrines, pour répondre à des besoins humains de tous les temps; elles savent qu'au lieu d'être une conclusion démontrable, elle est une croyance qui s'impose d'elle-même, une croyance qui est évidente sans raisonnement pour certaines dispositions morales, qui est irrésistiblement convaincante pour toutes les âmes où prédominent ces dispositions, et qui, en dépit de tout raisonnement, reste inadmissible et impossible pour ceux dont le cœur est autrement incliné. »

Il est temps de finir. — A vrai dire, il n'y a pas de *preuves* en matière de religion, au sens strict de ce mot : « Prouver la religion, ce n'est pas en donner une démonstration véritable. C'est seulement fournir des raisons à l'appui, c'est montrer qu'il est raisonnable d'y croire. Mais on ne peut aller au delà. La preuve est une probabilité qui n'atteint pas la certitude et ne doit pas y prétendre. » Ainsi parlent Pascal et Charles Bonnet : La plupart des auteurs que j'ai lus, dit ce dernier, parlent sans cesse d'évi-

¹ *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1859.

dence et de démonstration. Il serait mieux d'annoncer moins, on inspirerait plus de confiance et on la mériterait davantage. » — Après avoir contemplé tout l'ensemble ordinaire des preuves, Charles Bonnet, continue ainsi : « Je ne dirai point que la vérité du christianisme est démontrée : Cette expression admise et répétée avec trop de complaisance par les meilleurs apologistes, serait impropre : Mais je dirai simplement que les faits, qui fondent la crédibilité du christianisme, me paraissent d'une telle probabilité, que si je les rejetais, je croirais choquer les règles les plus sûres de la logique et renoncer aux maximes les plus communes de ma raison. » (Palin-génésie.)

« Le christianisme est un principe de vie religieuse que l'histoire fait remonter jusqu'à la personne et à l'enseignement de Jésus-Christ, mais qui a ses attaches dans le cœur humain, qui n'a besoin d'autre apologie que lui-même, qui se démontre aux âmes pieuses, comme la lumière aux yeux clairvoyants, qui est confirmé par des miracles incessants d'abnégation, d'enthousiasme, de vertu, d'austérité, d'amour, et qui a été prophétisé dans tous les âges, dans tous les lieux, dans toutes les langues, par l'instinctive aspiration de l'humanité vers Dieu¹. » — Voilà la vérité vraie. Après avoir suivi les mille détours d'un labyrinthe horriblement compliqué, l'apologétique, réduite à sa plus simple expression, trouvera là sa signification dernière.

¹ Louis Bresson.

CHAPITRE IV.

Les principes de la Réformation.

I

J'estime que la meilleure marche à suivre pour ce chapitre, c'est de commencer par citer les paroles les plus saillantes prononcées, par nos divers prédicateurs, sur la matière en question, en rapprochant les uns des autres ceux qui sont de même opinion et tiennent le même langage. A cet égard, on peut les répartir en *trois groupes*.

Cette première partie de la tâche accomplie, il conviendra de passer à l'*appréciation*.

Le premier groupe dit :

— « La Parole de Dieu interprétée par elle-même, la Parole de Dieu reçue en son entier, et appliquée à la conscience par l'Esprit de Dieu, donné à tous ceux qui le demandent : premier principe fondamental de l'Église protestante. »

« Nous sommes sauvés par grâce, par la foi ; cela ne vient pas de nous, c'est le don de Dieu ; non par nos œuvres afin que personne ne se glorifie, mais

par la rédemption qui a été accomplie en Jésus-Christ. — « Le juste vivra par la foi : » deuxième principe fondamental de l'Église protestante ¹. »

« La sacrificature universelle, de tous les vrais croyants: troisième principe fondamental de l'Église protestante ². »

« Nous ne disons pas : que chacun croie comme il veut ; mais nous disons : que chacun croie ce qui est écrit ³. » — « La Parole de Dieu, claire par elle-même et prise dans son sens littéral, voilà la règle unique, voilà la règle de foi et la conduite d'un vrai chrétien. Il n'en est pas de plus pure, c'est la seule infaillible ⁴. » — « On se fait de très-fausSES idées sur la manière dont les Réformateurs ont entendu le libre examen, quand on se figure qu'ils ont prétendu laisser à chacun la liberté d'interpréter la Bible selon les données de la raison individuelle, d'en prendre et d'en laisser ce qui lui semble bon. C'est l'Écriture sainte qu'ils ont proclamée la source et la mesure unique de la vérité; mais ce qu'ils ont, avec raison, voulu accorder à chacun, c'est de pouvoir examiner librement tous les enseignements des hommes et même de l'Église, d'après cette règle di-

¹ Hosemann, *L'Église réformée est un retour à l'Église apostolique* (1839).

² Hosemann, *Le triple principe de l'Église protestante* (1851).

³ Idem.

⁴ Hosemann, *L'immuabilité de la doctrine évangélique* (1854).

vine ; c'est là le précieux droit qu'ils nous ont reconquis ¹. »

— « Luther revendique, pour les disciples de Christ, le droit antique de ne puiser leur foi que dans les saintes Écritures. C'est ce qu'on appelle communément le droit du *libre examen*, lequel ne consiste point dans la faculté qu'aurait le chrétien de soumettre la révélation divine au tribunal de la raison ou de la conscience. Luther repousserait cette théorie comme une impiété. Il s'exprime, à l'endroit de la raison et de la conscience abandonnées à leurs propres lumières, dans des termes tels qu'il faut les ignorer absolument pour faire remonter jusqu'à lui l'origine de ce prétendu droit d'examen qu'on ose s'attribuer aujourd'hui dans l'Église ². »

— « La Bible est l'unique règle de foi pour le chrétien, et seule doit faire autorité pour lui. Nous devons lui soumettre notre raison, ne point contester, ne pas dire : j'admets ceci parce que, d'après mon jugement, c'est juste et vrai ; je rejette ceci parce que, d'après ma manière de voir, c'est faux. Il faut croire ce qui est écrit, même lorsque ce qui est écrit déplaît à notre cœur ³. »

— « La Parole de Dieu, voilà l'autorité suprême, l'autorité des autorités, le tribunal des décisions du-

¹ Hosemann, *L'immutabilité*, etc.

² Aug. Mettetal, *L'Évangile de Luther et celui des apôtres* (1863).

³ Pertuzon, *Le protestantisme sommairement exposé et justifié dans trois méditations* (1845).

quel il n'y a pas d'appel possible. Un protestant qui ouvre la Bible, qui consulte la Bible, croit que Dieu lui parle par son Esprit tout aussi réellement que s'il le voyait de ses yeux et l'entendait de ses oreilles. Quand, en lisant le saint volume inspiré, il rencontre un miracle, il le croit; un dogme, il l'accepte; un mystère, il s'incline; une leçon de morale, il désire la pratiquer; un commandement, il veut s'y soumettre; une promesse, il la serre dans son cœur, et ainsi du reste¹. »

— « Le vrai protestantisme évangélique, le seul qui soit complet, le seul que notre Église avoue, n'établit point les hommes « juges suprêmes en matière de religion. » Il les engage à vérifier par eux-mêmes, au moyen des lumières que Dieu leur a fournies, comme on le faisait à Bérée, et en s'aidant de tous les guides que le Seigneur leur a préparés dans l'Église, le cachet de divinité qu'il a empreint sur la révélation écrite, puis à placer leur âme, sans intermédiaire, sous l'impression sanctifiante de son divin enseignement. Ce protestantisme proteste, il est vrai, contre une autorité qui lui paraît humaine, sans racine dans le document divin, sans autre appui qu'une prétention à l'infaillibilité, à laquelle l'histoire de l'Église donne un éclatant démenti. Mais, d'autre part, il souscrit, sans équivoque et sans réserve, à l'autorité de la Bible; il tient pour infaillible l'enseignement de Dieu qu'il affirme y être

¹ GrandPierre, *Le protestantisme dans la société* (1853).

contenu; aidé du secours d'en Haut qu'il implore avec confiance, il y cherche la pensée et la volonté de Dieu, pour y croire et pour s'y soumettre avec joie, et nullement pour les juger ¹. »

— « Le réformé nie, mais au nom d'un principe; il renverse, mais pour édifier; il proteste contre l'erreur, mais en acceptant la vérité. Il tient pour vrai que Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs; pour vrai que tous ceux qui croient, dans quelque lieu qu'ils habitent, forment son Église; pour vrai que cette Église, bien qu'invisible, il la conduit, il la gouverne. Il croit que l'Évangile du Christ, seule base de sa croyance, renferme la vérité, toute la vérité, rien que la vérité; et par la foi, il a reçu cette vérité, elle s'est incarnée en lui, elle a pénétré son esprit, touché son cœur, changé sa vie. Tel est le réformé. — Que si quelqu'un rejette pour son compte les vérités saintes que professe l'Église réformée, il cesse par là même d'en faire partie, il n'en est plus membre que de nom; qu'il s'appelle, lui, un penseur, un philosophe, nous disons, nous, c'est un incrédule, et le titre de réformé, dans le vrai sens du mot, nous le lui refusons. — Le réformé doit lui-même *former sa foi*; il doit la puiser dans la Parole de son Dieu, et les vérités qui y sont écrites doivent venir, les unes après les autres, se graver sur la table de son cœur. Doué d'une rai-

¹ Munier, *Conférences sur la lecture de l'Écriture sainte* (1850).

son pour comprendre, d'une conscience pour sentir, d'un cœur pour aimer, et par-dessus tout, certain du secours d'en haut que Dieu ne refuse jamais à qui le demande, il doit, par un emploi fidèle de tous ces moyens, parvenir à la foi. Semblable à un homme que l'on a conduit auprès d'une mine riche et féconde, et qui doit par son travail en extraire les trésors, l'homme, placé par la grâce de Dieu en face de la Bible, doit y puiser la foi en s'en appropriant les richesses ¹. »

Le deuxième groupe s'exprime ainsi :

— « Trois grands traits constituent la Réformation : *Liberté d'examen, liberté de foi, liberté de culte.* »

Dieu a voulu que je me servisse de mon intelligence, sans quoi il ne me l'aurait pas donnée. L'inspiration est supérieure à la raison, il est vrai, et quand elle parle, la raison doit se taire; mais avant de garder le silence, la raison examine les preuves de l'inspiration, et ne se taira qu'après l'avoir reconnue. L'autorité de l'Écriture et l'expérience de l'Église déposent en faveur de ce principe. Saint Paul, un apôtre inspiré, annonce l'Évangile aux Béréens, et cependant « *ils examinaient tous les jours les Écritures pour voir si ce qu'on leur disait y était*

¹ Jaquet, *Conférences sur les principes de la foi réformée*, prêchées à Genève en 1853. — 6^{me} conférence : Les devoirs.

conforme; » et saint Jean recommande à tous les fidèles de l'Asie Mineure « d'éprouver les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu. » — Du droit d'examen résulte évidemment le droit de conclure, c'est-à-dire le droit de croire et aussi de ne pas croire. Il serait illusoire d'accorder le droit de libre examen sans reconnaître celui de faire aboutir cet examen à une issue quelconque. De là des divergences de vues, c'est vrai; mais l'unité de foi est chimérique. Il n'est pas dans la nature humaine que les hommes pensent d'une manière uniforme, considèrent tout d'un seul point de vue, admettent les mêmes principes, en déduisent les mêmes conséquences, et donnent aux mêmes doctrines une importance égale; un abîme que rien ne peut combler sépare l'intelligence, la mémoire, l'imagination d'un homme, de celles d'un autre, et quand la foi couvrira la terre *comme les eaux de la mer couvrent leur fond*, quand le monde sera chrétien, alors même chacun le sera à sa manière. Ce chimérique accord n'a pas même existé à l'aurore de l'Église. Les apôtres ont différé de vues, témoin saint Paul, *qui résista en face à saint Pierre*. La diversité d'opinions est donc consacrée par la révélation même. — Enfin, *liberté de culte*. — Repousser loin de nous qui ne pense pas comme nous, dresser des *barrières* et former des séparations, c'est renier tous nos principes; c'est démentir tous nos précédents; c'est renverser d'une main ce que nous élevons de l'autre; c'est abandonner nos conquêtes, trahir notre origine, c'est

sortir de la Réformation. Que si l'on demande au moins la profession de certaines croyances, de vérités nécessaires au salut, sous peine d'expulsion; nous demandons qui osera peser, comme dans une balance, les vérités de l'Évangile, mettre de côté celles qu'on peut contredire sans risque, de l'autre celles qu'on ne peut rejeter sans condamnation? A quelle autorité sans appel en appellera-t-on pour faire ce partage? Qui nous parle d'autorité semblable, n'est plus dans la Réformation ¹. »

— « La doctrine du salut par la foi, et non par le mérite des œuvres, est le drapeau de la Réforme. — Tout homme doit *examiner les Écritures*, comme il sonde son cœur : c'est la *liberté d'examen*. — Tout homme doit adhérer de cœur à la vérité reconnue et librement acceptée, c'est la *liberté de croyance*; — tout homme est responsable de ce travail et de sa foi devant Dieu, et devant Dieu seul, c'est la *liberté de conscience* ². »

— « La diversité protestante est fille de la liberté. — En protestantisme, on pose en principe la liberté, et l'on admet la diversité. La diversité est un bien; je la regarde comme un des signes de la vie du protestantisme, et comme un des aimants par lesquels il attire et attache les âmes. Elle est évidemment

¹ Ath. Coquerel père, *Les principes de la Réformation* (1824).

² Oltramare, *Conférences sur les principes de la foi réformée*, prêchées à Genève en 1853. — 4^{me} conférence : Le salut.

voulue de Dieu, qui a donné à nos esprits des facultés inégales et des besoins divers. — Le protestantisme admet plusieurs manières de comprendre la vérité chrétienne. Dans cette diversité d'opinions qu'enfante la liberté d'examen, il est possible que des erreurs soient jetées dans le courant des idées; mais c'est là un mal inévitable, qui a sa source dans les misères de l'esprit et du cœur humain, et qui se produira toujours et sous tous les régimes. Il faut en accuser la nature humaine, et non la Réforme et la liberté. — Le protestant n'est pas un philosophe qui cherche la vérité en lui-même et dans ses propres lumières, c'est un disciple de Jésus qui demande à son Maître les paroles de la vie éternelle. C'est un auditeur respectueux de tous les organes de la révélation. Mais c'est un homme qui veut se former librement sa foi d'après cette révélation, et y puiser librement la vie. C'est un homme qui n'entend pas qu'une autorité quelconque le force d'accepter aveuglément telle interprétation, tel dogme, tel système. Les auteurs sacrés lui parlent comme à une personne intelligente; il veut juger par lui-même ce qu'ils lui disent. Que des chrétiens, plus instruits que lui, expliquent, forment, enseignent; il les écoute avec attention et reconnaissance; mais il se réserve de juger leurs explications et leurs formules. Il examine toutes choses, et retient ce qui est bon ¹. »

¹ Cougnard, *Conférences sur les principes de la foi réformée*, prêchées à Genève en 1853. — 3^{me} conférence : Le libre examen.

— « Non-seulement elle peut (l'Église), mais elle doit, selon les ordres formels du Christ (Matth. XIII, 24, 30), supporter, accepter le mélange de l'ivraie et du bon grain, sans perdre un seul instant, par ce mélange, les titres et les privilèges de l'Église ¹. »

— Nos pères, en distribuant à tous les fidèles la Bible, l'ont ouverte sous tous les regards, et ont appelé tout homme à la lire, à l'*interpréter*, lui promettant le secours de l'Esprit d'en Haut. En sollicitant ainsi le simple fidèle à chercher, à saisir de ses propres étreintes la vérité, en remettant la Bible et le soin de l'interpréter à tout homme, ils ont affranchi les chrétiens, ils ont établi la liberté au foyer de la vie, et ils l'ont affermie contre toutes les surprises et les lassitudes. — Oui, nos pères ont été des chrétiens *libres*, car ils ont *jugé de tout*. Le christianisme libre, c'est là le drapeau de notre Église. — La Réformation n'est pas autre chose que l'effort vaillant de l'homme spirituel pour purger la religion de tout ce qui est purement humain, de tout ce qui est matériel, superstitieux. Elle est la réintégration de l'élément moral dans le christianisme, la religion portée du dehors au dedans ². »

— « Nous voulons la liberté religieuse, c'est pourquoi, en premier lieu, nous voulons la Bible seule comme règle et comme symbole de notre foi; et, en

¹ Viollier, *Conférences sur les principes de la foi réformée*, prêchées à Genève en 1853. — 5^{me} conférence : Les bienfaits.

² Fontanès, *Sermon prêché au Havre le 4 nov. 1866*.

second lieu, nous tolérons toutes les opinions sincères, puisées dans la Bible; nous les tolérons toutes, sauf l'intolérance; nous n'excluons que l'exclusisme ¹. »

Un troisième groupe, enfin, considérant la Réforme de plus haut, tend à y voir surtout un élan religieux, un besoin moral intense.

« Nos pères ne sont pas devenus protestants, par principe d'indépendance ou de révolte, par principe littéraire. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas été guidés par le désir de se débarrasser d'une autorité incommode, par calcul terrestre ou passion sociale, par l'amour de plus de science, et la culture exclusive de l'esprit. Nos pères sont devenus protestants, parce qu'ils ont voulu être plus pieux et plus évangéliques, parce que leur conscience s'est détachée des altérations matérielles pour s'attacher aux réalités spirituelles, parce qu'ils ont voulu se rapprocher de leur Maître, de leur Sauveur et de leur Dieu. Le principe chrétien a été le leur. — Le principe réformé est donc le progrès dans la foi positive en Jésus-Christ, le progrès dans la spiritualité chrétienne et dans la communion avec Dieu. C'est l'effort de la conscience religieuse voulant saisir le Sauveur d'une manière plus intime et plus réelle, sans s'arrêter à des intermédiaires humains. C'est la foi plus vivante et mieux

¹ Philippe Basset.

éclairée en Jésus-Christ. — Principe fécond, vrai, éternel, qui n'est enchaîné à aucune forme terrestre, et qui peut toujours, conservant son essence, se modifier extérieurement et sans danger, pour arriver à une intimité plus pure et plus spirituelle encore avec Jésus-Christ et avec Dieu ¹. »

« La Réforme se propose d'abord de serrer d'aussi près que possible le christianisme originel, authentique, pour l'opposer au christianisme défiguré du moyen âge. Puis elle proclame ou suppose certains principes qui sont sa raison d'être, en dehors desquels il ne peut plus être question d'elle, savoir : la liberté, la spiritualité religieuse, la piété intérieure et la sainteté pratique. Tous ces principes se tiennent étroitement. Ce sont les anneaux d'une même chaîne. Le christianisme originel, celui de Jésus-Christ, poussant l'homme au développement, au déploiement, à l'élévation progressive de son être vers la divine perfection, suppose et inspire la liberté. Se résumant dans l'amour infini de Dieu et des hommes, il n'est pas autre chose que la religion même de l'esprit. A son tour, la religion de l'esprit ne peut pas supporter la pure forme, le rite superstitieux ou magique; elle ne peut donc se réaliser que dans une piété intérieure, ayant son siège et puisant sa force dans l'âme elle-même de l'homme religieux. Par conséquent, encore, la sainteté devra revêtir un caractère pratique, tout différent des saintetés inutiles à

¹ Vigié, *Conférences sur la foi réformée* (1856).

Dieu et aux hommes que connaissent les couvents et les déserts. Voilà l'esprit et les principes de la Réforme. Elle signifie essentiellement liberté, spiritualité, piété intérieure et sainteté pratique dans la communion avec Jésus-Christ ¹. >

II

On a donc deux courants d'opinion bien distincts. Le point de départ est le même pour tous, mais les conséquences que chacun en tire, sont divergentes. Sous les mêmes mots il y a des conceptions diverses. Les uns ferment vite le cercle autour d'eux ; les autres laisseront la porte grande ouverte et seront entraînés au delà, élargiront toujours plus leurs vues. Pour les uns, le protestantisme ne sera qu'un catholicisme retourné. Le protestant placé devant la Bible, uniquement pour constater ce qui s'y trouve écrit, en prendre acte, s'incline ensuite docilement. Pour les autres, il n'en va pas de la sorte. Du respect, de la déférence, de la vénération pour les livres sacrés, oui ; mais aussi des jugements portés, des conclusions tirées, des appréciations raisonnées de leur contenu. Les premiers, traçant sur le papier deux ou trois grands principes qu'ils indiquent comme bases essentielles de la Réforme, diront :

¹ Réville, *Mission actuelle de l'Église protestante* (1865).

Hors de là vous n'êtes plus protestants! vous n'appartenez plus à la Réformation! Pour les seconds c'est le contraire qu'ils soutiennent. Point de barrières, point d'excommunications, point de schismes, point d'intolérance! Ainsi faire, c'est être infidèle au principe même du protestantisme, c'est sortir de la Réformation.

Voit-on bien la contradiction qui se cache au fond des mêmes énoncés primordiaux, et l'immense débat qui se prépare pour l'avenir? L'écart est considérable entre ces deux courants. Sortis de la même source, ils ne pourront rouler dans le même lit, ni baigner de leurs ondes les mêmes rivages.

S'il faut se prononcer entre ces points de vue opposés, il me semble évident que le second a pour lui la *vérité vraie* et l'avenir. Le premier ne peut revendiquer qu'une vérité relative, la vérité *d'un moment de l'histoire*; c'est le parti du passé. Il est facile de le mettre dans son tort. Des considérations de toutes sortes s'élèvent contre lui.

Vous posez, lui dirons-nous, le principe du *libre examen* en le rétrécissant et le bornant à la seule permission d'ouvrir la Bible et d'y lire. Mais la force des choses rompra cette limite que vous lui imposez. N'arrivera-t-il pas, en effet, qu'on lira les saintes Écritures, non-seulement des yeux, mais aussi avec l'intelligence? Profitant des connaissances acquises, on examinera de près le contenu de la révélation. Tout se légitimera-t-il, devant cette étude et cet examen? Pour les uns, oui (cela dépend beaucoup

du genre d'esprit) ; mais pour les autres, peut-être non. Il en est qui, en vertu même de ce *libre examen*, si restreint que vous le fassiez, mais enfin *examen*, voulu, permis, consenti par vous, auquel même vous avez instamment, solennellement convié le monde, seront amenés à des réserves, à des idées contraires, verront dans le *Livre*, du nécessaire et de l'accessoire, de l'admirable et du moins admirable. Pour eux, la Bible, après *examen*, se présentera comme une puissance morale très-haute et très-grande, mais ils ne pourront, quoi qu'ils fassent, y voir une infaillibilité de tous points. Le leur reprocherez-vous, leur en ferez-vous un crime ? Alors accusez-vous vous-mêmes qui les avez conduits là, en les appelant à lire *librement* le saint volume ; accusez ce principe premier de la Réformation, accusez la Réformation elle-même, rejetez-la, désavouez-la, ou sinon, consentez aux *conséquences forcées* du principe, qui ne sont autre chose que sa puissance d'expansion, son propre épanouissement. Est-il raisonnable de dire à l'homme : *marche !* et de s'effrayer des pas qu'il fait en avant ?

Étudiez le mouvement religieux du XVI^m siècle à son origine, et vous verrez que les réformateurs ont su parfaitement bien user de liberté, d'examen, de critique. S'ils ont été inconséquents plus tard, s'ils donnèrent un sens trop étroit à la doctrine de la foi, si le principe de la liberté de conscience, qu'ils avaient proclamé, n'eut qu'un règne éphémère, si Luther, dévoyé, cessa bientôt d'admettre que l'homme

eût en lui-même un guide, une pierre de touche pour discerner le vrai du faux, s'il remit en honneur les croyances augustinienes, si le milieu ambiant pesa sur les réformateurs, si la pression des circonstances, une importance exagérée attribuée au dogme et à l'unité dogmatique de l'Église, la peur mal fondée de se laisser entraîner à la négation de toute vérité religieuse, les ramenèrent en arrière ; s'en suit-il que nous devons être inconséquents avec eux, reculer avec eux et comme eux¹ ? Non du tout ! La Réformation se complète et s'achève sans cesse. *L'Église doit toujours être réformée.* Il n'est au pouvoir de personne d'arrêter le cours des événements et le progrès des choses. Le passé ne saurait enchaîner l'avenir. Luther a ouvert la voie ; il n'a pas posé une borne devant laquelle viendrait se briser le mouvement dont il a donné le signal. « Le vrai luthérien, disait Lessing, se réclame de l'esprit de Luther et non de la lettre de ses écrits. L'esprit de Luther exige absolument qu'on n'empêche aucun homme de progresser dans la connaissance et selon son propre sentiment. Or, on fait obstacle à tous, quand on interdit à un seul de communiquer aux

¹ L'œuvre primordiale des réformateurs prouve que, s'ils avaient disposé des ressources d'une science plus avancée et plus sûre, s'ils n'avaient pas été sous le coup de suspensions redoutables et qu'il fallait dissiper à tout prix, les réformateurs auraient été beaucoup plus loin qu'ils ne l'ont fait, dans la révision et l'épuration du dogme traditionnel de l'Église.

« autres, les progrès qu'il a faits. Si vous arriviez à
 « faire que nos pasteurs luthériens soient nos papes,
 « qu'ils puissent nous prescrire l'endroit où nous de-
 « vons cesser d'examiner, d'étudier l'Écriture, qu'ils
 « puissent poser des limites à notre examen, à la
 « communication des résultats de notre examen, je
 « serai le premier à échanger ces petits papes-là
 « pour le Pape. »

C'est en vain que M. Mettetal nous assure que Luther n'a pas proclamé le droit absolu du libre examen, et « qu'il repousserait cette théorie comme une impiété. » On peut lui démontrer le contraire. Nul n'ignore avec quelle hardiesse il maniait la Bible, triant, choisissant, rejetant à son gré. C'est Luther qui nous a donné l'exemple d'une appréciation indépendante des textes sacrés et qui a fondé les études critiques ¹. Ses paroles, à ce sujet, sont caractéristiques : « L'Écriture, dit-il, n'a de prix, n'a
 « de valeur que dans la mesure où elle nous prêche
 « Christ, où elle nous présente son enseignement ;
 « ce qui n'enseigne point Christ n'est point aposto-
 « lique, quand même un saint Pierre ou un saint
 « Paul enseignerait. Et par contre, ce qui prêche
 « Christ est apostolique, quand même ce serait d'un
 « Judas, d'un Annas, d'un Pilate ou d'un Hérode. »
 « On ne peut, dit avec raison M. Fontanès, briser

¹ Voir la belle étude de M. Schwalb : *Luther, ses opinions religieuses ou morales pendant la première période de la Réforme.*

d'une main plus hardie, l'idole de l'autorité. Peu importe le nom ou la dignité de celui qui parle : J'écoute ce qu'il me dit, et si je reconnais la vérité, je l'accepte. » — Plus tard, oui, il se mit au service de la lettre ; il peut avoir fait entendre, comme les autres réformateurs, des paroles d'absolue soumission à l'autorité de la Bible, érigeant ainsi une nouvelle foi d'autorité, mais son *principe* d'émancipation demeure. Il est là pour les autres comme pour lui, et chacun a le droit, comme il se l'attribua tout d'abord, d'interpréter l'Écriture par tous les moyens scientifiques à sa disposition.

Dans le principe, les réformateurs mirent à la base de la vie religieuse, la *foi individuelle*, l'autorité, vraiment souveraine pour chaque fidèle, de sa conscience et de sa raison propres, éclairées par l'Évangile. Ils marchaient en communion d'esprit, mais en réalité dans une grande indépendance les uns des autres ¹. Luther, en particulier, en appelle sans cesse à la conscience individuelle, à la *foi personnelle*. « *Le juste vivra par la foi*, » n'est pas un *principe*, comme le veut M. Hozemann, c'est un déplacement du centre de la vie religieuse. Ce centre est transporté dans la conscience de chacun, dans le fond de toute âme croyante. C'est l'affranchisse-

¹ Plus tard, pressés par l'adversaire et la nécessité, ils se concentrèrent et sacrifièrent, à l'unité de la vérité et à l'uniformité des croyances confondues avec l'unité de la foi, l'élément individualiste, amoindissant ainsi leur rôle et leur action.

ment de la tutelle et de l'autorité de l'Église. C'était donner un caractère plus intime à la religion en la replaçant dans les profondeurs de la conviction de chacun. « Prends garde, disait le réformateur saxon, « ne permets à aucune chose, si grande qu'elle puisse « être, serait-ce un ange du ciel, de te détourner « contre ta conscience, de la doctrine que tu as re- « connue pour divine. » — « Personne, dit-il encore, « ne peut savoir s'il est en grâce auprès de Dieu, si « ce n'est par la foi. Si on a la foi on est sauvé, si on « ne l'a pas, on est damné. » « Qu'y a-t-il de plus indépendant, de plus personnel qu'une telle foi. Ce n'est pas un ensemble de doctrines, un enchaînement d'idées ou de faits, c'est un instinct, un élan, une conviction spontanée. En définitive, c'est l'homme religieux se servant à lui-même de loi, de témoignage, de juge ¹. »

En résumé, le protestantisme est l'avènement de la souveraineté de la conscience. La portée de la Réforme va bien au delà du point où on voudrait l'arrêter, et qu'on le veuille ou non, le protestantisme représente le principe de la liberté dans la plus haute de toutes les sphères, la sphère religieuse. Et comme nous l'avons entendu exprimer ci-dessus par MM. Réville et Viguié, il est né surtout et avant tout d'une aspiration universelle à des formes de religion plus pures, à une piété plus intime, à une vie morale plus intense, plus libre, plus profonde. Ce

¹ Jules Steeg, *De la mission du protestantisme dans l'état actuel des esprits* (1867).

besoin de l'âme, de s'unir plus directement avec Dieu, est le vrai nerf de la Réforme.

La prédication protestante a parfaitement noté tout ce que nous venons de dire. Nous ne saurions mieux clore ce chapitre qu'en citant les belles pages de M. Chastel dans ses *Conférences sur l'histoire du christianisme* (1835-1838) sur ce point particulier ¹. On nous saura gré sans doute, dans un ouvrage consacré à l'histoire de la Prédication protestante au XIX^{me} siècle, d'insérer ce morceau remarquable.

« La Réforme, telle qu'elle s'est opérée au XVI^{me} siècle, a-t-elle été, a-t-elle pu être parfaite ?

« A cette question nous ne saurions mieux répondre que par celle-ci :

« Connaissez-vous quelque œuvre d'homme, si
 « excellente qu'elle soit, qui ne se ressente plus ou
 « moins de l'imperfection humaine ? Concevez-vous
 « un homme doué d'un coup d'œil assez sûr, assez pé-
 « nétrant, assez étendu pour embrasser la vérité sous
 « toutes ses faces, pour devancer par la force de son
 « génie tous les progrès des âges suivants ? Concevez-
 « vous dans la présente économie une époque où
 « tous les problèmes, qui concernent la religion, puis-
 « sent être pleinement résolus, tous les nuages dis-
 « sipés, toutes les difficultés éclaircies ; une époque
 « où quelques hommes aient le droit de dire : Nous
 « avons pénétré jusqu'au fond dans la pensée de
 « Dieu, nous nous sommes élevés jusqu'à la nature

¹ Tome II, pages 231-242.

< parfaite de Jésus-Christ, nous avons compris les
 < Écritures mieux que jamais après nous elles seront
 < comprises, après nous il n'est plus de progrès pos-
 < sible, l'esprit humain s'arrêtera où nous l'avons
 < conduit et n'ira point plus avant? Reconnaître à
 < quelques hommes le droit de s'exprimer ainsi, ce
 < serait oublier étrangement et les bornes étroites
 < assignées à l'intelligence de chaque homme, et la
 < carrière de développement sans limites ouverte à
 < l'humanité. L'humanité, par cela même qu'elle est
 < susceptible de perfectionnements indéfinis, n'at-
 < teint jamais à aucune époque et dans aucun genre
 < à la perfection absolue. Jamais le champ de la vé-
 < rité n'est épuisé pour elle. Quelque instruite, quel-
 < que favorisée du ciel que soit une génération, elle
 < laisse toujours infiniment à découvrir aux généra-
 < tions suivantes; chacune vient ajouter une assise
 < à l'édifice des connaissances humaines, il n'est
 < donné à aucun d'en poser le couronnement. O
 < homme, qui que tu sois, quelque siècle qui t'ait vu
 < naître, humilie-toi devant Dieu d'abord, et n'espère
 < jamais < trouver le fond de Dieu en le sondant; >
 < mais humilie-toi aussi devant tes successeurs: ils
 < te surpasseront autant que tu surpasses toi-même
 < ceux qui sont venus avant toi; à toutes les lumières
 < dont tu es enrichi, ils en ajouteront de nouvelles,
 < Dieu tient en réserve pour eux mille vérités dont
 < il t'a refusé la connaissance.

< Mais s'il n'est aucune époque où les hommes
 < puissent espérer d'atteindre à la vérité absolue, à

< plus forte raison ne fut-ce point celle où parurent
 < nos réformateurs. Les lumières en Occident ne
 < faisaient alors que de renaître. Toutes les sciences
 < qui, grâce à la Réforme, ont pris dès lors un si pro-
 < digieux essor, toutes les connaissances historiques,
 < philosophiques, littéraires, qui de nos jours secon-
 < dent si puissamment les recherches du théologien,
 < étaient encore dans l'enfance ou mêlées d'une mul-
 < titude d'erreurs. La Bible elle-même n'était que
 < depuis *peu* de temps entre les mains des fidèles ;
 < elle n'avait pas encore été l'objet de ces travaux
 < patients, approfondis, qui aujourd'hui en aplanis-
 < sent les difficultés, nous en facilitent l'intelligence.
 < Étaient-ce là, je le demande, des circonstances fa-
 < vorables pour nos réformateurs? Pouvaient-ils
 < s'avancer bien loin dans une route à peine frayée ?
 < Pouvaient-ils avec de si faibles ressources, venir
 < complètement à bout de la tâche dont ils s'étaient
 < chargés et dont ils étaient loin eux-mêmes de com-
 < prendre toute l'étendue? Ce n'étaient pas seulement
 < en effet les abus et les superstitions du moyen
 < âge qui défiguraient alors le christianisme ; comme
 < un métal précieux qu'on aurait soumis successive-
 < ment à toutes sortes d'alliage, il s'était teint en
 < quelque sorte des erreurs de tous les siècles qu'il
 < avait traversés. Quel travail pour le dégager de
 < tant d'altérations et le rendre à sa pureté primi-
 < tive! Serions-nous surpris qu'en si peu de temps,
 < nos réformateurs n'eussent pu y suffire, qu'ils
 < n'eussent pu porter le flambeau de l'examen à la

< fois sur tout le domaine de la religion? Serions-
 < nous surpris qu'occupés avant tout de combattre
 < les abus révoltants patronisés par la cour de Rome,
 < ils eussent momentanément respecté d'autres er-
 < reurs moins grossières ou moins pernicieuses ;
 < ajourné certaines recherches pour lesquelles leur
 < siècle n'était pas mûr? Serions-nous surpris enfin
 < qu'eux-mêmes eussent partagé à quelques égards
 < des préjugés dans lesquels ils avaient été nourris,
 < dont ils étaient profondément imbus, qu'à d'autres
 < égards voulant détruire ceux qui nuisaient le plus
 < à la religion, ils n'eussent pas su voir le point pré-
 < cis où il fallait s'arrêter, et qu'en fuyant un excès
 < ils fussent quelquefois tombés dans un autre? —
 < Loin de les blâmer de n'avoir pu s'acquitter plei-
 < nement de leur tâche, j'admire qu'ils aient pu en
 < accomplir une aussi grande partie. Je trouve qu'ils
 < ont assez fait, pour qu'on n'ait pas le droit de leur
 < demander davantage. Les méprises dans lesquelles
 < ils sont tombés n'ôtent rien à la reconnaissance et
 < à la vénération qu'ils m'inspirent; et sans la sou-
 < mission aveugle qu'on veut nous imposer pour
 < leurs décisions, je n'aurais eu de voix aujourd'hui
 < que pour les louer; en m'approchant de ces pères
 < de la Réforme, on m'eût vu détourner les yeux de
 < leurs imperfections et jeter sur leurs erreurs le
 < manteau de Sem.

< Mais il s'agit ici d'un intérêt plus grave que celui
 < du renom de nos réformateurs: il s'agit de l'intérêt
 < même de la Réforme; on veut étouffer, sous le poids

< de leur autorité, la précieuse liberté qu'ils nous
 < ont acquise, on veut les ériger en docteurs infail-
 < libles, on veut en faire de nouveaux papes. Singulière
 < destinée que celle des grands hommes ! Jamais on
 < ne sait à leur égard se tenir dans un sage milieu ;
 < leur grandeur même fait qu'on attend d'eux, plus
 < que de simples mortels ; et tandis que les uns leur
 < reprochent amèrement les moindres imperfections,
 < les autres ne veulent leur en reconnaître aucune.
 < Ainsi ils ont toujours ou des détracteurs injustes
 < ou des admirateurs outrés ; et peut-être ce der-
 < nier excès est-il plus funeste à leur gloire, en con-
 < traignant l'impartiale postérité à rappeler les
 < écarts de ceux dont elle n'eût voulu que bénir
 < les services. Telle est notre position à l'égard des
 < réformateurs.

< Ce serait ici le moment d'examiner la doctrine
 < de ces hommes illustres, de la comparer avec l'E-
 < vangile et d'indiquer les points essentiels dans les-
 < quels elle nous semble s'en éloigner. Mais ce ne
 < serait plus la matière d'un simple discours, ce se-
 < rait celle d'un traité de théologie : ni le lieu ni le
 < temps ne nous permettent une telle discussion. Une
 < voie plus courte nous conduira au même but ; nous
 < invoquerons l'expérience des réformateurs eux-
 < mêmes, et nous produirons leur propre témoignage.

< Il est évident, en effet, pour qui connaît leur
 < histoire et suit la marche de leurs travaux, que la
 < vérité ne se découvrit point à eux du premier
 < coup, que ce ne fut qu'insensiblement que leurs

« yeux se dessillèrent, que chaque jour leur apportait
 « de nouvelles lumières, signalait de leur part de
 « nouveaux progrès. Qui doute dès lors qu'avec plus
 « de temps et dans des circonstances plus propices
 « ils en eussent fait encore davantage ; que si, au
 « lieu d'une seule vie d'homme, ils en eussent eu
 « deux ou trois à consacrer à leurs recherches, ils
 « se fussent avancés bien plus loin dans la route de
 « la vérité.

« Ils sentent eux-mêmes combien l'influence de
 « leur siècle pèse encore sur eux, combien dans ces
 « matières sublimes l'homme est exposé à l'erreur.
 « Ils supplient leurs frères en Christ, ce sont les pa-
 « roles de Zwingle, de ne rien accorder à l'autorité
 « de leur nom, mais d'examiner leur doctrine d'a-
 « près les Écritures, et de la rejeter si elle y paraît
 « contraire. » — « Je me laisserais reprendre et in-
 « struire par un enfant, disait Luther, tant j'ai là-
 « dessus de défiance de mes propres lumières. » —
 « Ne souffrez jamais, dit-il ailleurs, qu'on vous appelle
 « luthériens ; car qui est Luther ? Est-ce lui qui
 « vous a révélé l'Évangile, est-ce lui qui a été cru-
 « cifié pour vous, et vous a réconciliés avec la justice
 « divine ? Et lui, pauvre vermisseau, il prêterait son
 « nom à l'Église qui appartient à Jésus-Christ ! » —
 « Il n'y a, dit-il encore, qu'un homme de la plus im-
 « pudente témérité qui ose prétendre avoir compris
 « parfaitement un seul des livres de l'Écriture
 « sainte.... L'un se trompe en quelques points, l'autre
 « en un plus grand nombre ; je vois des choses que

« n'a pas vues St. Augustin, et d'autres, je le sais,
 « verront des choses que je n'aurai pas vues.... Notre
 « vie est un commencement, un progrès, nullement
 « une consommation.... L'apôtre veut que nous nous
 « transformions de lumière en lumière. » Aussi en
 « présentant aux ecclésiastiques de Saxe, le manuel
 « d'après lequel il les invitait à enseigner, Luther
 « déclarait-il que « ce n'était point de nouvelles or-
 « donnances, de nouvelles décrétales, qu'il venait
 « leur prescrire, mais un simple exposé historique
 « de sa foi qu'il venait leur proposer, en attendant
 « que Dieu le Saint-Esprit leur eût suggéré quelque
 « chose de meilleur. » — Mélanchthon se montrait
 moins confiant encore. Il avouait ingénument que
 « lui et ses collègues étaient tombés dans beaucoup
 « d'erreurs qu'on ne pouvait éviter, ajoutait-il, en
 « sortant d'aussi épaisses ténèbres, » et il pria Dieu
 « de faire fructifier au moins ces faibles germes de
 « saine doctrine révélée par leur moyen. Assuré-
 « ment quand les réformateurs parlaient si modes-
 « tement d'eux-mêmes, ils étaient loin de se douter
 « que, trois siècles après, plusieurs s'obstineraient à
 « déclarer leur doctrine parfaite et immuable, et
 « feraient le procès à toute Église protestante qui
 « oserait s'en écarter sur quelques points.

« Si la doctrine des réformateurs n'a pu être par-
 « faite, si de l'aveu de la plupart d'entre eux elle
 « ne l'a pas été, la conséquence qui en découle me
 « paraît évidente, c'est qu'au lieu de nous attacher
 « aveuglément à ce qu'ils ont enseigné, nous devons

< travailler à l'épurer par l'Écriture sainte et par la
 < science, et pour cela user à leur égard de la même
 < liberté dont Calvin usait à l'égard de Luther, et
 < Luther à l'égard des docteurs qui l'avaient pré-
 < cédé

.
 < Ne confondons jamais les opinions des réforma-
 < teurs avec la Réformation, si nous ne voulons pas
 < nous faire de celle-ci les plus fausses idées. Zwin-
 < gle, Calvin, Luther, Mélanchthon furent loin de pro-
 < fesser en tout les mêmes dogmes; on les vit se di-
 < viser entre eux sur des points de la plus haute
 < importance; néanmoins, vous les reconnaissez tous
 < également pour protestants. Plusieurs membres de
 < l'Église de Rome professent, ainsi que Calvin, l'ab-
 < solue prédestination de Dieu, l'esclavage absolu
 < de la volonté humaine; tous professent avec lui le
 < dogme d'un Dieu en trois personnes: celui du pé-
 < ché héréditaire, celui des peines éternelles; cepen-
 < dant, il ne vous est jamais arrivé, pour cela, de les
 < considérer comme protestants. Ce n'est donc point
 < dans ces dogmes-là que réside, comme on l'a si
 < souvent prétendu, l'essence du protestantisme.

< L'essence du protestantisme, c'est le progrès, le
 < progrès par l'Évangile et par la liberté d'examen.
 < Le titre de gloire de nos réformateurs, c'est d'être
 < les premiers entrés dans cette route; c'est d'avoir,
 < l'Évangile à la main, commencé l'épuration du
 < christianisme, d'avoir les premiers proclamé le li-
 < bre examen et de lui avoir fait porter ses premiers

< fruits, Mais que de fruits excellents ne doit-il pas
 < porter encore ! Celui qui ne voit dans la Réforme
 < du XVI^m siècle que les bienfaits immédiats qu'elle
 < a produits, est loin d'en comprendre toute la portée ;
 < ses bienfaits immenses dans le passé ne le sont pas
 < moins dans l'avenir. Ce qu'il faut voir surtout dans
 < cette révolution, c'est le commencement d'une ère
 < nouvelle pour le christianisme, le premier terme
 < d'une série indéfinie de progrès religieux, l'aurore
 < d'un nouveau jour dont l'éclat doit s'accroître sans
 < cesse. Ne souffrons pas qu'un respect aveugle pour
 < l'autorité des réformateurs nous ferme ce glorieux
 < avenir. Tandis qu'ils se proclament eux-mêmes fail-
 < libles, tandis qu'ils nous invitent eux-mêmes à les
 < dépasser, ne demeurons pas obstinément collés à
 < leurs traces. L'Évangile et la liberté d'examen,
 < voilà, je le répète, la devise de toute Église vrai-
 < ment protestante. >

CHAPITRE V.

L'Histoire.

(GENRE HISTORIQUE).

Quatre prédicateurs figurent dans ce cadre : MM. *Choisy, Chastel, Viguié, Couriard*.

M. Choisy développe les *influences sociales* du christianisme ¹. — M. Chastel donne l'histoire sommaire du christianisme ². — M. Viguié se borne à la période de la Réforme ³. — Enfin, M. Couriard suit le christianisme dans sa lutte avec le XVIII^{me} siècle ⁴.

L'ouvrage de M. *Choisy* n'est historique qu'en partie. Au fond, c'est une appréciation très-haute, très-réfléchie de la valeur morale, bienfaisante, théorique

¹ *Conférences et discours sur les influences sociales du christianisme*. Paris (1848).

² *Conférences sur l'histoire du christianisme*, prêchées à Genève (tome I, 1839, tome II, 1847).

³ *Le principe chrétien de la Réformation* Conférences prêchées à Nîmes, Alais, Montpellier en 1855 (Paris et Nîmes, 1856).

⁴ *Coup d'œil sur la lutte du christianisme au XVIII^{me} siècle*. Conférences prêchées à Genève (Genève, 1840).

et pratique de la religion chrétienne, de ce qu'on pourrait appeler son *génie*. C'est le christianisme jugé d'après ses effets, son esprit, sa vie, ses principes, ses résultats : en quelque sorte, une philosophie du christianisme. Dans une première partie, l'auteur expose la théodicée chrétienne, la morale chrétienne. Il en montre la salutaire puissance pour la prospérité, la sécurité des sociétés ; c'est la partie *théorique* : les *Principes*. La seconde partie, intitulée : les *Faits*, suit le christianisme à travers les siècles, et le juge à l'œuvre. On n'analyse pas un pareil volume, il faut le lire. Il se distingue par un grand sens, un parfait discernement des propriétés vitales du christianisme ; expose des considérations pleines de sagesse sur les conditions de durée pour les sociétés et les États. Ces conditions tiennent à l'élément religieux, ont leur source cachée dans le cœur de l'homme, et procèdent du dedans au dehors. La forme de l'ouvrage est un peu sèche, aride, manquant d'élan, d'ampleur, de variété de tons ; mais, en somme, c'est une étude bien faite, exacte, claire et atteignant son but, savoir : la glorification du christianisme au point de vue social.

M. *Chastel* déroule sous nos regards l'histoire de la naissance et des premiers développements du christianisme. Il fait passer devant nous le tableau rapide de ses vicissitudes et de ses triomphes, de ses

altérations successives et de plus en plus prononcées, sous le nom de *catholicisme*, des travaux missionnaires pour convertir les peuples idolâtres de notre Europe; l'histoire des hérésies. Il fait suivre chaque exposition historique d'une *application* édifiante, salutaire à l'auditeur. Ce sont, alors, des réflexions pleines d'élévation et de sens, une sorte de morale de l'histoire, abondante en notions instructives. En voici deux exemples. — « En nous plaçant
 « ici-bas pour nous préparer à une autre existence,
 « Dieu n'a point séparé pour nous le bonheur présent
 « du bonheur à venir; il nous les fait trouver,
 « au contraire, sur une même route; il a voulu que,
 « d'un même essor, nous puissions les atteindre l'un
 « et l'autre; mais, pour que nous ne risquions point
 « de nous égarer dans notre poursuite, c'est au plus
 « éloigné des deux qu'il nous ordonne d'aspirer avant
 « tout. Celui qui ne cherche que les biens temporels
 « manque son but; sa vie rétrécie et bornée lui fait
 « prendre pour le bonheur ce qui n'en est que l'apparence;
 « celui qui recherche les biens éternels
 « trouve par cela même le bonheur terrestre sur son
 « chemin. Voilà l'explication du phénomène admirable
 « que vient de nous offrir le christianisme; voilà
 « comment une religion toute spirituelle a pu améliorer
 « si prodigieusement le sort temporel de l'homme
 « et de la société.

« Quelle n'est donc pas l'erreur de ceux qui, sans le
 « secours de cette religion, et par des moyens purement
 « humains, espèrent, de nos jours, changer les

« mœurs et réformer l'état social ! Ils veulent rap-
 « procher, unir les hommes, et ils ne comprennent
 « pas que c'est en Dieu seul que les hommes peuvent
 « s'unir. Ils veulent exciter des dévouements, et ils
 « ne comprennent pas que le dévouement est une
 « absurdité pour qui ne croit pas à une autre exis-
 « tence. Ils veulent la paix et le bon ordre, et ils ne
 « voient pas que c'est l'amour excessif des biens du
 « monde qui produit tant de maux dans la société.
 « Ils parlent de liberté, et ils ne voient pas que
 « l'homme, jusqu'à ce qu'il ait été *affranchi par la*
 « *vérité*, est le plus esclave de tous les esclaves. Un
 « plus grand législateur nous a dit : « *Cherchez pre-*
 « *mièrement le royaume du Ciel et sa justice, et toutes*
 « *les autres choses vous seront données par-dessus.* »
 « Politiques ! retenez-la, cette parole ; rappelez-vous
 « que c'est à la religion de préparer votre œuvre ;
 « qu'il n'y aura que trouble et confusion dans ce
 « monde, tant qu'il ne se sera pas rattaché au monde
 « invisible et éternel ¹. »

« Un des caractères qui distinguent le christia-
 « nisme, et lui donnent le plus de supériorité sur
 « tous les autres systèmes religieux, c'est son *univer-*
 « *salité*, qui le rend propre à tous les temps, à tous
 « les peuples, à toutes les conditions, à tous les de-
 « grés d'intelligence.

¹ *Conférences sur l'histoire du christianisme*, t. I, p. 88-89.

« Les anciennes religions plaçaient l'essence de la
 « piété dans certaines pratiques extérieures, dans
 « certaines formes de culte, et par là ne pouvaient
 « convenir qu'à certains pays et à certaines mœurs.
 « Les anciennes philosophies, à leur tour, faisaient
 « dépendre la piété de recherches intellectuelles, plus
 « ou moins savantes, plus ou moins difficiles, et par
 « là ne convenaient qu'à un petit nombre d'esprits
 « capables de ces recherches. Le christianisme ne
 « repousse ni les recherches de la philosophie, ni
 « l'appui du culte extérieur, au contraire; mais ce
 « n'est dans aucun de ces deux éléments qu'il fait
 « consister l'essence de la piété. Il la fait consister
 « dans la *foi*, c'est-à-dire dans le développement de
 « cet instinct, de cette conscience religieuse que tout
 « homme apporte en naissant, qui, dans tous les
 « lieux, dans tous les temps, dans tous les degrés de
 « culture intellectuelle, réside toujours au fond du
 « cœur de l'homme, et dont les fruits naturels sont
 « l'amour, le respect, l'obéissance, la confiance filiale
 « envers le Créateur, ou, pour tout dire en un mot,
 « l'adoration de Dieu en esprit et en vérité. Tel est
 « le fondement éternel et immuable sur lequel Jésus
 « a fait reposer sa religion; et voilà ce qui la rend
 « propre à tous les hommes, voilà ce qui donnait à
 « Jésus le droit de dire à ses apôtres : « Allez in-
 « struire et baptiser *toutes les nations*. » Voilà ce qui
 « nous donne à nous-mêmes le droit de dire : « Je
 « crois la sainte Église universelle. » Voilà ce qui
 « nous assure, enfin, que le christianisme doit éten-

« dre son empire sur le monde entier, et avoir un
 « jour un sanctuaire dans tous les cœurs ¹. »

Quelles saines et salutaires leçons l'auteur sait tirer des fluctuations de l'histoire ecclésiastique! Comme il profite avec habileté de certains faits pour remonter aux principes et en faire mieux éclater l'évidence aux yeux de tous! « Ames pieuses, ne
 « regrettez plus pour l'Église la prépondérance ex-
 « térieure dont elle jouissait jadis, et dont le génie
 « de notre siècle l'a dépouillée; ne regrettez plus s'il
 « y a liberté pour tous, si les ministres de la religion
 « n'ont plus d'autre distinction que celle du sacer-
 « doce, plus d'autre moyen de persuasion que l'au-
 « torité de la parole et de l'exemple. J'ignore quel
 « esprit a présidé à ce changement; j'ignore si c'est
 « inimitié ou faveur, zèle ou indifférence, esprit de
 « jalousie ou esprit d'équité qui a fait ôter à notre
 « religion la plupart de ses prérogatives; mais, quoi
 « qu'il en soit, je la félicite de ce changement. C'est
 « ainsi, désarmée et pacifique, qu'elle veut faire son
 « chemin parmi les peuples; c'est par ses seuls at-
 « traits, et sous les auspices de la liberté, qu'elle
 « veut conquérir l'univers. Fille de Celui qui ne vou-
 « lut ni diadème pour ceindre sa tête, ni légions
 « d'anges pour le défendre, qui vainquit par le seul
 « glaive de la parole, et dont le passage ici-bas ne
 « fut marqué que par des bienfaits, il lui suffit de
 « pouvoir déployer aux yeux des hommes l'éternelle

¹ *Conférences sur l'histoire du christianisme*, t. I, p. 113-114.

« beauté de ses doctrines, la sainteté de ses pré-
 « ceptes, la puissance de ses consolations. Après
 « tout, la vérité est prêchée librement; que nous
 « faut-il davantage? Elle saura bien gagner ceux
 « qui sont préparés à la recevoir; et, si elle ne peut
 « contraindre les cœurs rebelles, si elle ne peut ob-
 « tenir d'eux des hommages forcés, une soumission
 « hypocrite, c'est encore un gain pour elle; l'éclat
 « dont elle brillera n'en sera que plus pur, et aucune
 « erreur humaine n'obscurcira la clarté de son di-
 « vin flambeau.

« Oui, j'en suis intimement convaincu, le change-
 « ment dont nous parlons est entré dans les vues de
 « la Providence; il était nécessaire pour seconder le
 « réveil religieux de nos jours. Pour que le christia-
 « nisme reprit son crédit parmi les peuples, il fallait
 « que, débarrassé de ses soutiens artificiels, il se
 « montrât au monde, sans autres appuis que sa pro-
 « pre excellence et que le zèle de ses sectateurs ¹. »

Quelle attention à noter les extrêmes et les troubles où se jette l'idée religieuse dogmatique, avec saint Augustin, Donat, Montanus, pour aboutir à la thébaïde et au fanatisme ascétique! Et quel art de varier son style, ses formes, et de présenter les choses d'une façon intéressante!

Dirons-nous avec quel calme et tranquille regard l'auteur parcourt ces longues annales de l'Église, ses agitations et ses orages? Quoique protestant,

¹ *Conférences sur l'histoire du christianisme*, t. I, p. 30.

quoique pasteur, la plus grande impartialité préside à son œuvre de prédicateur-historien. Jamais la passion ne l'entraîne, ne l'égare. Il voit les faits sous leur vrai jour ; les nécessités qui les amenèrent sont comprises de lui et les légitiment à ses yeux. Pour qu'une monarchie pontificale, universelle, se soit constituée, maintenue, il ne suffit point d'en appeler à l'ambition, au crime, à la violence. La primauté du siège de Rome avait certainement ses raisons dans les idées, les besoins de l'époque, la force des circonstances. Les choses pouvaient ne pas être ce qu'elles furent, mais elles ne pouvaient pas ne pas être.

L'intérêt redouble quand l'auteur arrive à la *Réformation*. Il expose parfaitement sa lente et séculaire formation dans les esprits. Au commencement du XVI^m siècle, tout était prêt pour la Réforme. « Mais d'où viendrait-elle, puisque ni papes, ni conciles n'avaient voulu ou pu la donner ? La vente effrontée des *indulgences* fit éclater l'orage. Luther à Wittemberg, Zwingle à Zurich, tonnent contre un tel abus. N'obtenant rien que l'excommunication et la sanction officielle donnée aux indulgences, Luther se résout à la séparation. Le 10 décembre 1520, il brûle en public la bulle de Léon X. La lutte s'engage. Comment les réformateurs vont-ils la soutenir ? Ils ont contre eux l'Europe couverte d'une multitude de moines, les deux plus grands monarques de la chrétienté, une foule de passions, d'ambitions, d'intérêts conjurés. Mais, d'un autre côté, les révoltes

des princes qui luttèrent contre les deux potentats de l'Europe, des États libres qui défendaient leurs privilèges contre les usurpations des rois ou des évêques, des peuples industriels, des villes qui ne voulaient plus enrichir Rome des fruits de leurs travaux, firent diversion. Par-dessus tout, l'enthousiasme, allié naturel d'une cause aussi sainte, créa partout des défenseurs. A peine un demi-siècle s'écoula, et la Réforme envahit la moitié de la Suisse et de l'Allemagne, la presque Scandinave, l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande. En France, en Bohême, en Hongrie, accueillie avec transport, mais opprimée par le pouvoir, elle soutiendra de continus assauts, jamais victorieuse, mais jamais vaincue, et toujours vivante en dépit des proscriptions. A cette confédération de villes régénérées, il fallait des centres de mouvement et d'action. Wittemberg le fut pour l'Allemagne; Genève, pour le reste de l'Europe.

« Quels bienfaits ne doit-on pas à la Réformation! Née des lumières, n'est-ce pas elle qui favorise partout leur essor? N'est-ce pas elle qui affranchit l'Europe de ses vieilles entraves, brisa la domination d'un sacerdoce oppresseur, favorisa le commerce, éleva les nations qui l'embrassèrent à un remarquable état de prospérité? Mais portons nos regards sur des biens d'un ordre plus relevé. Voyons ce qu'elle fit pour la cause de la piété et des bonnes mœurs. — Le point de vue des réformateurs est tout sérieux, tout spirituel. Une sainte jalousie pour l'hon-

neur de Dieu, un zèle ardent pour son culte, voilà ce qui les anime, et le mobile de toutes leurs réformes. Ce caractère de piété, ils sûrent l'imprimer aux Églises qu'ils fondèrent. Persécutions, oppressions, vexations de tous genres, les Églises sont prêtes à les endurer pour la profession de l'Évangile. Ce sont des protestants qui ont écrit les meilleures défenses de la religion. La voie de la sanctification que Rome avait fermée, c'est la Réformation qui l'a rouverte en détruisant l'abus impie des indulgences, en rendant aux commandements de Dieu leur inviolabilité, en combattant les fausses vertus, la fausse pénitence, en ôtant aux pécheurs le bénéfice des œuvres méritoires, en mettant avant les œuvres, la foi qui en purifie la source, en rétablissant la discipline de la primitive Église, en frappant d'excommunications, de censures publiques, les pécheurs scandaleux qui refusaient de s'amender. Un succès incomparable couronna ces efforts. Partout où la Réforme s'établit, elle rendit aux vertus particulières et publiques leur légitime empire. Elle imprima au caractère réformé cette sincérité qui l'a distingué si longtemps. Son influence obligea l'Église romaine elle-même à s'améliorer. On nous oppose les maux, les discordes, les guerres dont elle fut l'occasion ou le prétexte. Mais, en bonne justice, à qui doit revenir la responsabilité, sinon à ceux dont l'obstination a rendu ces maux inévitables, à ceux qui ont provoqué à la guerre les protestants ne demandant, une fois leurs droits reconquis, qu'à en jouir en paix ? Qui a fait

la Saint-Barthélemy. ? D'ailleurs, ces maux chaque jour s'effacent; les bienfaits restent. »

M. *Viguié* se propose de mettre en lumière le grand principè qui a été l'âme de la Réformation, savoir : *l'effort de la conscience religieuse pour saisir le Sauveur d'une manière plus intime et plus réelle, sans s'arrêter à des intermédiaires humains.*

La première conférence nous retrace les altérations successives du *principe spirituel* dans l'Église, jusqu'au moment où la conscience chrétienne, lasse de protestations stériles, éclate en une sainte indignation, qui produit cette révolution religieuse appelée *Réformation*. — La deuxième conférence traite du *principe chrétien* dans la Réformation allemande, et la troisième, de ce même principe dans la Réformation française. Ici, tout s'organise autour de Calvin; là, autour de Luther. Le *principe spirituel* a tout fait chez les deux grands réformateurs. Enfin, dans une dernière conférence, l'auteur, éliminant tour à tour les principes de négation, de révolte, de politique, de science, prouve qu'ils n'ont pas présidé à l'enfantement de la Réforme, qu'ils n'en sont pas l'essence, mais seulement des auxiliaires secondaires, quelquefois même incommodes et compromettants. Le seul véritable principe de la Réformation est le *principe spirituel*, le désir d'une union intime avec Christ.

Œuvre d'un homme de talent, ces *Conférences* sont pleines d'intérêt, nettes, vives, animées, rapides d'allure. L'auteur, habile à grouper les faits, suit le mouvement historique sans s'y embrouiller, et dégage avec aisance, des événements mêmes, les éléments de persuasion qu'ils contiennent. Il en fait jaillir la lumière. Je citerai les pages 149 à 152, qui indiquent, et font toucher au doigt avec beaucoup de force, une vérité systématiquement méconnue par nos adversaires, quelquefois même par les enfants de la maison, et qu'on ne saurait jamais trop établir. J'y joindrai les pages 153 à 155, où l'auteur constate, contrairement aux apparences extérieures, perfidement exploitées par les écrivains et orateurs catholiques, que la Réformation était faite dans la masse du peuple anglais, dans le fond des esprits, antérieurement à la rupture d'Henri VIII avec Rome. Ce morceau a une grande valeur.

(Pages 149-152.) — Le principe qui a présidé à la Réformation, < serait-ce la révolte contre l'Église, < en tant qu'institution ?

< Il le semble au premier abord, et pourtant il < n'en est rien. Constatons un fait très-simple, et < qui s'est partout identiquement produit. Comment < a commencé le mouvement religieux ? En atta- < quant les formes, l'organisation et les institutions < de l'Église établie ? Nullement, une telle pensée, à < l'origine, effraie les plus hardis et paraît sacrilège ; < qu'on se souvienne des débuts de Luther, et de < tous les réformateurs en général. Le mouvement

< religieux commence toujours par la lecture de l'E-
 < vangile, par une recrudescence de foi, par un amour
 < profond pour Jésus-Christ; en un mot, par la con-
 < science plus nette du principe chrétien. Que si,
 < plus tard, sous le coup de la vérité spirituelle, tom-
 < bent les altérations matérielles qui se sont, dans
 < la suite des âges, introduites au sein de l'Église,
 < cette chute est la conséquence d'une affirmation
 < supérieure, et non point d'un frivole plaisir de des-
 < truction. J'insiste sur ce fait, qui me paraît un des
 < plus intéressants de la Réforme. La Réforme a
 < procédé du dedans au dehors. Elle a tout d'abord
 < fermement établi l'élément de la foi personnelle au
 < fond des âmes; plus tard seulement, elle s'est pré-
 < occupée de la forme que cet élément intérieur doit
 < revêtir: son but n'a nullement été de mettre tel
 < système d'organisation à la place du système exis-
 < tant; son origine et son intime ressort ont été,
 < non le changement extérieur de l'Église, mais le
 < changement intérieur des cœurs. J'estime cette
 < pensée tout à fait vraie et historique; l'exprimer,
 < c'est rendre hommage à la pureté du mouvement
 < religieux. Ce n'est donc point la révolte contre l'É-
 < glise extérieure qui a été le principe de la Réfor-
 < mation. — La Réformation a été une révolution
 < religieuse, et non point une révolte. La révolte est
 < une négation; elle efface, sans le remplacer par un
 < mot plus heureux, le mot qu'elle raie du livre de
 < l'humanité. La révolution est une affirmation; elle
 < se fait au nom d'un principe positif, et introduit

« un élément nouveau dans le monde spirituel; en
 « ce sens, le christianisme, qui est l'affirmation par
 « excellence, a été la révolution la plus considérable
 « qui fut et qui sera jamais. De la révolte ou de la
 « négation ne peuvent sortir des créations puissantes;
 « au contraire, les grands progrès de l'humanité
 « s'accomplissent toujours par des affirmations, c'est-
 « à-dire par des révolutions, quelquefois pacifiques,
 « trop souvent, hélas! orageuses et sanglantes. Or,
 « voici tout un monde nouveau qui surgit au XVI^m
 « siècle; voici une création, un édifice, une Église!
 « Jamais, non jamais, la négation n'a pu produire
 « ces résultats positifs: de rien, rien ne peut sortir.
 « La révolte, impuissante à créer quelle chose que
 « ce soit, n'a donc pas créé la chose capitale du
 « monde moderne, et n'en a pas été le principe. Ce
 « principe, il faut le chercher ailleurs. »

(Pages 153-155). — « Le principe politique a-t-il
 « été le principe de la Réformation? Non.

«
 « Nous voulons aller droit au pays qui semble se
 « dresser, à ce moment, devant nous comme une ob-
 « jection: l'Angleterre.

« Ici, dit-on, la Réformation a bien été l'œuvre du
 « souverain; c'est lui qui a rompu avec la cour de
 « Rome, lui qui a décrété l'organisation nouvelle, lui
 « donc, homme de caprice ou de passion, qui doit être
 « considéré comme la cause puissante et première
 « du mouvement religieux de la Grande-Bretagne.
 « Voilà une de ces erreurs historiques partout ac-

< ceptées, et d'autant plus funestes que les appa-
 < rences sont en leur faveur. Or, une étude sérieuse
 < conduira, au contraire, tout homme impartial aux
 < résultats suivants : En Angleterre, la Réformation
 < a été opérée, avant tout, par la lecture de la Pa-
 < role de Dieu. Les beaux mouvements religieux, à
 < partir de Wicleff, qui rendit le saint volume au peu-
 < ple, ont tous eu pour cause une foi plus pure, ex-
 < citée par la méditation de l'Évangile. Il faut dire
 < plus. En Angleterre, plus qu'ailleurs, la Réforma-
 < tion a été individuelle et spontanée; il n'y a pas
 < là de personnalités puissantes qui entraînent les
 < masses, comme Luther en Allemagne, Zwingle en
 < Suisse, Calvin en France et à Genève. La Bible,
 < répandue à profusion, ouvre seule les cœurs aux
 < vérités chrétiennes, et les pousse dans la voie du
 < salut. Dieu a voulu, semble-t-il, que sa Parole fût,
 < dès l'origine, l'âme de cette nation destinée à ré-
 < pandre aujourd'hui le saint Livre à travers les
 < mers, sur toute la terre habitable. — Veuillez
 < prêter votre attention à ce seul fait, qui est dé-
 < cisif. Avant Henri VIII, la Réformation existait si
 < bien dans les âmes, et avait tellement éclaté au
 < dehors, qu'elle était attaquée et persécutée; et
 < par qui donc ? Par le roi lui-même, par Henri VIII,
 < que le souverain pontife surnomme le Défenseur
 < de la foi. Il est donc bien évident qu'avant la rup-
 < ture du monarque avec la cour de Rome, la Réfor-
 < mation était déjà faite dans la Grande-Bretagne.
 < Que, plus tard, la protection de ce souverain, toute

« funeste et accablante à porter qu'elle est, ait favo-
 « risé dans une large mesure l'extension des opinions
 « nouvelles, nous l'accordons volontiers; mais, en
 « fait, la Réformation existait en Angleterre avant
 « que le monarque songeât à se déclarer pour elle;
 « et, en principe, il aurait été aussi impossible à
 « Henri VIII de la créer qu'il a été, plus tard, im-
 « possible à la reine Marie de la détruire. Non, ré-
 « pétons-le, les idées et les sentiments sont au des-
 « sus des ordonnances des rois de la terre. La poli-
 « tique ne crée pas la foi. »

M. Couriard, après un tableau résumé du XVIII^{me} siècle, élégant et frivole, railleur et corrompu, entreprend de réfuter les trois écoles qui se formèrent dans son sein, à l'encontre de la foi et de la vérité : le *Matérialisme*, le *Scepticisme* et le *Déisme*. L'un représenté par Helvétius, l'autre par Voltaire, le dernier par Rousseau.

Cet ouvrage n'est pas sans mérite; mais il est gâté par beaucoup de redondance et d'enflure. De plus, on peut lui reprocher d'enfoncer des portes ouvertes. Se donner pour tâche de pulvériser des doctrines parfaitement abandonnées dans ce qu'elles avaient d'excessif et d'inouï, c'est s'ouvrir une carrière facile à parcourir. Un reproche plus grave, c'est de n'avoir

qu'imparfaitement saisi l'esprit du XVIII^m siècle. Cet esprit n'est pas tout entier dans les doctrines impies et subversives; c'est une existence compliquée que la sienne. Il importe d'y regarder de près, et d'opérer un triage souvent délicat. Il faut aussi entrer dans les nécessités des situations faites aux grands hommes de ce temps, nécessités et situations qui expliquent ou atténuent leurs torts. On n'a pas tout dit, quand on a couvert d'anathèmes les ouvrages, il est vrai, légers et sarcastiques, audacieusement négateurs, trop fréquemment injustes et violents de ces illustres génies, abusés sur l'ennemi qu'ils combattaient. Leurs flèches envenimées étaient plus à l'adresse d'un catholicisme réellement coupable, qu'à celle du christianisme véritable. Il faudra toujours savoir gré à Voltaire, même après l'avoir sévèrement jugé, de sa haine de l'injustice, de la violence, du mensonge, partout où ils apparaissaient. Ce vieillard, de quatre-vingt-quatre ans, plaidait jusqu'à la dernière heure pour les familles de Calas, des Sirven, des Labarre. « Chaque matin, a écrit M. Quinet, il se réveille obsédé par les cris des générations, des civilisations éteintes. Au milieu des agitations, des distractions du XVIII^m siècle, un cri, un soupir parti de Thèbes, d'Athènes, de Rome antique, du moyen âge, l'occupe, l'obsède, le tourmente; cela l'empêche de dormir. Le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, il a la fièvre. » On a beau dire, cela est grand. Ces énergiques émancipateurs n'ont pas toujours parlé, ni agi en profanes irres-

pectueux, en athées, comme on le proclame à satiété. On peut, chez eux, relever des traits qui, sans racheter sans doute tant d'exagérations bruyantes, tant d'inexactitudes et tant de propos choquants, montrent pourtant que le fond de leur pensée, et surtout de leurs sentiments, valait mieux que leur langage. Ne cessons de le répéter : ce qui avait excité leur exaspération, c'était l'abominable usage que le catholicisme avait fait de sa force, les odieux excès dans lesquels il s'était jeté, ses supplices, ses cruautés, ses échafauds, ses bûchers dressés au nom du christianisme. De là, pour les encyclopédistes, une confusion déplorable, mais naturelle, dans l'ardeur d'une lutte qui avait pour but de faire rentrer le monstre dans son repaire, d'écraser ce Cerbère aux mille têtes toujours prêtes à dévorer. On raconte que Jordano Bruno, sur le bûcher où le faisait monter l'inquisition, détourna la tête de l'image du Christ. Je le crois bien, on le brûlait en son nom. Si l'on doit condamner les énormités où s'est quelquefois complue la philosophie du XVIII^{me} siècle, quiconque envisagera dans l'histoire, non pas les fautes des hommes, mais la suite des faits et l'enchaînement des idées, n'en demeurera pas moins convaincu qu'une filiation directe, hautement avouable, rattache le XVIII^{me} siècle au XVI^{me}, toutes les libertés sociales à la liberté religieuse.

Voilà ce dont M. Couriard ne semble pas se douter le moins du monde ; de sorte que son livre, qui n'est

qu'une suite de paroles fulminantes, fait plus l'effet d'un acte de colère que de justice.

Toute la partie consacrée à la réfutation du théisme est d'une faiblesse excessive, d'une superficialité d'idées complète. Rien d'approfondi, tout est enlevé au pas de course. Bien des pages portent à faux, et peuvent facilement être retournées contre lui. Vouloir absolument étayer la religion sur les miracles, prétendre que la sublimité des enseignements de Jésus ne suffit pas à soutenir l'édifice chrétien, donner le merveilleux comme la seule preuve digne de Dieu, c'est errer avec l'ancienne apologétique, c'est ne rien comprendre au fond même des choses. «Ceux qui prétendent, a dit Lessing, établir l'existence de Dieu et la religion sur les miracles, prouvent une chose obscure par une chose plus obscure encore, et qu'ils ignorent au suprême degré, de façon qu'ils inventent une espèce d'argumentation jusqu'à présent inconnue, qui consiste à réduire son contradicteur, non pas à l'impossible, mais à l'ignorance.»

Ce qu'il y a de mieux dans le volume, ce sont les pages consacrées à la réfutation du système matérialiste. Elles m'ont paru pleines de souffle et d'élan.

Je ne terminerai pas sans dire un mot du genre même des *Conférences*. Elles sont destinées à intro-

duire dans la chaire un enseignement plus relevé. Il s'agit de rendre de hautes questions accessibles à une réunion de personnes d'une instruction et d'une portée très-diverses. Il faut savoir, sans que le fond en souffre trop, donner à des idées, souvent abstraites, une forme populaire. Ce genre semble avoir été inauguré chez nous, protestants, par M. Basset, de Genève, en 1832 ou 1833. D'abord rares, elles sont rapidement devenues en vogue. Aujourd'hui, très-répandues, leur empire semble absorbant. Or, je ne sais s'il faut s'en réjouir, je me demande si elles n'ont pas altéré l'essence même de la chaire, qui me semble être naturellement limitée au sermon et à l'homélie. Les conférences ont amené des sujets historiques, philosophiques, presque métaphysiques; un amas de considérations sociales, dogmatiques, discuteuses, agressives, une surabondance de développements. Là où deux ou trois sermons eussent suffi; sous prétexte de conférences, on a composé des volumes. La chaire chrétienne a vu son principe, qui est l'édification et la sanctification, se changer en un autre, qui est l'enseignement, l'instruction, et bien souvent la robe du prédicateur a recouvert une sorte de professorat détourné. L'ancienne simplicité s'est perdue et de la part de l'orateur et de la part des auditeurs; les grands mots et les grandes phrases ont eu libre carrière. Tout sujet un peu sérieux et élevé a paru bon pour la chaire. Peu à peu une idée s'est fait jour dans les esprits : « Pourquoi une chaire et un temple? une estrade,

une chambre vaudront tout autant. > Le *sermon laïque* est né, ou naîtra, fils des conférences, qui tendent à déshabituer les troupeaux des sermons proprement dits, et assimilent l'Église à l'université. L'Église en portera la peine. Elle pourra, dans un temps donné, être désertée par ceux qui ont été peu à peu habitués à ne trouver plus grande différence entre ce qui se dit ici et ce qui se dit ailleurs. Le *sermon laïque* a commencé son œuvre. On peut lui prédire grande fortune. Il a pour lui l'aisance absolue des mouvements, l'appropriation de tous les jours et de toutes les heures. L'intolérance du parti orthodoxe lui a fait la partie belle. — Je persiste à croire que le vrai domaine de la chaire, c'est le *sermon*, concentrant dans un court espace ses idées, toutes vouées à l'édification, à la sanctification, à tourner nos âmes vers les cieux. On y reviendra, soyez-en sûrs, quand on aura parcouru le vaste cercle des abstractions et des considérations savantes, philosophiques, historiques, ou de pure instruction, dont je suis, du reste, très-partisan, mais à leur place. On reviendra à la simplicité et à la concision, à l'influence modeste, calme et douce du sermon. Mais quand? Peut-être lorsqu'il sera trop tard pour lui rendre toute sa saveur. — < Il est vrai, dit M. l'abbé < Bayle ¹, qu'un nouveau genre de prédication a été < créé de nos jours. Des conférences dogmatiques < ont obtenu les plus légitimes succès. Mais elles ne

¹ Auteur d'un ouvrage sur Massillon.

« formeront jamais qu'une prédication exception-
« nelle, et ne pourront être exposées que devant un
« public spécial. Le sermon et l'homélie formeront
« toujours la grande prédication chrétienne. Ceux
« qui n'ont pas la force de pratiquer sont toujours
« plus nombreux que ceux qui n'ont pas le bonheur
« de croire. »



LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Traits généraux.

Nous avons noté, avec autant de précision que possible, les traits particulièrement saillants de la prédication protestante contemporaine, de langue française, ceux qui forment sa physionomie proprement dite. Il est d'autres traits plus généraux, qu'une étude attentive fait découvrir, mais auxquels il ne nous a pas paru nécessaire de nous arrêter longuement, par cela même qu'ils ne sont que des traits généraux. Toutefois, il convient, au terme de cet ouvrage, pour le rendre complet, de les indiquer rapidement.

Et d'abord, on peut signaler une grande *austérité* et une *fidélité courageuse*. Elle dit à « Israël ses forfaits, et à Jacob ses iniquités. » Mettant l'homme en présence de ses péchés, elle les lui reproche en face. D'une main ferme elle déchire les voiles, écarte les bandeaux. Gardienne incorruptible du

bien, elle ne laisse passer aucun abus, et, mettant le doigt sur la plaie, elle dit : *Voilà le mal!* Plus désireuse d'être utile que de plaire, elle cherche à ramener vers les « témoignages de l'Éternel, » le sentiment public qui s'égaré. L'art de pactiser avec les humaines faiblesses, et de s'en faire un point d'appui, lui est inconnu. Elle ignore ces interprétations adoucies, qui savent rendre élastiques les divins commandements, altérer la pureté de la morale, abaisser la sainteté du devoir. A d'autres d'émuquer la réprimande devant les opulents et les puissants du monde, ne leur gardant que des blâmes timides et d'indulgents avis. Pour elle, continuatrice des prophètes et des apôtres, auxquels il était ordonné de ne pas craindre et de parler à cœur ouvert; pour elle, qui puise toute ses inspirations et toutes ses connaissances dans l'Évangile, vous la trouverez invariable comme lui, occupée à relever sans cesse ce que l'esprit du monde abat.

Amie des lumières, la prédication protestante de notre siècle s'est toujours montrée au premier rang pour pousser à la diffusion de l'instruction. En 1818, par exemple, tandis que le clergé catholique entreprenait une croisade contre les généreux efforts de ceux qui voulaient instruire le peuple et l'enfance, dirigeant ses traits surtout contre la méthode d'instruction mutuelle, la prédication protestante s'em-

pressa, non-seulement de préconiser cette méthode, mais encore de défendre chaleureusement l'instruction en général ¹. — « Qu'on crée des bibliothèques populaires, s'écriait en 1861 M. le pasteur Ménard-Saint-Martin, pour faire échec aux mauvais livres ; qu'on ne se contente pas de signaler les devoirs, mais qu'on les fasse comprendre et aimer. En tout cas, dans l'œuvre de la diffusion des lumières, il est trop tard pour reculer. Si elle s'accomplit sans nous, elle s'accomplira aussi contre nous. C'est une œuvre éminemment protestante, évangélique, chrétienne. Sous peine de renier nos principes et la foi de nos pères, nous devons mettre chaque membre de l'Église à même de nourrir son intelligence et son cœur par la lecture de la Parole de Dieu ². »

Mais c'est surtout ce que j'appellerai l'*intellectualisme* et la *profondeur psychologique*, qui me paraissent devoir être marqués parmi les traits généraux de la prédication protestante de langue française dans la première moitié de ce siècle.

J'appelle *intellectualisme* cette tendance qui consiste à s'élever aux hautes sphères de la pensée, à se rendre compte des choses, à les *raisonner* et à les

¹ *Sermon sur l'instruction de l'enfance*, par M. Schlick, président du Consistoire de Montcaret (1818).

² Ménard-St-Martin, *Sermons* : L'instruction primaire. Nîmes et Paris, 1861.

fouiller dans leurs entrailles mêmes. Eh bien! quand on s'est occupé avec un peu de suite et de fixité du sujet que je traite, il est facile de voir que, de bonne heure, ç'a été là une tendance de la prédication protestante de notre époque. Les premiers indices de ce genre se révèlent, dès 1817, dans les sermons d'un pasteur d'Uzès, M. Roux. Ils sont extrêmement marqués chez *Samuel Vincent* (1822-1827 ¹). Avec lui, la prédication se fait profonde, abstraite, réfléchie. Ce ne sont plus des élans, des appels, des sentiments, c'est de la *pensée*, de la dialectique religieuse. Chez un très-grand nombre de nos meilleurs sermonaires du XIX^me siècle, cet esprit a prévalu. On étudie à fond le sujet, on le pénètre, on le creuse, on l'entoure d'investigations. On définit les faits de l'ordre moral, on les scrute. C'est avec *Vinet* que la prédication d'*idées* atteint son apogée. Repliée sur elle-même, elle va observant, méditant, déduisant, véritable gymnastique spirituelle. La prédication devient une *étude*. Tendue vers la vérité, elle la poursuit dans ses retraites reculées; elle la saisit et l'enveloppe dans les mailles d'un filet délié. Un texte est comme un champ de manœuvre. Quelle analyse savante et approfondie des choses de la foi ²!

Les disciples du Maître (MM. Chavannes, Secrétan, Trottet) ont, avec lui, formé un groupe à part, qui a fortement imprimé ce tour spéculatif à la prédi-

¹ Voyez *Portraits homilétiques*: Samuel Vincent.

² Voyez *Portraits homilétiques*: Vinet.

cation, mais non sans abus, sans excès. Ainsi passée au laminoir, étendue au marteau, elle s'est amincie jusqu'à en devenir insaisissable. C'est pour le coup que M^{me} de Sévigné aurait demandé qu'on « *lui épaissît un peu tout cela.* »

Ce genre spéculatif, analytique, débarrassé de ce qu'il a d'outré, tempéré et adouci, peut produire un grand effet, intéresser sans lasser (MM. Coquerel père, Eugène Buisson), et donne au discours religieux, de sa nature un peu mol et allangui, quelque chose de ferme et vigoureux, sans quoi le sermon devient vite fade et déplaisant.

Notons, entre parenthèses, le *théologisme*, qui n'a fait que de rares et courtes apparitions dans la chaire réformée française depuis soixante ans. Il a, cherché, toutefois, à s'y introduire. C'est encore un effort de l'intelligence, un exercice de la pensée, pour se rendre compte intellectuellement, scientifiquement du *dogme*. Un besoin de logique jusque dans la foi, un désir de la légitimer devant la raison, tout en humiliant celle-ci à ses pieds, quand on sera à bout de moyens. Dangereuse, délicate tentative s'il en fût, que la chaire ne supporte pas, parce que le *dogme révélé* se laisse difficilement réduire sous les lois du raisonnement. Aussi jamais, chez nous, n'allait-on loin dans cette voie épineuse. On y a pourtant hasardé un pas ou deux. J'en trouve des traces chez

M. Secrétan (1835 ¹), chez M. Ad. Monod (1847 ²), chez M. Coquerel père (1849), chez M. Cellérier fils (1852 ³), chez M. Réville (1853 ⁴).

M. Secrétan (M. Réville aussi) cherche à concilier les inconciliables Paul et Jacques. Il se livre à un examen précis des écrits de ces deux apôtres. Il étudie la question du *péché originel* au point de vue de son importance, la suit dans ses conséquences pratiques, dans ses rapports avec l'économie du salut.

M. Monod fait une *étude sur saint Jean*, non pas le saint Jean biographe du Christ, mais le saint Jean mystique, faisant revivre, par le souvenir, la personne de Jésus disparu, et s'efforçant en quelque sorte de le ressusciter par cet acte de seconde vue, qui est le propre d'une adoration intense.

M. Réville, penché sur des textes, les replace dans leur milieu naturel, les remet dans leur cadre historique. Il fait l'analyse et la synthèse du *paulinisme*.

Grâce au talent très-grand de ces trois prédicateurs, et aux qualités qui leur sont inhérentes, ces essais n'ont pas trop mal figuré en chaire, où ils se transforment assez bien en édification, ou du moins y concourent, non cependant sans quelque étrangeté. Ce genre, toutefois, ne doit point être encouragé.

¹ Secrétan, *Sermons*, p. 102-106.

² A. Monod, *La parole vivante*.

³ Cellérier fils, *Vie intérieure*, p. 234-235.

⁴ Réville, *Solutions évangéliques*.

La chaire chrétienne ne doit pas plus tourner à la *Faculté de théologie* qu'à l'*Université*.

Profondeur psychologique. — La prédication protestante contemporaine est éminemment *psychologique*. Le cœur humain lui est connu. Elle aime à étudier les diverses formes qu'y prend le mal, les diverses phases qu'il y parcourt. Elle note le terrible désaccord, que sent le vicieux entre sa conscience et sa conduite, le trouble et le désespoir qui s'en suivent. Elle déploie un grand talent d'observation pénétrante. Elle compte nos fibres morales, et sait se guider dans le labyrinthe de nos erreurs qu'elle suit dans leur logique redoutable. Aucune de nos misères spirituelles ne lui échappe. « Découvrant les pensées des cœurs, » comme dit l'évangéliste, levant les voiles, écartant les prétextes, dissipant les mensonges, elle révèle chacun à soi-même dans les dangers qu'il court, dans la gravité des fautes crues légères. Elle sait comment éclosent, grandissent les passions, comment s'amassent les nuages qui forment les tempêtes, ravagent et détruisent la vie. L'histoire des transformations d'un désir en idée arrêtée, d'une idée en fait, lui est familière. Elle la trace avec cette assurance de l'éru- dit, qui, ayant puisé aux sources, défie les démentis. Demandez-lui de vous décrire nos secousses intérieures, les ébranlements de nos consciences, les

souffrances de notre cœur et les réveils de notre âme ; de vous dire quelles influences nous déterminent, et comment nous nous débattons pour échapper aux célestes évidences, aux étreintes internes. Vous verrez son admirable science de l'âme, la délicatesse de ses analyses et de ses peintures morales (Vinet, Manuel ¹, Bouvier père, A. Monod, Coquerel père ², Trottet ³, Cellérier fils ⁴).

On jugera, d'après ce que l'on vient de lire, que la prédication protestante de notre siècle a surtout manqué de *simplicité* intime, populaire, pratique, et

¹ Voyez surtout dans Manuel, *Sermons*, 2 vol. (1841 et 1843), le sermon intitulé : L'Ostentation du mal.

² Chez M. Coquerel père, il y a, outre une intuition morale remarquable, une grande rapidité de marche, le don de pénétrer, sans longs tâtonnements, dans le fond d'une conscience, et un charme de style qui couronne tout.

³ M. Trottet (*Discours évangéliques*, 1853) fait la dissection de l'âme, sur le vif, si l'on peut ainsi parler, en sonde les plaies, mais pas toujours sans une sorte d'ardeur sombre et pénible.

⁴ Cellérier fils, *Vie intérieure*, 1852. Voyez les pages 38-44 et surtout la première partie du sermon intitulé : La communion avec Dieu. C'est une annotation psychologique minutieuse, un œil tourné en dedans.

Je me suis interdit les citations, pour ces *traits généraux*, chapitre rapide en ses généralités. Mais les lecteurs pourront les lire plus tard dans le volume projeté des *Portraits homilétiques*.

par suite d'*onction*. L'on n'aura pas tort. Ce n'est pas qu'on ne puisse noter des prédicateurs chez lesquels ces caractères, si précieux, se rencontrent (Cellérier père, GrandPierre, Jacques Martin, Cellérier fils, pour la simplicité; pour l'*onction*, Ancillon, Merle d'Aubigné, Grawitz, Gaussen, et encore Martin et Cellérier), mais ils ne dominent pas dans l'ensemble. La chaire protestante a cherché, de nos jours, son niveau un peu haut, sans peut-être prendre assez de souci des humbles et des petits, des âmes naïves, qui sont l'immense majorité. Toutefois, il y a à cette faute, une circonstance atténuante, c'est d'avoir élevé le niveau moral et intellectuel des générations qui nous appartiennent, de les avoir formées à la pensée, familiarisées avec l'*idée*. Il est incontestable, en effet, à prendre les choses en général, que les auditoires populaires protestants sont plus ouverts, plus compréhensifs que les autres, et ont le pas, pour la culture et l'étendue de l'esprit, sur les auditoires populaires catholiques. Cette supériorité, la prédication peut en revendiquer le bénéfice; c'est à elle, en grande partie, qu'on en est redevable.

CHAPITRE II

Sees pages éloquentes.

Je dois dire d'abord ce que j'entends par *éloquence*. Pour moi, elle n'existe que là où il y a mouvement, action, éclat, verve, entraînement ; quelque chose de soulevé, d'enlevé, de vibrant, d'ému. Une page n'est pas éloquente, à mes yeux, lorsqu'elle n'est que bien raisonnée, sagement conduite, d'un sens droit, d'une irréprochable logique. Je distingue entre logique, raisonnement, talent d'exposition ou de déduction, et éloquence. Ce sont choses diverses et divergentes. Les « violents qui ravissent le royaume des cieux, » voilà les éloquents. Dans l'éloquence, telle que je la comprends, il y a du torrentueux, de l'impétueux, du véhément. Le langage comme les sentiments doivent être fermes, résistants, énergiques. Une douceur suave, une souplesse aimable, une grâce attendrie, créent autour d'elles le *charme*, non l'éloquence. Pour enthousiasmer, électriser notre âme, il faut plus que cela. L'éloquence avec sa chaleur, son cri, ses élans, ses aspirations, sa volonté dressée contre les obstacles, les difficultés, les oppositions, forme une puissance *unique*, et que rien ne remplace. Il y a d'autres choses excellentes parmi les productions de l'esprit humain, parmi les fruits de l'intelligence et de la foi, mais qui ne sauraient l'exclure, même lors-

qu'on les lui préfère. L'esprit de l'homme est susceptible d'admiration de plus d'un genre ; toutefois, l'admiration qui nous emporte avec elle, dans un soudain et immense transport, doit sa naissance seulement à cette éloquence mouvementée dont je parle, qui crie, pleure, soupire, s'indigne, tonne, s'abandonne ou s'exalte dans une sublimité d'adoration, d'horreur sacrée, de sympathie ou d'amour ¹!

Certes, on pourrait tirer des nombreux sermons que j'ai étudiés pour composer ce livre, d'autres pages encore que celles que je vais reproduire. Mais je dois me borner, d'abord pour ne pas grossir démesurément ce volume, ensuite pour ne pas empiéter par trop sur mon livre futur des *Portraits homilétiques*. Ce que je réunis ici, ce sont les morceaux d'élite, un petit nombre de pages supérieures.

En suivant l'ordre chronologique des sermons où je dois puiser, M. L. BONNET ² s'offre le premier.

¹ « La grande éloquence, dit Tacite, est comme la flamme ; il faut du mouvement pour l'exciter, et c'est en brûlant qu'elle brille. »

² Pasteur de l'Église française de Fraucfort-sur-le-Mein, ses principales publications sont :

Sermons sur la prière du Seigneur (Paris, 1837).

La famille de Béthanie (Toulouse, 1852).

Ce prédicateur a rarement le mouvement et l'action oratoire. Cependant, parfois, il la rencontre. Une sainte indignation l'entraîne, un enthousiasme religieux s'empare de lui. Sa parole, alors, d'ordinaire un peu terne, se relève et se vivifie.

« Mais s'en suit-il que ce Nom, ainsi révélé, ne soit plus sacré? S'en suit-il que, parce que « Dieu est amour, » il ne soit plus Sainteté? — S'en suit-il que, parce que nous avons le privilège de dire à Dieu : « Notre Père, » nous ne devons plus le reconnaître comme le Dieu trois fois saint dans toutes ses perfections? — On le dirait, je l'avoue, à voir la tendance du siècle où nous vivons. — Où, en effet, est-il reconnu sacré, où est-il sanctifié ce nom de Dieu, avec toutes les perfections qu'il exprime? Où est-il reçu tel qu'il nous a été donné, et prononcé avec un profond mouvement de vénération et d'amour? Prêtez l'oreille aux propos des hommes, — jetez vos regards sur les publications sans nombre que l'on considère comme l'expression de la société, — étudiez le caractère dominant de tous les genres de littérature, qu'y verrez-vous? Où est dans tout ce monde d'idées, de pensées, de sentiments, de systèmes, où est le sanctuaire réservé à la demeure du saint nom de l'Éternel? — Et sans parler ici de ces écoles d'incrédulité, où le nom de Dieu et toutes ses perfections, que nous devrions adorer à genoux, sont filtrées, évaporées, desséchées une à une à l'a-

lambic aride d'une raison orgueilleuse et obscurcie de ténèbres; où le vermisseau de poussière demande compte à Dieu du nom qu'il s'est donné, nie le caractère qu'il a révélé et l'autorité divine de celui qui l'a apporté des cieux; sans parler ici de ces productions de l'intelligence humaine, où le nom de Dieu et de son Christ est traîné dans le dévergondage immoral d'une imagination pleine de souillures; — sans parler ici de ces choses, rendez-vous attentifs, ô vous qui désirez connaître comme saint et sanctifier le nom de votre Dieu, à la tendance que ce siècle voudrait imprimer même à la piété; examinez avec soin ce qu'on appelle de nos jours la littérature religieuse; ouvrez les livres de dévotion dont abonde surtout l'Allemagne, ouvrages faits pour répondre au goût d'une génération à qui il convient mieux de méconnaître la sainteté du nom de Dieu pour n'avoir pas à le sanctifier. Là, vous aurez dû le voir, la connaissance et l'adoration du saint nom de Dieu, a fait place à celle d'une divinité dépouillée de toute sainteté, de toute justice; d'un Dieu, création de l'homme, d'un Dieu qui n'a point le péché en horreur, qui ne punit point le pécheur, qui tient le coupable pour innocent, qui ne prend pas garde aux iniquités; — là, vous verrez que l'homme, pour être conséquent, après avoir fait de Dieu un Père semblable à Éli, trop faible pour punir ses enfants, rejette avec dédain le grand moyen de salut et de pardon que l'Évangile nous montre dans la croix du Sauveur et dans son sacrifice expiatoire;

là, les principes profonds, sérieux, sanctifiants, qui reposent sur la connaissance du Dieu de l'Évangile, principes de vie et de sainteté qui arrachent l'homme à lui-même, au péché, au monde, ont fait place à un sentimentalisme vaporeux, à une religiosité vague, sans énergie, sans vertu, sans vie, qui berce agréablement l'âme dans ses illusions favorites, et lui fait envisager ses péchés comme des faiblesses inséparables de la nature, et auxquelles Dieu est trop bon pour prendre garde ! Génération incrédule et efféminée, siècle ammolli, qui, parce qu'il n'a plus ni la volonté, ni la force d'être chrétien, mondanise le christianisme ; qui, parce qu'il ne veut plus s'élever jusqu'au Dieu de la Bible, rabaisse Dieu jusqu'à lui, ou plutôt crée une divinité nouvelle, et s'écrie : « O Israël ! voici ton Dieu qui marchera devant toi ! »

« Puis, qu'il vienne cet homme de Dieu, qui, jusque dans la cour d'un prince voluptueux et avare, « parlait de tempérance, de justice, de jugement à venir ; » qu'il vienne dire aux hommes de notre siècle que « la colère de Dieu se révèle pleinement du ciel sur toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent la vérité captive dans leur injustice ; » que, « sans la sanctification, personne ne verra le Seigneur ; » qu'il vienne, le fils du charpentier, dire à notre siècle que, « si un homme n'est né de nouveau, il n'entrera point au royaume de Dieu ; » que « la voie large mène à la perdition, et qu'il y en a beaucoup qui y marchent ; » qu'il peut y avoir, au

delà du tombeau, « des pleurs et des grincements de dents,..... » et certainement ces hommes-là, s'ils pouvaient parler ainsi sans être reconnus à leur langage galiléen, seraient répudiés et rangés parmi ces fanatiques obscurantins du vieux temps, à qui on ne fait plus l'honneur de les compter dans notre siècle éclairé, et à qui l'on refuse jusqu'au bon sens ! » (*Sermons sur la prière du Seigneur*, pages 35-38.)

« Et si, de ces réalités du passé et du présent, nous jetons dans l'avenir les regards de notre foi sur les promesses de Dieu, qui aussi sont une réalité, nous verrons ce royaume, après avoir triomphé de tous les obstacles, « couvrir la terre entière, comme le fond de la mer est couvert par les eaux. » — Appuyés sur cette parole de Dieu, qui ne nous trompera pas plus qu'elle n'a trompé Abraham, les prophètes, les apôtres, nous croyons, avec une pleine certitude de foi, que « tout genou se pliera devant Christ, et que toute langue confessera qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père. » Alors le Roi suprême viendra prendre pleine possession de son royaume, dont tous les membres partageront avec lui la gloire et les triomphes; alors, « il en viendra d'Orient et d'Occident qui seront assis à table dans le royaume de son Père; » alors, quand « tous les ennemis de Christ lui serviront de marche-pied, » ses rachetés de tout peuple, de toute langue, de toute

tribu, délivrés de leurs misères, victorieux après leurs combats, entourant pour jamais celui qui les a aimés et rachetés par son sang, entonneront un chant éternel de délivrance et d'actions de grâce ! Alors sera vaincu et anéanti le mal sous toutes ses formes : Satan avec son sceptre de fer et ses ruses de serpent, le péché avec son venin meurtrier et ses remords déchirants, la haine avec ses tourments secrets, la calomnie avec ses torches incendiaires, les inimitiés avec leurs troubles, la guerre avec ses ravages, les souffrances du corps, de l'âme, du cœur, les maladies, l'agonie, la mort, oui, la mort elle-même, « le dernier ennemi qui sera vaincu ! » Alors retentira dans toute l'étendue des cieux cette voix que Jean écoutait avec transport à Patmos : « C'est maintenant qu'est venu le salut et la force et le règne de notre Dieu ; car l'accusateur de nos frères, qui les accusait nuit et jour devant notre Dieu, a été précipité ! » — Alors le règne de Dieu et de Christ aura atteint sa dernière destinée ; alors l'Église ne gémira plus du sein de son esclavage et de ses misères : *Que ton règne vienne !* mais elle s'écriera en triomphe et avec amour : « Dieu, Dieu seul, tout en tous ! » (*Sermons sur la prière du Seigneur*, pages 55-57.)

« Douze heures au jour ! Oh ! folie de tant d'êtres immortels et chargés d'une redoutable responsabilité, et qui pourtant prodiguent,

à la poursuite de vanités, ces heures si courtes, si précieuses! Le roi païen, qui, chaque matin, entendait son esclave lui crier à haute voix : « Philippe, souviens-toi que tu es mortel! » ne s'élèvera-t-il pas au dernier jour, en témoignage de condamnation contre tant d'êtres qui prennent le nom de Jésus-Christ crucifié, et qui marchent vers la tombe comme s'il n'y avait point de mort, point de jugement, point d'éternité! Oubliant leur haute destination, ils poursuivent, pendant les *douze heures du jour*, des ombres qui les trompent, qui les fuient; un rêve chimérique les absorbe tout entiers pendant les douze heures destinées au travail, et s'ils ne se réveillent sur un lit de mort, en présence de la mort sur le bord de l'abîme, *il n'y a plus de temps!* Qu'il est amer, le souvenir de tant d'heures de jeunesse, de l'âge mûr, du temps de la force, qui ont été perdues! Eh! la vie que douze heures mesurent est-elle donc si longue que nous puissions ainsi en prodiguer les plus beaux jours à « semer le vent pour récolter le tourbillon? » Le temps ne s'envole-t-il pas assez rapidement? L'aiguille qui mesure le cadran de notre vie est-elle trop lente, que nous devions en hâter le terme fatal par l'étourdissement et la folie? Le but de la vie est-il donc si peu sérieux que nous voulions jouer, en l'oubliant, avec les décevantes passions du cœur, ou éteindre, dans le tumulte du monde et de la sensualité, les derniers rayons du jour qui nous est donné? Oh! qu'il est déplorable le sort de l'insensé qui jamais ne s'est

arrêté sur la route rapide qu'il parcourt, afin de se demander devant Dieu : « Pourquoi suis-je né ? » Bientôt, semblable au voyageur égaré qui s'arrête étonné sur la rive d'un océan sans bornes, il va s'éveiller, mais trop tard, sur les bords de l'éternité. Il a fui, pendant les douze heures du jour, « la lumière de la vie, » pour parcourir, sans remords, le sentier ténébreux de la perdition ; il a *marché la nuit, et il bronche*. Grand Dieu ! dans quels abîmes de ténèbres et de désespoir il s'est précipité ! » (*La Famille de Béthanie*, p. 26-28.)

M. JACQUES MARTIN ¹. — Vigueur et véhémence. L'on sent vibrer dans ses paroles les vives impressions de son âme. Il jette alors un cri puissant, où l'émotion s'associe heureusement à une grande fermeté. C'est comme un coup de marteau sur une enclume retentissante. Ces coups là, c'est la foi qui les frappe. Déclamer est facile. Frapper fort et juste, est le privilège des cœurs religieux remplis de l'Esprit.

¹ Pasteur à Genève, ses principaux ouvrages sont :
Sermons, 1 vol. (1844).

L'oraison dominicale, 1 vol. (1839). Ce livre qui a eu de nombreuses éditions, est resté très-populaire.

Conférences sur la rédemption, 2 vol. (1846 et 1847).

Conférences sur la foi, 1 vol. (1851).

Conférences sur la Prière, 1 vol. (1849).

« *Vouloir ce que Dieu veut* ; ce n'en est pas moins le sentiment ou plutôt le devoir qu'il nous prescrit, et qui, sous ses deux faces, est également indispensable à notre bonheur. A notre bonheur dans le ciel, c'est ce que nul n'ignore, et je ne m'arrêterai point à vous le prouver ; mais aussi à notre bonheur ici-bas, et c'est ce que dit assez haut l'expérience, si seulement vous vouliez l'entendre.

« Eh ! dira-t-on, qui nie cette vérité, ou qui en doute ? — Bien des gens peut-être, qui disent en eux-mêmes : Ha ! . . . l'obéissance est bonne, sans doute ; mais, quant au bonheur d'ici-bas, ce sont d'autres choses qui le procurent, et nous saurions bien les dire. — Eh bien ! mon frère, dites-les. Ou plutôt, je vois bien votre pensée, et je vais essayer de l'exprimer nettement moi-même et d'y répondre. Pour cela, je supposerai un homme, ou mieux, je vous supposerai vous-même, réalisant tout à fait votre idée, c'est-à-dire je vous supposerai entouré de tous les biens qu'on désire. Je vous donne de la fortune, un rang, de la jeunesse, de la santé, des parents, des amis, des succès, de la gloire, de la puissance, de tout Je vous donne même l'incrédulité, afin que rien ne vous gêne. Puis, vous marchez, loin des voies de Dieu, à la recherche du bonheur ; vous vous livrez, sans frein, à toutes les joies de la terre. Les plaisirs les plus délicieux, les passions les plus enivrantes, le délire des sens au dedans, les applaudissements au dehors, tel est votre partage et votre cortège ; et vous promenez ce bonheur au milieu de

la foule, qui vous honore et vous envie. Alors je vous arrête, et je vous dis : Ce masque est menteur; je te le déclare en face, tu n'es pas heureux. Et tu ne l'es pas, parce que Dieu ne veut pas.... parce que ton propre cœur se refuse à l'être au dedans de toi, parce qu'il te demande autre chose, parce qu'il reste, malgré tant d'efforts, vide, desséché dans ton sein; et tu ne le changeras pas, parce que ce n'est pas toi, mais c'est Dieu, qui l'a fait! — Et si tu nies pour en imposer aux autres, je te confondrai en déroulant sous tes yeux les millions de témoignages de ceux qui ont partagé ton sort et qui l'ont avoué. » (*L'Oraison dominicale*, p. 77-79.)

« Quand on vient de lire cette parole de notre Juge (Matth. XVIII, 23-35), quand on entend la voix du Sauveur prononcer cette sentence irrévocable, et qu'on promène son regard autour de soi, n'y a-t-il pas de quoi frémir et s'épouvanter de l'avenir que tant d'âmes se préparent? Quand on pense qu'il y a ici des parents qui ne veulent pas voir leur parent, des amis qui repoussent leur ami, des hommes au cœur ulcéré, qui se sont promis de ne pardonner jamais, qui se vouent un ressentiment sans fin, à cause de quelque argent, à cause de quelque amour-propre froissé, à cause de quelque dissentiment, ou de quelque erreur d'opinion, n'y a-t-il pas de quoi frémir et pleurer sur nous?

« Mais quoi ! la religion elle-même (grand Dieu !) sert d'étendard à nos discordes , et c'est sur le terrain de l'Évangile qu'on se donne rendez-vous pour s'injurier et se haïr ! Celui-ci a le dédain dans le regard, l'outrage à la bouche, quand il parle des frères que leur foi a séparés de lui ; il sent de la joie à les dénigrer, et il cherche des noms insultants pour mieux marquer son mépris ou son antipathie pour eux. Celui-là va répandre d'odieuses insinuations, accusant de mensonge et d'infidélité, distillant le fiel et la haine . . . avec des paroles de charité, et le nom de Jésus-Christ sur les lèvres ! Et tous deux se prétendent des chrétiens par excellence, les vrais défenseurs de la foi et des intérêts de ce Maître qui criait sur la croix : *Pardonne-leur !* . . . Insensés tous deux, de quelque parti que vous soyez ! Voilà donc l'encens que vous faites fumer sur ses autels ? Ah ! vous êtes, à ses yeux, semblables à cet aveugle païen qui dresse un autel, qui saisit un homme, qui l'égorge, et qui dit à sa divinité : Respire ce sang, et sois satisfaite ! Votre lumière est égale à la sienne ; comme lui, vous vous faites un Dieu à votre image.

« Mon Dieu ! et la Pâque s'approche ; et ils viendront tous, ces parents, ces compatriotes, ces chrétiens qui se haïssent, ils viendront tous communier avec Jésus ? Et si j'élevais la voix pour le leur défendre de ta part, plus d'un, peut-être, répondrait en lui-même : Mon cœur ne changera pas, et je viendrai pourtant. — Eh bien ! malheureux, viens ! Approche-toi de la Table, mets ta main sur le corps du

Sauveur, fais ta prière, et dis : *Pardonne-moi comme je pardonne!* Je repousse mon frère, repousse-moi! je veux me venger, venge-toi! je suis impitoyable, sois sans pitié pour moi! Puis, prends un lambeau de cette victime qui tressaille et que tu crucifies de nouveau, et dévore-le.... te souvenant que tu es venu *manger et boire ta propre condamnation.* »
(*L'Oraison dominicale*, pages 156-159.)

M. AD. MONOD ¹. — Une grande ardeur, un feu concentré qui fait de subites explosions. Éloquence haute et grave, associant l'ampleur à la dignité. Parfois, des tableaux d'une sombre rudesse, remplis d'oppositions et de contrastes habiles. On pourrait caractériser l'éloquence de M. Ad. Monod en deux mots : le mouvement uni à la grandeur ²!

« Femme, enfin, qui que tu sois et où que tu sois, mets dans ton cœur cette parole : « Je lui ferai un aide semblable à lui, » et songe, sans plus tarder, à justifier la définition que Dieu a donnée de toi.

¹ Après la mort de l'auteur, en 1856, ses œuvres homilétiques ont été réunies en trois volumes sous les rubriques : *Lyon, Montauban, Paris.*

² Ce qui ne veut pas dire que toutes les idées qu'il émet, soient aussi acceptables, qu'elles sont noblement et grandement présentées.

« Femme inutile, qui gémiss dans la pensée que tu as, jusqu'à ce jour, chargé la terre, comme un arbre sans fruit; que tu en pourrais être enlevée, sans y laisser plus de vide que ne fait dans l'eau l'épée qu'on y plonge et qu'on en retire; que tu as vécu jusqu'ici sans savoir d'où tu viens, ni où tu vas — le voici découvert, ce vague objet après lequel tu soupirais sans le connaître. Voici pour toi une œuvre à faire, à laquelle tu te consacreras vivante, et dont tu pourras dire en mourant : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. » Entre, aujourd'hui même, selon ta position, dont les difficultés apparentes sont des ressources réelles, dans la vie à la fois si humble et si glorieuse, si douce et si dévouée, que Dieu te destinait au jour qu'il a dit : « Je lui ferai un aide semblable à lui, » et que Jésus-Christ t'a rendue quand « il s'est donné pour nous racheter, et pour faire de nous un peuple qui lui appartient et qui soit zélé pour les bonnes œuvres. »

« Femme mondaine, qui as consumé tes plus belles années dans des soins innocents, je le veux, mais frivoles et indignes de toi, enivrant et enivrée, détournant au profit de ton orgueil un empire que Dieu t'avait confié pour sa gloire et pour le bien de son peuple, voici, au lieu de cette existence brillante, mais qui brille comme une étoile qui tombe, retentissante, mais qui retentit comme un vaisseau vide, voici une vie glorieuse et pleine, où tu trouveras enfin, en te retrouvant toi-même, ce contentement que tu as, n'est-il pas vrai, demandé vainement au

monde? Ote ton cœur à la vanité pour le donner à la charité! Crois-moi, laisse là cette vie factice, qui supplante et abrège la véritable; réserve pour ta maison le travail de tes jours et le repos de tes nuits; compte pour perdus les jours où tu n'as pas fait quelque bien; jouis, enfin, du bonheur d'être femme — et tu connaîtras que lorsqu'on a été faite pour être à l'homme « un aide semblable à lui, » il vaut mieux lui être utile que d'en être flattée, et le servir que de le fasciner!

« Femme isolée, à qui Dieu, « qui ne rend pas compte de tout ce qu'il fait, » a ravi, avec l'époux de ta jeunesse, l'attrait, le but, la vie de ta vie.... Mais toi plutôt, veuve d'un vivant, femme délaissée, que l'époux de ta jeunesse, après une courte joie donnée et reçue, abreuve d'amertume par sa froideur, si ce n'est par son infidélité; tendre plante qu'on a arrachée de sa terre comme pour la transplanter dans une meilleure, mais qu'on a jetée chemin faisant et abandonnée aux feux desséchants du soleil; toi que le Seigneur a choisie dans sa Parole pour type de la plus ineffable douleur, prends courage, ta consolation est trouvée! Si la douceur d'être aimée t'a été ravie, ne te laisse pas dépouiller du privilège d'aimer, d'aimer la première, d'aimer la dernière, d'aimer toujours et d'aimer quand même. Suis la trace de Jésus, qui a été méconnu comme tu l'es, jamais froid et injuste comme on l'est avec toi. Sois encore pour celui qui t'offense « l'aide semblable à lui. » Bois sans murmure la coupe que sa main ingrate te

tend chaque jour. N'oppose à sa cruauté qu'un redoublement de soumission, de dévouement, de sacrifice. Tais-toi, humilie-toi... Va, ce cœur que tu cherches te sera rendu, vaincu par ton amour ! Mais dût-il, — ô souvenir d'horreur ! — achever son œuvre meurtrière en levant un jour sur toi une main menaçante — succombe en bénissant encore — accomplis jusqu'au bout ta mission de femme — et compte sur le Dieu que tu aimes — et qui t'aime — pour te faire partager sa gloire avec sa croix ¹ ! »
 (*La Femme*, deux discours par Ad. Monod. Paris, 1848.)

« Christ est mort pour nous ; je n'en veux pas davantage. *Christ* : ce Fils de Dieu, son Fils unique et bien-aimé ; cet autre lui-même, « en qui il a mis tout son plaisir ; » ce Dieu devenu homme pour se donner sans empêchement à l'homme — qui nous dira son vrai nom ? qui nous dira sa gloire adorable ? Qui nous dira son tendre rapport avec le

¹ Évidemment cette fin est très-belle, mais évidemment aussi elle est empreinte d'exagération. Je ne crois pas que la mission de la femme aille jusqu'à devoir subir bénévolement les dernières violences ; et Jésus n'aurait point conseillé cet excès, lui qui nous enseigne que nous devons pourvoir à notre conservation en nous garant du danger : « quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre » (Matth. X, 23). La Prédication du Réveil, je l'ai dit en son lieu, est pleine de ces défauts de mesure.

Père ? qui nous le dira, quand les séraphins eux-mêmes se voilent la face de leurs ailes pour se dérober à l'éclat de sa majesté ? Pour nous, quand nous aurons essayé de concevoir l'amour le plus exalté, le plus sanctifié, du père le plus aimant pour le fils le plus aimable, cet amour gravissant en silence une montagne de Morija, comment nous dissimuler que tout cela est autant au-dessous de la mystérieuse réalité que la terre est au-dessous du ciel, et l'homme au-dessous de Dieu ? O don ineffable ! — *Christ est mort* : cette mort, ce cruel déchirement du corps, qui vient à peine en mémoire auprès de cette amertume de l'âme, plus cruelle mille fois ; ce fardeau de tous les péchés du genre humain, pesant sur une seule tête, et cette tête seule innocente ; cette malédiction du Sinaï fondant avec toutes ses terreurs sur « l'Agneau de Dieu, » et relevée tout à la fois par la sainteté humaine de la victime, et par sa grandeur divine — quelle mort terrestre en pourrait approcher, quelle sympathie terrestre y répondre, qu'elle imagination terrestre la concevoir ? Et quand vous avez tâché de rassembler en esprit tout ce que vous avez éprouvé, connu, entendu, rêvé de douleurs dans l'humanité, que deviendra cette goutte d'eau dans l'abîme d'angoisse où retentit ce cri lamentable : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » O sacrifice ineffable ! — *Christ est mort pour nous* : pour vous, pour moi, pour nous tous. Pour nous, saints, dociles, fidèles ? Non, mais pour nous, pécheurs, rebelles, ennemis, qui ne vivions

que pour l'offenser, et qui l'avons attaché par nos crimes à cette croix où il les vient expier. Pour nous, du moins, pénitents, croyants, priants ? Non, mais pour nous, impénitents, incrédules « sans Dieu et sans espérance au monde, » qui n'avons commencé à nous douter de notre injustice et de notre péril, qu'en apprenant à quel prix Dieu nous a rachetés de l'une et retirés de l'autre. « Est-ce là la manière d'agir des hommes ? » et que sont « nos voies auprès des voies » de cette grâce toute gratuite, et « nos pensées auprès de ses pensées ? » O miséricorde ineffable !

« Mais me suivez-vous ?

Eh bien ! Si votre sentiment est à ce point émoussé et votre lumière obscurcie, rapportez-vous en à d'autres, j'y consens ; tournez le dos à la croix, et lisez l'amour que Dieu vous y donne dans les impressions qu'elle produit sur des témoins plus capables de le comprendre et de l'apprécier. Rapportez-vous en au seul apôtre qui ait suivi le crucifié jusque-là, pour ne pas dire à l'Esprit de Dieu qui l'inspire : « En ceci est manifesté l'amour de Dieu envers nous, que Dieu a envoyé son Fils unique au monde en propitiation pour nos péchés. » Rapportez-vous en aux élus glorifiés qui chantent le cantique : « Tu as été mis à mort, et tu nous a rachetés à Dieu par ton sang, de toute tribu, langue, peuple et nation. » Rapportez-vous en aux anges et aux saints, qui se courbent sur cette charité divine, comme les chérubins sur l'Arche, et qui désespèrent d'y pouvoir « regarder jusqu'au

fond. > Rapportez-vous en à la nature inanimée, que ce spectacle anime : à ces rochers qui se fendent, à cette terre qui rend ses morts, à ce soleil qui se couvre, à ce jour qui se change en nuit, à ce voile du Temple qui se déchire, comme si tout l'ordre des choses humaines et divines était bouleversé. Mais plutôt rapportez-vous en au Crucifié lui-même, marchant vers sa croix : < Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. > Et que ne puis-je avec vous remonter à la source première de l'amour révélé au monde par la croix, reculer jusqu'avant les siècles, pénétrer dans ces sanctuaires impénétrables où se tiennent les conseils du Dieu Fort, et vous faire assister à cette délibération du Père, du Fils et du Saint-Esprit, où la rédemption de l'homme tombé est résolue dès les temps éternels, et l'œuvre d'amour partagée entre le Père qui nous appelle, le Fils qui nous rachète et l'Esprit qui nous sanctifie ! Anges du ciel, présents dans les assemblées de l'Eglise, parlez : n'est-il rien venu jusqu'à vous de ce conseil d'amour ? aucune parole, aucune pensée, aucun rayon échappé qui pût révéler le don de Dieu à ces cœurs que rien n'a pu toucher encore ? Que si les lois qui président à nos rapports avec vous, tandis que nous sommes enfermés dans ce corps mortel, ne vous permettent pas de porter du ciel en terre les nouvelles de cette délibération divine, venez, que je vous donne à porter de la terre au ciel, la nouvelle d'une autre déli-

bération, tout humaine, mais aussi merveilleuse pour le moins ! Allez dire aux intelligences célestes que, tandis que j'annonce ici, d'accord avec vous, avec l'Écriture, avec la vérité de Dieu et avec la conscience de l'homme, l'amour d'un Dieu qui a envoyé son Fils au monde, il y a là, devant moi, un pécheur perdu qui délibère avec lui-même s'il doit ou non donner son cœur au Dieu qui lui a donné son Fils ; qui attend pour se déterminer, qu'il ait pu se soustraire à l'entraînement d'une parole trop maîtresse de lui ou trop peu maîtresse d'elle-même, et qui pourra vous dire demain à quel parti il s'est arrêté : allez le dire — et vous qui trouvâtes si souvent la terre incrédule à ce qui vient du ciel, vous allez trouver pour la première fois, le ciel incrédule à ce qui vient de la terre ! » (*Donne-moi ton cœur, ou Dieu demandant le cœur de l'homme*; discours par Ad. Monod. Paris, 1850.)

M. J.-E. Couriard. — On n'a de ce Prédicateur, qu'un volume de conférences sur la *Lutte du Christianisme au XVIII^{me} siècle*. Le ton général est un peu haut monté, mais il y a de belles pages, entre autres les suivantes où l'auteur réfute le système matérialiste.

« Les matérialistes prétendent qu'ils ne sauraient admettre de vérités que celles qui sont fondées sur l'expérience et l'observation.

Nous nous garderons bien en ce moment, de leur contester ce principe; car c'est précisément en vertu de l'expérience que nous concluons rigoureusement à l'existence de notre âme et à sa spiritualité. Nous leur disons à nôtre tour : Nous voyons l'homme apporter ici-bas avec lui une soif immense de bonheur, que la satiété des plaisirs matériels peut bien tromper, mais jamais tarir. Nous le voyons contempler la vie comme une carrière indéfinie de progrès et de perfectionnement, la parcourir et toucher au terme en rêvant de nouveaux progrès et de nouveaux perfectionnements. Nous voyons l'homme soumettre la nature animée à sa volonté, pénétrer le chaos et le débrouiller, s'élancer à travers les profondeurs des cieux, compter les astres qui se balancent dans l'immensité de l'espace et découvrir les lois de leur équilibre et de leurs révolutions. Il saisit par la contemplation ce qui échappe à son industrie; à sa voix le néant lui-même prend un nom, les temps qui ne sont plus revivent, et l'avenir devient une réalité. Il forme des sociétés, bâtit des villes et publie des lois; ses conceptions ébranlent et changent le monde, le feu de son être anime et vivifie toute la nature, qui sans lui, serait sans interprète et sans témoin. Voilà des faits, et des milliers d'autres se présentent à cette heure dans notre mémoire. Maintenant que les philosophes matérialistes, qui ne peuvent, de leur aveu même, concevoir la matière agissante et pensante, nous révèlent la cause des phénomènes de la pensée et de l'esprit; qu'ils choisissent entre l'alter-

native d'admettre des effets sans cause, ou de proclamer la spiritualité de l'âme humaine ; qu'ils se décident pour le sophisme ou le sens commun !

« Ce n'est pas tout : si l'âme est matérielle, dites-nous, je vous prie, d'où nous vient l'idée et le désir de l'immortalité ? N'entendez-vous pas les sages de tous les siècles, quelle que soit du reste leur patrie ou leur foi, opposer à vos raisonnements un instinct qui leur révèle au delà de la tombe un nouveau séjour, où l'âme, dégagée de son enveloppe matérielle, commencera sous une forme inconnue une vie spirituelle sans limite et sans fin ? N'entendez-vous pas tous ceux qui gémissent sur la terre vous accuser de leur ôter la dernière consolation qui reste à leur misère, l'espérance qui grandit et se fortifie à mesure que toutes les autres s'évanouissent, et ne voyez-vous pas l'humanité tout entière frémir à la seule idée de ce néant, qu'elle se refuse de toutes ses forces à concevoir ou à supposer ? C'est un préjugé, dites-vous ; soit : mais alors expliquez-nous, de grâce, la cause et l'origine de ce préjugé. Faites-nous comprendre par quelle route mystérieuse l'homme est arrivé à rêver ce nouveau monde, quand rien ici-bas, comme vous le soutenez, ne pouvait lui en faire supposer l'existence, ni la possibilité ; faites-nous comprendre comment un être qui voit tout changer, se corrompre et périr autour de lui, comment un être qui n'est, selon vous, qu'une parcelle d'un grand tout matériel, a pu s'élever à la conception de l'infini, d'un principe spirituel et de l'immor-

talité. Jusque-là n'espérez pas nous persuader où nous convaincre ; tant que vos doctrines n'auront pour autorité que vous-mêmes, n'attendez pas qu'elles triomphent de nos répugnances, qui ne sont au fond que les inspirations de notre nature et de notre raison.

« Si l'âme est matérielle, si le souffle qui nous anime n'est autre que celui qui fait respirer et vivre tous les êtres de la Création, si leur intelligence est en tout semblable à la nôtre, expliquez-nous alors la merveilleuse différence que vous observez vous-même entre les œuvres de l'homme et celle des êtres qui vivent et meurent à ses côtés. Dites-nous pourquoi l'intelligence de l'animal sauvage ou domestique reste éternellement circonscrite dans les plus étroites limites ; pourquoi le temps, le travail, les générations qui se succèdent, n'ajoutent rien à son développement, tandis que l'homme marche de découvertes en découvertes, hérite des travaux de ses devanciers pour les étendre et les perfectionner encore, aussi divers, infatigable et progressif que l'animal est stationnaire et limité. Dites-nous pourquoi l'un obéit en esclave, tandis que l'autre commande en maître ; pourquoi l'instinct de l'animal décroît avec ses forces, tandis que l'homme usé par la maladie et la vieillesse conserve souvent toute la puissance de ses facultés ; tandis que des bords du sépulcre où il va descendre jaillissent parfois des éclairs d'intelligence, plus pénétrants et plus sublimes que les plus beaux élans de son âge mûr ! Son-

gez bien que nous ne vous opposons que quelques traits de la supériorité humaine, quand nous pourrions vous écraser du vaste ensemble de ses facultés, et faites-nous pénétrer, si vous le pouvez, le secret de cette supériorité. En vain vous vous rejetez sur la sociabilité, comme s'il n'était pas mille fois démontré que la vie de famille et de société est moins la cause que le résultat de cette intelligence que vous dégradez. En vain, ne sachant plus où vous prendre, vous allez jusqu'à soutenir que l'excellence des organes extérieurs de l'espèce humaine suffit à rendre raison de sa supériorité, sur les êtres de la création ; comme si la pensée qui va chercher Dieu à travers les mondes avait besoin d'une main pour le saisir, et comme s'il suffisait d'outrager la dignité de notre intelligence pour se dispenser de la reconnaître et de la proclamer. » (*Coup d'œil sur la lutte du Christianisme au XVIII^e siècle. — Conférences prêchées à Genève par J.-E. Couriard. — Genève, 1840.*)

M. E. BUISSON ¹. — Prédication colorée ; les ob-

¹ Pasteur de l'Église de Lyon, ses principaux ouvrages sont :

Les Paraboles de l'Évangile (Paris, 1848).

La Famille, son influence sur le progrès et le développement de l'être moral (Paris, 1849).

La Société, considérée dans le rapport de ses divers éléments avec le progrès moral de l'humanité (Paris, 1851).

jets s'y teignent d'une vive lueur. Récit animé, imagé, poétique. Limpidité parfaite. Élévation et grâce du langage.

« Transportez-vous à l'origine de cette révolution inouïe qu'on appelle le christianisme, qui a bouleversé le monde ancien jusque dans ses profondeurs et qui a ouvert à l'humanité les sources d'une vie nouvelle. Que trouvez-vous? Un pauvre et obscur berceau dans la crèche d'une étable, puis une vie non moins humble et obscure, passée à guérir des malades, à instruire des ignorants, à consoler des pécheurs, à évangéliser des pauvres; puis une fin ignominieuse et sanglante, une croix dressée entre deux brigands, et autour d'elle, au milieu de la multitude qui applaudit, quelques disciples épars, consternés, effrayés, qui regardent mourir leur maître et avec lui leurs espérances découragées. Voilà les commencements de ce règne de Dieu tant promis; voilà le grain de sénevé, voilà la semence divine. Quoi de plus petit, de plus méprisable même aux yeux de la chair, de plus propre à justifier les mots de *scandale* et de *folie*? Et qu'auraient dit les grands esprits de Rome et de la Grèce d'une telle préparation au nouveau règne de Dieu? — Regardez toutefois: Cette semence obscure, arrosée du sang de son premier martyr, la voilà qui est ramassée par cette poignée de serviteurs naguère si découragés et si timides; ils la sèment de nouveau sur ce champ de la Judée labouré par la révolte et par la guerre;

ils l'arrosent à leur tour de leurs sueurs, et quand il le faut de leur sang ; fécondée par les orages mêmes de la persécution, elle prend racine sur cette ancienne terre des promesses, et quand elle y a puisé tout ce qui restait de la sève des temps prophétiques, quand elle s'est nourrie et fortifiée de toute la substance spirituelle de la race d'Abraham, elle trouve des cœurs dévoués et des mains courageuses qui la transplantent sur le sol, nouveau pour elle, du monde païen. Là aussi elle prend racine, là aussi le sang des martyrs la féconde et le feu des persécutions la mûrit, et trois siècles sont à peine écoulés, sans épuiser sa jeunesse, qu'elle est en état de braver désormais tous les obstacles, qu'elle a déjà réalisé la parole de Gamaliel et la promesse de Jésus-Christ, qu'elle a fait servir à sa nourriture et à son développement tout le travail de cet ancien monde.

« Ainsi, depuis huit siècles, une ville qui se qualifiait d'éternelle, un peuple qui se faisait appeler le peuple-roi, avait marché de guerre en guerre et de victoire en victoire à la conquête de l'univers. Ce peuple avait pétri de ses mains puissantes tous les peuples d'Orient et d'Occident dont il s'était approprié l'héritage, dont il avait nivelé toutes les barrières et toutes les inégalités ; il avait ouvert, d'un bout à l'autre de son immense empire, des routes à ses armées ; il avait infiltré partout sa langue, ses lois, ses mœurs ; il avait rassemblé dans son panthéon, tous les dieux des nations, étonnés de se voir réunis ; il avait concentré dans ses bibliothèques, pour l'a-

musement de ses superbes loisirs, toutes les lumières de l'Orient et de l'Occident, tous les écrivains et tous les philosophes de l'Égypte et de la Grèce, — et voilà que tout cela va profiter au nouveau venu de la Judée, à cet Évangile du Galiléen. — Voilà qu'il va s'emparer de toutes ces conquêtes comme si elles n'avaient été faites que pour lui. Les inégalités aplanies entre les nations sont comme autant d'obstacles écartés de son passage ; le fer des conquérants aura été, pour lui, la charrue qui ouvre le sillon ; les grands chemins des armées romaines deviendront ceux de ses missionnaires ; les faux dieux n'auront été réunis dans le panthéon que pour tomber tous à la fois sous ses coups ; les livres des philosophes, rassemblés pour l'amusement des oisifs, auront servi d'introduction au livre des livres, qui les illuminera de sa lumière, qui les vivifiera de sa vie, qui les fera passer du domaine de la spéculation dans celui de la conscience et par cela même dans celui de l'humanité. — En sorte que tout ce travail de la ville éternelle, tout l'orgueil de ce sénat de rois, tous ces empereurs, tous ces grands hommes, toute cette longue suite de triomphes et de conquêtes, tout cela se trouvera en définitive avoir préparé et secondé l'œuvre du Crucifié de Golgotha. » (*Les paraboles de l'Évangile.* — Le grain de sénevé.)

« Et que dirai-je des besoins plus profonds encore de notre nature morale ? Que dirai-

je du pardon et de l'apaisement de la conscience et de la réconciliation avec Dieu, et du jour répandu sur tous nos devoirs ? Le devoir qu'on a appelé avec raison *le sel de la vie*, parce qu'il lui donne et sa saveur, et son prix, et sa dignité, pour qui est-il, en effet, le sel de la vie ? Pour qui est-il la source d'une joie sereine et durable ? Ce n'est pas pour le mondain, qui n'y voit qu'une règle plus ou moins arbitraire, une barrière opposée à ses convoitises et à ses passions, une discipline extérieure et bonne tout au plus à maintenir l'ordre dans la société ; ce n'est pas pour le pécheur, que trouble le sentiment de ses péchés et de sa faiblesse, et qui ne peut s'affranchir de cette guerre intérieure dont son cœur est le théâtre, entre la loi de la chair et celle de l'esprit. C'est pour l'enfant prodigue reçu en grâce et réintégré dans la maison paternelle ; c'est pour le chrétien qui a goûté la douceur du pardon, du repentir et de la paix ; c'est pour l'enfant de Dieu qui ne *marche plus par la vue*, mais qui a saisi, par la foi, le but de toutes les grâces et de toutes les promesses divines. Pour lui, il n'y a pas seulement des devoirs à remplir ; il y a *le devoir*, un seul et grand devoir, toujours plus facile et plus glorieux, le devoir d'aimer et de servir Celui qui l'a tant aimé. Et ce n'est plus une obéissance forcée et mercenaire, c'est une obéissance cordiale, c'est un service glorieux et libre, c'est un travail où Dieu est ouvrier avec lui ; c'est un talent qui lui a été confié et qui doit l'enrichir lui-même ; c'est une mission sainte, une véritable sa-

crificature qui ennoblit et sanctifie tout ce qu'elle touche, et dans laquelle tous les autres devoirs, purifiés et agrandis, viennent en leur rang, prendre place; c'est une œuvre suivie et durable qui lie entre eux tous les moments fugitifs de son existence, une œuvre de sanctification et de progrès qui n'a d'autre terme que la perfection, par conséquent, que l'éternité et la félicité de Dieu même, et qui, dès à présent, selon l'expression de St. Paul, transporte le fidèle *dans les lieux célestes*, comme s'il était déjà *ressuscité et glorifié avec Jésus-Christ!*

« Le Royaume de Dieu ainsi reçu dans le cœur, c'est, en effet, la vie éternelle déjà commencée; un trésor de lumière qui s'amasse par la foi, en attendant la pleine lumière du ciel; un trésor de joie, en attendant les pures et parfaites joies de la présence divine; un trésor de paix par le sentiment du pardon, de la réconciliation, de la communion avec Dieu par Jésus-Christ, en attendant les *nouveaux cieux où habitera la justice et où le péché ne sera plus*; un trésor d'activité et d'œuvres saintes qui portent leurs récompenses en elles-mêmes, en attendant les récompenses éternelles et les couronnes incorruptibles du grand jour des rétributions.

« Tout cela n'est-il pas précieux, en effet, et désirable? Tout cela ne mérite-t-il pas et notre ambition, et nos efforts, et nos sacrifices? Et si l'homme trouve un bonheur même dans des dévouements passagers dont l'objet est périssable; si la science, si le pouvoir, si la liberté, si la gloire ont eu leurs martyrs, le

royaume de Dieu dans le ciel et sur la terre ne sera-t-il pas digne d'avoir les siens? Il en a eu grâces à Dieu, et cette justification de l'expérience ne lui a pas fait défaut. — *Vous serez mes témoins dans Jérusalem*, avait dit Jésus-Christ à ses apôtres. Les témoins ne lui ont pas manqué: témoins de la vérité de son histoire, et aussi témoins de la vérité de ses promesses. Oui, martyrs du royaume de Dieu de tous les pays et de tous les temps, depuis les apôtres et les premiers disciples jusqu'à ces chrétiens d'un autre âge, au nombre desquels nous sommes glorieux de compter nos pères, vous qui avez préféré le royaume de Dieu avec ses périls et ses opprobres, à tout ce que le monde désire et poursuit, vous qui avez sacrifié sans hésiter, à votre foi, fortune, liberté, patrie, et la vie elle-même, quand il l'a fallu, vous nous êtes témoins que la promesse de Jésus-Christ n'était pas vaine, *que chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice*, est bien *la seule chose nécessaire*, et vous nous environnez maintenant, comme *une nuée lumineuse*, pour nous encourager, par vos exemples, à saisir, comme vous, *la bonne part*, à marcher sur vos traces vers le but de notre commune vocation, à serrer religieusement dans le bon trésor de notre cœur ce royaume de Dieu que vous nous avez transmis! » (*Les paraboles de l'Évangile*. — Le trésor et la perle.)

M. BARTHÉLEMY BOUVIER ¹. — Éloquence conteneue. Le fleuve, chez lui, déborde rarement ses rives, quoique roulant parfois ses ondes avec plus de volume. Talent descriptif où l'antithèse fait image, où les traits s'accroissent et se pressent. Il offre souvent ce qu'on appelle : le *mot de la fin*, mot qu'il sait rendre très-saisissant.

« Maintenant soyez-en juges, pécheurs. Cela peut-il se passer ainsi ? L'avenir n'en garderait-il aucune mémoire (de nos péchés) ? Dieu se contredirait-il à ce point ? Peut-il aimer le bien et tolérer le mal jusqu'à l'admettre en sa présence ; imposer une loi et rester indifférent à ce qu'on l'observe ou à ce qu'on la viole ; manifester une volonté si expresse, et nous donner cette volonté à fouler aux pieds ? Le père juge ses enfants indociles, le maître ses serviteurs infidèles, le souverain ses sujets révoltés ; chacun de nous juge ses inférieurs, ses égaux et jusqu'à ses supérieurs ; nous nous savons même gré de la sévérité de nos jugements, et nous nous indignons contre la justice humaine quand elle

¹ Pasteur de l'Église de Genève. On a de lui deux volumes de sermons, dont un posthume.

Doctrine chrétienne, en huit sermons publiés à l'occasion du jubilé de la Réformation (Genève, 1835).

Sermons, par Barthélemy Bouvier, précédés d'une notice sur sa vie et ses écrits (Genève, 1849).

mollit dans ses arrêts. Tout juge sur la terre et Dieu ne jugerait pas au ciel! Cela ne se peut. Ce jugement est d'autant plus nécessaire, que l'homme aurait été laissé plus longtemps libre et impuni. Tout le reste de la création obéit; les animaux suivent leur instinct, les astres roulent fidèlement le long de la courbe qui leur fut tracée, les saisons ne se lassent pas de se succéder, le bourgeon entend la voix qui l'appelle et sort au temps marqué; l'ordre est partout, excepté dans le cœur de l'homme, et Dieu ne l'y ferait pas rentrer! Sa créature de prédilection aurait le privilège de la désobéissance! Parce qu'elle peut davantage, elle serait tenue à moins! Parce qu'elle a la connaissance de son créateur, l'intelligence de l'ordre, le discernement de la justice, l'amour instinctif du bien, la mémoire du passé et la prévoyance de l'avenir, elle seule pourrait impunément troubler l'économie universelle, secouer sa loi, se plonger dans le mal, renier son auteur et descendre de son rang élevé! Cela démentirait tout ce que Dieu nous a révélé de lui-même dans la nature. Ah! il faut que sa justice ait son heure, que le sceptre de sa puissance atteigne et courbe ceux qui ont follement regimbé contre son amour, il faut que son règne vienne.

« Au reste, la justice éternelle ne se laisse pas sans témoignage aux hommes, elle nous donne des arrhes même ici-bas : à défaut de châtimens exprès, elle attache un dard vengeur à la conscience coupable. Toujours elle punit nos passions par nos passions

mêmes, par leurs agitations et leurs rongements ; tellement que cette religion de la chair, qui paraît si riante et si douce en promesses, a plus de mortifications et fait plus de martyrs que celle de la croix. La justice invisible, voilà la source mystérieuse de tant de malaises intérieurs dont nous cherchons en vain la cause ; c'est elle qui mixtionne d'amertumes toutes nos joies, c'est elle qui nous décolore cette demeure terrestre qui nous fut donnée si belle ; c'est l'épée flamboyante du Chérubin qui nous ferme l'Éden, comme au premier pécheur. Mais Dieu ne se contente pas toujours de cette sourde justice : tantôt il arme le méchant contre le méchant, et les châtie l'un par l'autre ; tantôt, cachant sa main derrière les causes secondes, il déjoue les complots, fait éventer les trames les mieux cachées, prend le pécheur dans ses propres filets, dépouille le spoliateur et force l'incrédule même à reconnaître cette vérité providentielle, que le bien mal acquis ne profite jamais ; tantôt il emploie, pour exécuteurs de ses jugements, la maladie, la pauvreté, la honte, la justice humaine ; tantôt, enfin, il se montre à découvert, frappant à main forte et à bras étendu, rasant Jérusalem, désolant la Judée, submergeant Pharaon, consumant Sodome, détruisant la race humaine par le déluge, et imprimant ainsi pour jamais sur la face sillonnée de la terre la trace profonde du passage de sa colère.

« Qu'a-t-il voulu par ces coups éclatants ? Moins punir quelques-uns que montrer à tous qu'il sait pu-

nir et qu'il punira. « Lorsque tes jugements s'exercent ainsi, les habitants de la terre apprennent la justice, » dit le Prophète. Après ces grands avertissements, l'arc-en-ciel peut briller, et la justice attendre ; elle attend, en effet. Dieu n'a garde de nous traiter ici selon nos œuvres, de peur qu'en arrachant l'ivraie, il n'arrache aussi le bon grain ; d'ailleurs, s'il préfère dans sa bonté nous amener à la repentance à force de patience et de long support, et s'il veut dans sa sagesse laisser à ce monde assez d'imperfections pour forcer la foi à se tourner ailleurs, qu'y a-t-il à dire ? La justice de Dieu n'apparaît donc que par intervalles, comme pour se rappeler à nous et pour dire : je suis là ; mais son trésor s'amasse par sa patience même, et le jour du débordement doit venir à la fin. La conséquence est forcée : Dieu punit quelquefois, donc il y a justice ; mais il ne punit pas toujours, donc il y a jugement. Quand nous voyons dans l'histoire de féroces persécuteurs vivre luxurieusement et mourir paisiblement sur la pourpre qu'ils ont souillée de sang et de blasphèmes, et de pieux martyrs mourir à côté dans les tourments en priant pour les hommes et en bénissant Dieu, une voix sort du trône des uns et du bûcher des autres pour crier justice et réparation. « Dieu ne vengera-t-il pas ses élus qui crient vers lui nuit et jour ? je vous assure qu'il ne tardera pas à les venger » (Luc XVIII, 3). Comme il faut que la pierre tombe, comme il faut que la lumière éclaire, il faut que

Dieu juge, sa nature le veut. » (*Sermons*, 1849, pages 324-327 : Le jugement dernier.)

M. ATHANASE COQUEREL, PÈRE¹. — L'éloquence propre à ce prédicateur distingué, naît de l'union harmonieuse de ces trois éléments : *Pénétration, rapidité, clarté*. Le discours se hâte vers la conclusion d'un pas sûr et actif. L'idée, large, embrasse un vaste horizon. Une diction, constamment noble et élevée, charme par sa souveraine élégance.

« Et Festus, que dût-il penser en lui-même, à l'ouïe de l'aveu qu'Agrippa n'avait pu retenir? Sa religion de mensonges et d'erreurs lui

¹ Pasteur de l'Église réformée de Paris. Cinq recueils de sermons portant les dates de 1838, 1842, 1843, 1852. *L'oraison dominicale* (huit sermons, 1850). Plusieurs sermons détachés, dont voici les principaux :

La véritable paix de l'Église (1852).

La mort seconde et les peines éternelles (1851).

Les âmes qui périssent (1853).

Un dogme nouveau concernant la Vierge Marie (1855).

Le culte de la Vierge (1855).

Les deux symbolismes catholique et protestant (1858).

En 1859 M. Coquerel fit paraître, *Méditations sur des textes choisis de l'Ancien et du Nouveau Testament*, pour servir au culte de famille. Ce sont des résumés fort agréables de plusieurs de ses sermons publiés ou inédits.

donnait-elle un souvenir qu'il pût rapprocher de ce qui venait de se passer sous ses yeux ? Dans les temples de ses idoles, au pied de ses autels, où tout parlait aux sens et rien au cœur, avait-il jamais assisté à une scène si impressive, et les annales du paganisme, dans ses siècles les plus florissants, nommaient-elles quelque pontife de ses faux dieux, que toute sa partialité pût comparer à ce Paul si calme dans les dangers et si résigné dans l'infortune, si éloquent dans sa défense et si modeste dans sa victoire. Ignorant à la fois et les lois de Moïse et les lois du Christ, Festus ne voyait ici que quelques disputes touchant ce qu'il appelait les superstitions des juifs ; il savait probablement que ce Paul avait été le disciple du célèbre Gamaliel, et supposant que l'étude avait pu trop exalter une imagination ardente, il avait interrompu l'apôtre dans sa défense. *Paul*, lui avait-il dit, *ton grand savoir dans les lettres te met hors de sens*. Mais Paul en appelle au roi qui siège avec Festus, et Festus a entendu le monarque tenir à Paul un langage bien différent du sien et lui rendre un involontaire hommage devant la foule étonnée. Quel est donc cet accusé qui confond ainsi son juge ? Quel est ce ministre d'un culte persécuté, qui persuade avec tant d'empire les sectateurs du culte ennemi ? Quel est ce disciple d'un Maître crucifié, qui parle encore avec tant de courage et de fidélité du maître qu'il a choisi ? *Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! . . .* Et que dirai-je à l'Empereur de ce captif extraordinaire ? Se-

ra-t-il le même à Rome qu'à Césarée, devant César que devant Agrippa ? Voilà celui que j'ai laissé languir dans le fond d'une prison ; voilà celui que j'allais livrer sans secours à la haine de ses ennemis ; et ces fers dont il est chargé à mes yeux, ces fers qu'il ne veut pas voir aux mains de ses persécuteurs, c'est par mes ordres qu'ils ont été attachés!.....

« Pour achever ce tableau, après avoir porté nos regards sur St. Paul et Festus, nous devons les ramener sur Agrippa. L'étude du cœur humain apprend bientôt que, lorsque, par un mouvement dont il n'est pas le maître, l'homme sort un instant de lui-même, il y rentre sans retard ; entraîné hors de sa sphère habituelle, il y revient ; élevé au-dessus de son état accoutumé, il y retombe, et alors mille pensées diverses l'assiègent et le tourmentent. Ainsi, l'onde chassée de son lit cherche son niveau et s'agite encore après l'avoir trouvé. Que s'est-il passé dans l'âme d'Agrippa refroidie après un moment d'ardeur ? Ce n'est pas St. Paul qu'il venait voir à Césarée ; remplir auprès du nouveau gouverneur la vaine formalité d'une félicitation fastueuse, tel était le but du voyage. Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés, avant que Festus eût prononcé devant lui le nom de St. Paul. Agrippa exprime le désir de voir cet homme qui a tant d'admirateurs et tant d'ennemis ; il est facile de contenter cette envie ; Festus pourra trouver de nouveaux renseignements dans cet interrogatoire. D'ailleurs, ce sera un prétexte de réunion, l'amusement d'une heure, une ressource de plus pour

occuper quelques instants la superbe oisiveté d'un souverain en voyage. Agrippa l'a vu cet homme qu'il voulait voir, comme Hérode avait voulu voir Jésus; il l'a vu, cet homme auquel il préparait l'attention de la curiosité et les réponses de l'indifférence. Mais c'est une autre réponse que cet homme a su obtenir; mais sa voix irrésistible a pénétré jusqu'au fond du cœur d'Agrippa, et en a tiré cet aveu qui a frappé d'étonnement, et Bérénice, et Festus, et l'assemblée entière, excepté l'apôtre qui sait qu'il parle au nom de son Dieu. Sans doute après l'impression si vive, si imprévue qu'a produite la défense de St. Paul, après ce cri d'adhésion qu'il n'a pu retenir, Agrippa va se faire répéter ce discours entraînant, écouter avec réflexion cette doctrine nouvelle, la comparer à ces prophètes dont il connaît et croit les écrits auxquels St. Paul en appelle, méditer cette religion dont les apôtres sont si éloquents, les martyrs si résignés, les confesseurs si courageux; bientôt le pieux désir de St. Paul sera en partie accompli: l'Église comptera un chrétien et Jésus un serviteur de plus.... Qui l'eût dit? De tout ce qu'il vient d'entendre, Agrippa finit par tirer avec Festus la conclusion que *cet homme pouvait être relâché s'il n'en avait appelé à César*. Voilà tout ce qui est resté dans son cœur! Comparez un moment cette exclamation si vive: *tu me persuades presque d'être chrétien!* et ces mots si froids: *cet homme pouvait être relâché s'il n'en avait appelé à César*. Inconcevable mobilité du cœur de l'homme! Telle que la

vague rapide s'entr'ouvre et se referme, avec la même inconstance le cœur humain est tantôt ouvert, tantôt fermé aux sentiments de la piété et du devoir. Agrippa répondant à St. Paul est l'homme dans toute la chaleur d'un mouvement passionné, dans toute l'élévation d'un enthousiasme sincère, capable dans cet instant trop court des plus grandes choses, comptant pour rien les futiles considérations de l'intérêt et de la vanité, sans arrière-pensée et sans restriction peureuse, plein de force et de courage, parce qu'il est entraîné à bien faire; tout à vous pour le moment, parce que son cœur a entendu le vôtre. Agrippa conférant avec Festus est l'homme déchu de la hauteur où il était monté, retombé dans son apathie accoutumée, resserré dans sa petitesse ordinaire, rentré dans ce cercle étroit où il tourne et n'avance pas, n'ayant plus que de petites vues et de petits motifs, ne trouvant plus en lui-même qu'une force proportionnée à ses projets rétrécis; sans énergie, parce qu'il mesure ses moyens au lieu de les essayer; au-dessous d'un sentiment élevé, parce qu'il calcule au lieu de sentir; rebelle aux émotions généreuses, parce qu'il examine au lieu d'admirer. Ah! lorsque la fibre la plus intime du cœur a frémi, lorsque l'homme encouragé se trouve dans un moment de vie et de puissance, pourquoi sa faiblesse recommence-t-elle aussitôt? Avant que sa courte énergie s'épuise, ne peut-il en profiter pour étouffer un vice, s'élancer à une vertu, se livrer sans réserve et sans mélange aux grandes idées de la re-

ligion, fuir le temps et la terre, chercher l'immortalité et les cieux, s'élever d'un essor jusqu'au trône de Dieu pour le trouver. Agrippa ! Agrippa ! pourquoi cette inertie mortelle après un mouvement si salutaire ? Pourquoi n'ouvres-tu pas ton âme tout entière à ton Dieu qui te parle ? Soutiens, soutiens ton esprit à la hauteur qu'il a atteinte. Monte, monte jusqu'au trône de l'Éternel. Ton Sauveur, ton Dieu t'attend et te veut recevoir, et tu lui diras comme St. Paul : *Seigneur, que veux-tu que je fasse ?* » (Sermons : 1^{er} et 2^{me} recueils, 1842, pages 57 à 61 : *St. Paul devant Agrippa et Festus.*)

« Maintenant, prêtez-vous à l'illusion que le récit doit produire. Représentez-vous ce malheureux (l'homme tombé entre les mains des voleurs — parabole du bon samaritain), dépouillé de ses vêtements, déchiré de blessures, couvert de plaies et de sang, et abandonné sur le bord d'un chemin peu fréquenté. Avec quelle émotion, quelle joie, quelle espérance il écouterait les premiers pas d'homme qui retentiraient dans le lointain au milieu du silence ; comme il prêterait l'oreille pour entendre s'ils s'approchent ou s'ils s'éloignent ; bientôt des pas retentissent, ils s'approchent, d'instant en instant le bruit augmente ; encore un moment, et le secours sera là ; mais tout à coup le bruit change de direction, il se détourne, il diminue, il fuit, il expire,

et le malheureux reste avec ses blessures et ses souffrances. C'était un sacrificateur qui descendait par le même chemin, et quand il le vit il passa de l'autre côté. . . . Vous vous étonnez qu'un sacrificateur montre si peu de charité, et vous cherchez en vain de quelles excuses il peut à ses propres yeux colorer sa conduite. Des excuses ! la dureté de cœur n'en manque jamais. Des excuses ! . . . ne voyez-vous pas qu'elles abondent ici ? Un sacrificateur, un membre de ces vingt-quatre familles sacerdotales, qui, chacune à son tour, sont de service dans le lieu saint du temple, peut-il s'arrêter à secourir ainsi un inconnu, un étranger, peut-être un Gentil, peut-être même un Samaritain ; d'ailleurs ce sacrificateur vient de Jérusalem, où sans doute il a fini sa semaine de service, et il retourne à Jéricho, ville sacerdotale, où un grand nombre de ces pontifes faisaient leur résidence ; il languit de prendre son repos accoutumé, de se délasser de ses travaux, de se retrouver au sein de sa famille ; voulez-vous qu'il résiste à cette impatience si naturelle, et qu'il retarde son retour auprès de ses amis et de ses proches pour prodiguer à un inconnu des secours sans doute inutiles ? Enfin, selon la Loi, nul ne peut toucher un corps mort ou même du sang sans contracter une souillure légale ; voulez-vous donc qu'un sacrificateur coure risque de se souiller ? Non, et pour mieux éviter ce péril, pour s'éloigner d'un objet si triste, pour ne pas flatter ce malheureux, s'il vit encore, d'une vaine espérance, et n'avoir pas à rejeter dure-

ment ses gémissements et ses prières, le sacrificeur, dès qu'il l'aperçoit, se retourne et passe de l'autre côté du chemin ¹.

¹ J'ai déjà fait comprendre à propos de M. Ad. Monod, qu'en proposant à l'admiration de mes lecteurs quelques belles pages de nos sermonnaires protestants de ce siècle, je ne prenais pas fait et cause toujours pour les idées. L'occasion se représente ici de faire mes réserves. Nul plus que moi n'aime et n'admire M. Coquerel père ; mais cette page de sa *première manière*, si l'on peut ainsi parler, montre à nu un des défauts très-ordinaires aux prédicateurs, surtout aux prédicateurs plus orthodoxes que ne l'était et ne le fût plus tard M. Coquerel. Les excuses qu'il prête au Sacrificateur, sont évidemment ironiques. L'auteur les frappe de mépris. Et cependant quand on se place au point de vue juif, quand on se met en imagination à la place du Sacrificateur, devant ce qui était pour lui sacro-saint, passé dans son sang, on ne peut s'empêcher de les trouver parfaitement valables. Il y a de l'injustice à vouloir qu'un faible agisse comme un fort, un juif comme un chrétien ; et cette injustice, les prédicateurs la commettent constamment. Ils sont amers, ironiques, juges sévères, réprobateurs, souvent très à tort. Les ironies présentes de M. Coquerel, très-belles comme éloquence, tombent beaucoup plus sur le judaïsme que sur le sacrificeur. En réalité, on ne peut jamais raisonnablement demander à un homme plus que sa situation, son éducation et sa foi ne comportent. Jésus s'est bien gardé d'*insister* ainsi sur un endroit ou sur un personnage de la Parabole. Il a simplement exposé son récit. Qui blâmait-il davantage ? L'institution ou les personnes ? Où mettait-il l'accent, sur le sacrificeur, le Lévitte ou le Samaritain ? A chacun de le deviner et de le comprendre. Le chemin restait libre et la voie découverte. Il me semble, si j'en juge par les nombreux sermons composés sur cette pa-

«Et voici, quelque temps après, un lévite qui suivait le chemin, s'approche, s'arrête auprès du malheureux blessé, et le regarde attentivement, car telle est la force des termes du récit..... Mes frères, le subalterne sera-t-il plus généreux que le supérieur, le lévite sera-t-il plus charitable que le sacrificateur? Il s'arrête au moins et regarde; mais pourquoi un simple prêtre ferait-il ce que n'a point fait un pontife? Pourquoi deviendrait-on meilleur dans les parvis que dans le lieu saint? Le lévite aussi doit craindre de se souiller, et cette impureté qu'impose le contact d'un cadavre ou du sang dure sept jours selon la loi, et oblige de se soumettre à des cérémonies dispendieuses et pénibles, plus faciles pour un riche sacrificateur que pour un pauvre lévite; il est vrai qu'il s'arrête et contemple le voyageur, mais ce premier mouvement de pitié lui fournit une excuse nouvelle, plus forte et plus juste. Il voit que les blessures sont encore ouvertes; le sang coule encore; le sang n'a pas eu le temps de s'arrêter, et la stupeur, la faiblesse de cet infortuné, tout annonce que le meurtre vient à peine d'être commis, que les malfaiteurs ne peuvent être éloignés. Quel temps il faudrait s'arrêter là pour tenter de sauver ce malheureux! Le lévite doit-il s'exposer en demeurant dans un passage si dangereux? Non, il faut avant

rabole, qu'on n'a pas pris généralement la meilleure direction; je conçois une tractation de cette belle similitude, plus réellement vraie et juste.

tout pouvoir à sa sûreté ; le lévite passe de l'autre côté du chemin.

« Et à ce second abandon, tout l'auditoire incertain peut-être, en écoutant ce récit empreint de tant de simplicité et de vérité, s'il s'agit d'une parabole ou d'un fait réel, en est à se demander si l'infortuné voyageur va périr, sans secours, d'épuisement ou de souffrance... Mais un Samaritain, continue le Christ... Ici, M. F., il conviendrait de renoncer à tous nos vains artifices d'éloquence et de style, et de vous relire le récit dont la naïveté sublime ne souffre aucun ornement. Mais un Samaritain..... et rappelez-vous que Jésus parlait devant des juifs et qu'une haine héréditaire, à la fois nationale et religieuse, séparait ces deux peuples ; rappelez-vous l'étonnement de la femme de Sichar, que Jésus, un juif, lui demandât un peu d'eau à boire après les fatigues et les ardeurs d'une journée de voyage sous le ciel de l'Orient ; rappelez-vous qu'en Judée on croyait ne pouvoir adresser au Christ de plus poignante injure que de lui dire : tu es possédé du démon, tu es un samaritain..... Mais un Samaritain, dit le Christ....., et à ce mot, voyez-vous la foule qui l'écoute, souriant avec dédain dans l'attente qu'un Samaritain va montrer encore plus d'insensibilité qu'un sacrificateur et un lévite. Mais un Samaritain qui voyageait vint à lui, et, en le voyant, il fut ému de compassion !.... Voici, M. F., le plus instructif contraste qu'il fût possible d'offrir à un tel auditoire ; voici la charité d'autant plus belle, que la méchanceté surprise où

on ne la soupçonnait pas, en rehausse la gloire ; voici la charité d'autant plus admirable, qu'elle n'oublie rien et qu'elle achève tout. Comptez un à un les soins du bon Samaritain, et vous serez étonnés du nombre de ses bienfaits ; il regarde, il accourt, il s'émeut ; il descend précipitamment de sa monture ; il cherche un reste de vie dans ce corps sanglant, un reste de respiration sur ces lèvres glacées ; il bande toutes ces plaies douloureuses avec ses propres vêtements, puisque le voyageur avait été dépouillé ; il y verse de l'huile et du vin, les provisions ordinaires que l'on portait avec soi ; il place l'étranger sur sa monture, l'y soutient, marche à ses côtés, le conduit ainsi dans une de ces hôtelleries établies surtout pour l'usage des Samaritains, à qui les juifs dédaignaient d'offrir une hospitalité qu'ils se prodiguaient entre eux ; là, il ne cède à personne le devoir d'assister le blessé ; *il prend encore soin de lui* : le lendemain, en partant, il paie d'avance les services que l'état du malheureux exige ; mais comme la lenteur et les accidents de son rétablissement ne peuvent se prévoir, il se charge d'avance de tout, et avec cette autorité de l'homme de bien accoutumé à ce que l'on se confie en sa parole, il dit au maître de l'hôtellerie : Aie soin du voyageur, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour..... Tableau sublime, parce qu'il n'y manque rien, parce que la bonté la plus ingénieuse ne saurait y ajouter un seul trait ! Tableau sublime, où chaque détail n'est qu'un bienfait, un service, une aumône ordi-

naire, et où l'ensemble est le triomphe et le comble de la charité ! Ah ! c'est que la charité brille surtout dans toutes ces petites choses, qui deviennent si grandes, si précieuses, si fécondes entre ses mains ; et il n'y a qu'un livre parmi tous les livres du monde qui enseigne ainsi à être bon, l'Évangile, parce que l'humanité n'a eu qu'un seul Maître capable d'en donner ainsi la leçon, *Jésus Christ.* » (*Sermons* : 3^{me} recueil (1838), pages 203-210 : Le bon Samaritain.)

M. TROTTET ¹. — L'éloquence de M. Trottet est difficile à caractériser. Ce n'est pas l'ardeur, l'entraînement. L'animation cependant ne manque pas, ni le feu, mais c'est une animation et un feu concentrés ; quelque chose de sombre et de dur, presque d'amer. C'est le sourd grondement du tonnerre portant dans l'âme une impression étrange, mêlée d'étonnement et de frayeur.

« Mais est-ce donc tout ? mon frère, est-ce tout ? Votre conscience, votre cœur ne vous disent-ils rien de plus ? Quoi ! Cette personne bien-

¹ Pasteur dans le canton de Vaud. On ne possède, en fait de sermons, de ce pasteur, enlevé jeune encore à l'Église vaudoise, qu'un seul volume, intitulé : *Discours évangéliques* (Paris, 1853).

aimée que la mort a ravie à votre amour, l'auriez-vous à jamais perdue ? La retrouverez-vous un jour auprès de Dieu,..... ou jamais ? — si je vous fais cette question, c'est que je ne vous suppose pas descendu au rang de ces malheureux qui, pour mieux se rassurer contre eux-mêmes, estiment que l'âme humaine n'est rien qu'un peu de terre et de fange, et qui, ayant intérêt à ne rien croire au-dessus de la brute, s'étudient à ne rien voir au delà du tombeau. Non, mon frère ; j'augure mieux de votre douleur. — Eh ! bien, le comprenez-vous ? l'être que vous aimez n'habite plus ce cadavre. Où s'en est-il donc allé ? Où se trouve-t-il à cette heure ? Où le retrouverez-vous, dites-moi ? — N'entendez vous pas sortir du fond de votre conscience cette question terrible qui, une fois posée, obsède votre esprit ? Il faut répondre, mon frère, il le faut : vous ne sauriez supporter le doute. Ah ! si vous aviez, ici encore, des reproches à vous adresser ! Si cet être qui vous a tout donné, vous en aviez joui toute votre vie, sans rien faire pour son salut, rien pour son âme, rien pour son éternel bonheur ! Si la dot morale qu'il vous avait apportée, le trésor de ses affections, le cœur qu'il vous avait confié, vous l'aviez pris pour vous sans le rendre au Dieu dont il est l'œuvre et devait être le temple ; au Dieu qui ne l'avait fait vôtre que pour que vous le fissiez sien ; au Dieu qui, en vous comblant de tant de biens, vous avait encore permis d'en jouir sans ombrage, par l'invitation qu'il vous adressait à lui en faire don ? Si vous aviez

égoïstement gaspillé, par des actions, par des travaux, par une vie dont le Seigneur n'a pas été le centre, la lumière et la joie, l'âme de l'être que vous allez rendre à la poudre ! Si vous deviez reconnaître qu'en lui donnant un bonheur frivole, qui n'était pas un bonheur, des jouissances vides, qui n'étaient pas la joie, une existence mondaine et vulgaire, dont rien ne voilait le néant que l'idolâtrie de vos cœurs, vous l'avez égarée, cette âme, loin du chemin de la vie, que vous l'avez — faut-il le dire ? — que vous l'avez perdue !..... je ne puis poursuivre..... Mon frère ! ma sœur ! Ne versez pas sur ce cercueil, des larmes moins brûlantes que la pauvre veuve de Nain.

« Ces larmes, Dieu ne les a pas défendues, le Sauveur ne les a pas condamnées, lui qui a pleuré sur le tombeau de Lazare ; et la veuve de l'Évangile nous montre qu'il sait compatir à de telles douleurs. Mais, mon frère, demain, vous aussi accompagnerez l'être que vous avez perdu vers sa dernière demeure ; demain vous entendrez la terre du sépulcre rouler sur son cadavre, et séparer à jamais ces derniers restes de vous. Et puis,..... vous rentrerez seul dans votre demeure déserte, que son riant visage n'anime et n'égaie plus ; vous prêterez l'oreille au moindre bruit, croyant toujours entendre le son de sa voix ; et à l'heure accoutumée : la vue de sa place vide, vous faisant tressaillir et arrachant votre cœur à sa douce illusion, viendra, à chaque fois, le frapper d'un coup terrible ; et vaincu par le désespoir, vous

irez cherchant partout quelque distraction à votre douleur. — Le monde alors viendra vous dire, par la bouche de vos amis et avec ce vulgaire bon sens qu'il appelle sa philosophie : « du courage ! montrez-vous homme, et laissez au temps le soin d'éteindre votre douleur. Sa main, passant sur votre cœur, et y fixant la trace d'une foule d'impressions nouvelles, enlèvera bientôt à la pensée de l'être que vous avez perdu ce qu'elle a de trop poignant pour vous. Dans un an, six mois peut-être, cette pensée brûlante aujourd'hui, ne sera plus qu'un calme et lointain souvenir, auquel vous trouverez quelque douceur à vous livrer, et qui pourra même faire goûter à votre cœur les jouissances les plus délicates. Laissez le temps faire son œuvre et vous rendre aux affaires et aux préoccupations de la vie, et vous serez guéri. » — Guéri, mon frère, guéri, parce que vous aurez oublié ! Guéri, parce que l'être qui remplissait votre cœur en sera pour jamais sorti, sous le simple effort du temps ! Guéri, parce qu'une affection, qui devait être immortelle, s'est éteinte au fond de votre âme dont elle faisait la vie ! Guéri, parce que vous avez cessé de porter un cœur d'homme ! Cessé d'être ce que vous étiez ! que vous êtes insensiblement descendu au-dessous de vous-mêmes ! et que, pour émousser l'aiguillon de la souffrance, vous avez peu à peu détruit les puissances vives de votre âme, vos facultés les plus intimes ! que vous avez créé le désert, fait le vide au dedans de vous ! que vous vous êtes moralement anéanti, et fermé sans retour à la douleur

et à la joie ! Guéri, parce que, pouvant encore, le cœur froid, céder à des passions, obéir même à des devoirs, vous ne croyez plus à une vie qui a perdu pour vous tout son prestige, et dont les richesses ne font qu'augmenter votre misère ! Et vous appelez force cette faiblesse étrange, qui provient du simple jeu de l'organisme, ou d'une destruction de l'être moral qui vous rapproche de la brute ! Guéri ! mon pauvre frère, guéri ! parce que vous vous avancez, comme un somnambule, au travers de la vie, incapable d'en goûter et bientôt d'en apercevoir les réalités intérieures, et ne connaissant plus qu'une existence inerte et sans vérité ! Guéri ! — Allez, mon frère, vous voulez dire mort ! » (*Discours évangéliques*, pages 92-96 : Départ et Retour ¹.)

« Ne trouveriez-vous donc personne autour de vous, qui, à défaut de ce brigand, pût vous donner la preuve de la vérité de ce que j'avance (savoir, que le matérialisme dessèche jusqu'à sa racine la vie spirituelle) ? Quoi ! vous n'auriez pas acquis assez de connaissance des hommes

¹ — Cette fin, selon moi, est très-belle, et commande toute la citation qui a des parties traînantes et diffuses ; ce qui, du reste, est fréquent chez les prédicateurs vaudois, même les plus distingués. Le morceau qui suit immédiatement, me paraît plus complètement beau, quoique encore un peu lourd de ton et de facture.

ou simplement de votre cœur, pour ne pas trop vous scandaliser de la conduite de ce malfaiteur ? Vous n'auriez jamais rencontré d'autres brigands semblables, je veux dire d'autres âmes chez lesquelles un éloignement semblable de la vie de Dieu produit, peut-être sous des dehors polis, une dureté semblable, une absence égale d'amour, une frivolité non moins cruelle pour les cœurs qu'elle déchire ? — Dites-nous donc de quel côté se trouvent les natures haineuses, aux appétits vulgaires, les âmes qui unissent la cruauté raffinée à la licence, l'amour du sang au culte de la volupté ? Dites-nous quel air respirent ces cœurs éteints, impuissants à s'ouvrir à rien, dégoûtés du plaisir, du péché, de la vertu, du ciel, des autres et surtout d'eux-mêmes ? Ces cœurs suspendus sur un néant impossible, ou résignés à vivre dans un vide éternel ? Dites-nous dans quels rangs figurent ces hommes dont l'indifférence corruptrice détruit peut-être bien plus d'existences, torture et flétrit bien plus d'âmes, consume bien plus de vies que ne le firent les violences de notre malfaiteur ? Ah ! si nous pouvions pénétrer dans l'intérieur de la plupart des familles, remonter à la source de tant de carrières détruites et de vies inutiles, et mesurer les ravages de l'ennui dans l'existence des trois quarts des êtres les mieux placés pour être heureux ; si je pouvais vous montrer combien d'individus, faute de sentiments chrétiens, deviennent les meurtriers de l'âme et du corps, de leur femme, de leur mari, de leurs enfants ; combien d'hommes, à force d'abreu-

ver d'amertume les cœurs confiés à leur amour, les crucifient sur le théâtre de leur bonheur, et, pour mieux étouffer leurs plaintes, les entourent d'un respect dérisoire et d'hommages souvent insultants, — à quoi pensez-vous que nous devrions en rapporter la cause? — A quoi? — Demandons-nous quelle est la cause qui affaiblit au dedans de nous le sentiment de la présence de Dieu, qui nous empêche de mettre notre gloire à lui devenir semblables et à nous donner, comme lui, à toutes les victimes de la douleur. Demandons-nous quelle est la cause qui nous engage à vivre ici-bas comme s'il n'y avait point de mort, point de vie après la mort, en d'autres termes, point de Dieu; à borner nos aspirations, nos regrets, nos désirs à l'existence actuelle; et comme le brigand, du sein de la douleur, du haut de notre croix, à lever sans repentir, vers le ciel, un regard ardent, et à dire au Seigneur : Si tu existes, si tu m'entends, si ces cieus sont tes cieus, cette terre ta terre, et les hommes tes enfants, descends, descends donc dans ma vie et viens me délivrer de mon fardeau. Demandons-nous quelle est la cause qui détruit dans notre cœur la tendresse et y fait prédominer la passion sur l'amour, l'insensibilité sur l'esprit de sacrifice, l'avarice sur le dévouement, tout ce qui est petit sur tout ce qui est grand, tous les péchés sur toutes les vertus? Quelle est, en définitive, la cause qui nous fait placer le centre de notre vie dans l'amour de la jouissance plutôt que dans le sentiment du devoir, dans la poursuite de la considération plutôt que

dans « une bonne conscience devant Dieu, » dans la soif de recevoir plutôt que dans le besoin de donner, en nous plutôt que dans les autres ? — Eh ! quelle est donc cette cause, sinon l'oubli constant, le mépris de « notre Père qui est aux cieux, » du Sauveur qu'il nous a donné et du salut qu'il veut accomplir dans nos cœurs, sinon le ciel cherché sur la terre, la joie dans le plaisir, le bonheur dans les entraînements des sens ; sinon, sous une forme ou sous une autre, le matérialisme ? Oui, le matérialisme, qui éteint insensiblement, en nous et hors de nous, toute vie supérieure, qui fait de nous autant de bourreaux et de victimes de nous-mêmes et de nos semblables, ou qui nous pousse incessamment sur la pente au bas de laquelle roula le brigand qui nous occupe. Le matérialisme qui, d'un côté, nous transforme en tyrans, d'un autre, nous rend esclaves de penchants qui nous avilissent, et qui nous fait tout à la fois croire au néant et trembler d'un mystérieux effroi à la pensée de la mort. Le matérialisme, cette fièvre de jouir, qui brûle notre cœur, ronge la substance de notre vie et nous associe, pour notre part, à l'œuvre du malfaiteur qui nous en offre aujourd'hui le type. Prenez-y garde, ô vous, qui demeurez étrangers à l'influence de la grâce de Dieu. Si vous continuez à fermer votre cœur à votre divin Frère, quelque honnêtes, quelque savants, quelque vertueux même que vous soyez, quelle que puisse être votre réputation, quelque soin que vous mettiez à ne pas blesser les convenances, vous êtes sur le chemin du

brigand qui expire en insultant Christ sur la croix. »
 (*Discours évangéliques*, pages 177-181 : Les Trois
 Croix.)

M. ATHANASE COQUEREL, FILS¹. — Sensibilité
 véhémement, animation généreuse, simplicité de parole
 chaleureuse, unies à une forme très-pure. Beaucoup
 de charme, beaucoup d'attrait, comme M. Athanase
 Coquerel père, mais plus d'élan.

« J'admets qu'il n'en soit rien
 (à savoir, qu'il n'y ait jamais des sujets d'horreur et
 de honte dans les guerres même les plus universel-
 lement approuvées), j'oublie des rapports trop dou-
 loureux, j'écarte des souvenirs qui m'arracheraient

¹ Pasteur suffragant dans l'Église réformée de Paris de
 1850 à 1864. — M. Ath. Coquerel a publié :

Homélies. 1 vol. (Paris, 1855.)

Sermons et homélies. 1 vol. (Paris, 1858) ; et une foule de
 sermons détachés, qui vont s'augmentant sans cesse et dont
 voici les titres, jusqu'en 1866, époque où s'arrête mon
 étude présente de la Prédication protestante contemporaine.
Le bon Samaritain. — *Le catholicisme et le protestantisme
 considérés dans leur origine et leur développement*. — *Les
 choses anciennes et les choses nouvelles*. — *Les deux métho-
 des : expansion et compression*. — *L'égoïsme devant la croix*.
 — *La science et la religion*. — *Trois sermons prêchés à
 Nîmes, Alais, Montpellier*. — *La tradition protestante*. —
L'unité de l'Église. — *Le ministère de l'esprit*.

malgré moi un cri de réprobation. Je ne veux considérer les guerres de notre temps que par ce qu'elles offrent de plus noble et de plus beau. Voyez passer dans nos rues ce drapeau déchiré par tant de coups, mutilé par tant de combats, qu'à peine la victoire y a laissé la place d'y inscrire tous les noms des batailles gagnées où il a figuré. Que de gloire nous raconte cet éloquent témoin de l'héroïsme de nos braves ! que de fidélité au devoir ! que de sacrifices de soi-même à la patrie ! quelle immolation de sa vie, de ses espérances, de ses affections, à l'honneur ¹ !

« Il est vrai ; mais aussi combien ces glorieux lambeaux nous rappellent des flots de sang humain ! Que de vies prématurément brisées ! que de hideuses et cruelles blessures ! que de veuves et de mères jetées dans le deuil le plus affreux ! que d'enfants plongés dans un abandon qui pèsera sur toute leur vie, et qui les atteint même avant qu'ils puissent le comprendre ! Quant à ceux qui échappent à la mort, que d'affreuses angoisses causées à ceux qu'ils aiment et dont ils sont l'appui ! que de tortures morales et d'horribles soucis ! Et quelle dévastation sur la face de la terre ! quelle ruine et quelle brutale destruction !

« Et que serait-ce, grand Dieu ! si je me laissais aller un instant à vous donner l'idée de quelqu'un de ces épisodes qui marquent toute guerre, les débris in-

¹ On sait que M. A. Coquerel fils a prononcé en 1869, au Théâtre du prince impérial, un discours sur la *guerre*, qui a été très-applaudi.

cendiés des villages, les blessés foulés aux pieds dans l'entraînement du combat par leurs propres frères, écrasés sous les chevaux et les roues de l'artillerie, ou, comme dans telle bataille fameuse et joyeusement célébrée par les vainqueurs, une de leurs propres ambulances, remplie de malheureux mutilés, prenant feu, et ces infortunés, sans mouvement possible, envahis un à un par les flammes auxquelles on a été forcé de les abandonner?

« Ah! sans doute, celui qui, au milieu de semblables horreurs et de mille autres, souffre tout sans murmure, sans abattement; celui qui meurt sans avoir perdu courage, ou qui, miné par le climat, l'excès des maux et les blessures, languit sans perdre patience, sans perdre même sa gaité, je l'admire; mais plus son énergie morale m'inspire le respect, et ses tourments de sympathie, plus j'ai besoin de redire : *Bienheureux sont ceux qui procurent la paix*, et malheureux, coupables, insensés ceux qui veulent les guerres, ceux qui en sont cause!

« Ceux-là, qui sont-ils? Ce sont d'abord les chefs des nations. Je sais qu'on a déployé un merveilleux savoir, une force prodigieuse de combinaison dans cet art meurtrier. Introduisez-moi dans ce cabinet solitaire d'un de nos palais, où un homme encore jeune, couché sur la carte d'Europe, comme pour en prendre possession d'avance, médite, calcule, pèse toutes les chances, conclut avec une certitude de prévision effrayante, et s'écrie enfin : Je les battrai là! en montrant du doigt une plaine où je lis le nom

d'un village encore obscur : Marengo. Qui n'admire-rait la pensée et la volonté atteignant une pareille puissance ? Mais qui ne se désolerait en voyant tant de génie employé par les hommes à détruire des milliers, des centaines de milliers de leurs semblables ? Que de bien on aurait pu leur faire avec les efforts et la sagacité dont on a fait preuve pour les asservir ou pour les massacrer !

« Sans doute, de pareils exemples sont rares ; mais en tout temps, et dans notre pays surtout, que de talents, de forces intellectuelles, de courage ont été perdus dans ce cruel travail ! Ah ! qu'ils seraient utiles, s'ils étaient autrement employés, s'ils étaient appliqués à résoudre les problèmes déplorables de la misère et de l'immoralité, à adoucir les souffrances du corps et à guérir les plaies des âmes ! Le génie de la guerre, quoi qu'on en dise, n'adoucit personne et n'est point une école de philanthropie. Écoutez ce même héros qui nous confondait par la force de sa pensée ; écoutez-le, douze ans plus tard, chargé, accablé de puissance et de gloire, accoutumé à vaincre et à jouer la vie des hommes par centaines de milliers sur ses champs de bataille ; écoutez-le dans un entretien devenu célèbre, au moment où sa fortune commence à se voiler, laissant échapper cette sinistre parole : « Que m'importe à moi de perdre deux cent mille hommes ? » — Que vous importe, dites-vous ? Eh ! qu'êtes-vous donc vous-même ? Un ange, un Dieu ? Non, il aurait plus de compassion. Vous n'êtes qu'un homme comme chacun de ces deux

cent mille dont la mort ne vous coûte rien. Au tribunal de notre Juge commun, vous êtes l'égal du moindre d'entre eux, et ils lui sont aussi chers que vous-même; je me trompe, il y a entre eux et vous, devant Dieu, une inégalité terrible, écrasante; mais elle n'est autre que cette responsabilité même qui vous pèse si peu. *Bienheureux sont ceux qui procurent la paix!*

« Que sert, vous demandez-vous peut-être, mes frères, en m'écoutant, que sert de nous dire ces choses? Sommes-nous les chefs des États, les arbitres des destinées humaines, les *dominateurs des nations*? Non, sans doute, mais ce n'est pas sur eux seuls que pèse cette responsabilité que nous venons de voir si grande.

« C'est sur tous. Il est un empire de l'opinion, il est une responsabilité de chacun envers tous, mieux comprise et plus consciencieusement observée dans les pays où règne le protestantisme que dans le nôtre. Qui est coupable du mal incalculable que fait la guerre ici-bas? Qui? Tout le monde. Quiconque entretient et développe les passions belliqueuses. Quiconque excite dans la foule, et surtout dans les jeunes âmes, les mauvais instincts de la destruction, de la vengeance, de l'orgueil provocateur.

« Prenez-y garde, écrivains, historiens, poètes! Dieu vous demandera compte de votre enthousiasme irréfléchi et inhumain pour les fléaux du monde, pour les grands dévastateurs. Vous avez toujours trop célébré la gloire ensanglantée des guerriers. Dieu vous

demandera compte du sang que vos chants de guerre feront répandre. Il n'est pas vrai que le drapeau de la victoire, comme le manteau de la charité, couvre toutes choses, et si vous le faites croire au monde, vous mentez à Dieu.

« Éducateurs de la jeunesse, prenez-y garde : vous faussez les jeunes esprits que Dieu vous confie, en leur enseignant qu'il n'y a rien au monde de si beau et de si glorieux que la guerre. Cessez d'enseigner qu'un Alexandre est plus grand qu'un Socrate et un Platon ; un Nelson plus digne d'admiration qu'un Newton ; un Condé plus précieux au genre humain qu'un Colbert, ou un Turenne qu'un Descartes. A génie égal, l'homme qui laisse une découverte à la postérité, l'homme qui ajoute un chef-d'œuvre aux richesses intellectuelles du monde, l'homme qui élargit les limites de l'esprit humain, l'homme qui fait faire à ses semblables un progrès durable et réel dans la concorde, ou la vertu, ou le savoir, dépasse, et de bien haut, tous les héros de l'épée ; de jour en jour on le reconnaît, on le reconnaîtra davantage.

« Mais il n'est personne chez qui un imprudent excès d'enthousiasme pour le courage du champ de bataille soit plus contraire à l'Évangile, plus dangereux, plus coupable que chez la femme. Je ne m'étonne pas que l'être le plus faible, chez qui l'énergie physique est plus rare, et chez qui les sacrifices de toute une longue vie sont bien plus fréquents que les éclairs d'intrépidité, je ne m'étonne pas qu'une âme dont l'imagination s'exalte à admirer ce qui lui man-

que et à plaindre ce qu'elle admire, glorifie la brave guerrière. Mais que ce sanglant enthousiasme est souvent cruellement puni ! Laissez emporter votre imagination, mères imprévoyantes, à l'éclat de l'héroïsme militaire et peut-être aussi des hommages exagérés qu'il reçoit. Nourrissez de ces chimères l'enfance de vos fils ; élevez-les dans le culte de la guerre, mais n'accusez que vous-même plus tard si le dieu homicide à qui vous les avez voués les frappe loin de vous de quelque horrible et glorieuse mort. C'est vous qui les aurez sacrifiés, et ce que vous souffrirez, bien d'autres mères l'auront souffert avant vous par leurs mains. Jamais une mère vraiment chrétienne n'a détourné son fils d'un périlleux devoir, sa vie fût-elle en danger ; mais jamais une mère chrétienne n'a allumé en lui l'ambition d'une gloire fautive et meurtrière. Nul ne doit avec plus de ferveur que le cœur d'une mère joindre ses prières et ses vœux à cette bénédiction prononcée par le Sauveur : *Bienheureux sont ceux qui procurent la paix !* (*Sermons et Homélies*, pages 318-324 : Les Pacifiques.)

M. T. COLANI¹. — Souplesse et facilité ; un vif sentiment de l'*actualité* ; nouveauté des idées. Une ar-

¹ Ex-pasteur de l'Église française de St.-Nicolas à Strasbourg ; aujourd'hui professeur à la faculté de théologie

deur ordinairement contenue, mais profonde et puissante. Le cœur palpite, l'âme vibre; parfois en jaillit l'éclair.

« Le mal, mes chers auditeurs, le vrai mal qui ronge notre Église et qui, s'il ne vient à être guéri, la rendra incapable de jouer dans l'avenir le rôle que Dieu lui assigne, ce n'est pas la diversité des opinions, c'est bien plutôt notre fatale passion de l'unité, de l'unité extérieure, fictive, artificielle, obtenue même aux dépens de la vie religieuse. Nous sommes malheureusement travaillés par un reste de levain catholique; la colossale grandeur de l'Église romaine nous impose toujours encore; nous la regrettons à notre insu, et, quoi que nous fassions, elle nous semble l'idéal vers lequel il faut pourtant graviter. Le spectacle de cent soixantedix millions d'âmes qui, en apparence, battent à l'unisson; la pensée que partout sur le globe on célé-

protestante de cette ville. Pendant son court pastorat; M. Colani publia des sermons qui furent très-remarqués, et sont de nature à faire regretter qu'il ait abandonné si vite sa chaire de prédicateur, sur laquelle son talent jetait tant d'éclat.

Son œuvre oratoire se compose de deux volumes de *sermons* (Strasbourg, 1858 et 1860), plus *quatre sermons prêchés à Nîmes* (Strasbourg et Paris, 1861), et quelques sermons détachés: *le sacerdoce universel* (Strasbourg, 1856). — *Notre Père* (Paris 1861). — *L'éducation protestante* (Strasbourg, 1860).

bre, à la même heure, les mêmes cérémonies, on dit les mêmes prières, on professe les mêmes croyances; la vue de l'immense pyramide qui a pour assises les simples fidèles, puis les prêtres, puis les évêques, les cardinaux, et pour couronnement le pape, clef de voûte de l'unité : — cette vue nous fascine, et ce n'est pas sans amertume que nous jetons ensuite un regard sur nos pauvres églises si divisées et si chétives. Eh bien, à ces regrets et à cette admiration, j'oppose d'abord la parole de l'apôtre aux Galates : « Voici, moi Paul je vous déclare que si vous vous placez sous la loi, le Christ ne vous servira plus de rien ; » et j'oppose ensuite l'exemple de l'Église catholique elle-même, car il n'y a pas un seul des abus qui la défigurent, qui ne provienne de ce qu'elle a voulu fixer ou remplacer l'esprit par des institutions visibles. Pour communiquer aux âmes une vive impulsion, elle a établi des cérémonies magnifiques, pompeuses, splendides ; et ce culte extérieur, qui devait allumer dans les cœurs l'encens de l'adoration, y a étouffé le culte en esprit et en vérité. Pour créer parmi les peuples un foyer de sainteté, d'où la vie rayonnerait alentour, elle a institué un sacerdoce spécial, un corps de pontifes mis à part ; et les peuples, au lieu de se laisser transformer par ce contact en prêtres et en sacrificateurs, ont cru que la présence de ces pontifes les dispense de toute activité, les décharge même du soin de leur salut. Pour donner une expression visible à l'esprit de paix et d'union qui devait régner dans l'Église, elle a remis

tous les pouvoirs aux mains d'un seul homme ; et cet homme, se trouvant représenter un état de choses qui n'existait pas, n'a pu remplacer le lien de la charité qu'en lançant l'anathème contre tous les récalcitrants et en invoquant les rigueurs du bras séculier. Enfin, pour être bien sûr que cet évêque des évêques n'obéirait jamais qu'à l'inspiration d'en haut et non aux suggestions des puissants de la terre, elle lui a conféré une souveraineté temporelle ; et cette souveraineté temporelle a eu pour résultat de l'impliquer dans tous les débats terrestres, dans toutes les luttes sanglantes et, ce qui est bien pire, dans toutes les intrigues de la politique. Ainsi, ce qui devait rendre l'Église indépendante du monde, l'a condamnée à une existence mondaine ; ce qui devait sceller l'union des esprits, a donné naissance aux schismes et aux persécutions ; ce qui devait transformer la chrétienté en un peuple de sacrificeurs, l'a maintenue dans une profonde léthargie ; ce qui devait stimuler les sentiments d'adoration, les a changés en sensations physiques, où les cœurs n'ont aucune part. — Et tout cela est arrivé parce qu'on ne s'est occupé que du corps de l'Église et non de ce qui en est l'âme, parce qu'on a voulu la sauver par la loi, par des ordonnances et des coutumes et non par la foi spontanée.

« Voulez-vous mesurer la différence qui existe entre une Église formaliste, factice et une Église libre, vivante ? Permettez-moi une image que j'emprunte aux mœurs poétiques de l'Allemagne. La veille de

Noël, vous le savez probablement, on y aperçoit dans les demeures des riches et des pauvres un arbre d'une apparence féérique. Chaque branche s'est changée en un faisceau de lumière, dont l'éclat vient se réfléchir sur d'innombrables fruits dorés et argentés, tandis que des rubans aux joyeuses couleurs voltigent autour de cette pyramide de feu. C'est dans une chaude maison que brille ce sapin merveilleux, dans une chaude maison égayée par les voix argentines d'enfants en extase.

« Cependant là dehors, dans les froides ténèbres, un autre sapin, peut-être, que ne couvrent ni or ni argent et que semble écraser un linceul de neige blafarde, lutte péniblement contre les assauts d'une tempête..... Mais il vit ! Ses racines plongent dans le sol, il grandira, il se fortifiera, il bravera tous les efforts de l'ouragan, et dans un siècle il commandera l'admiration du passant par la sauvage majesté de son port. Si ses fruits ne doivent jamais briller de l'éclat des métaux, il en produira spontanément des milliers et des milliers, dont chacun renferme des centaines de germes. A l'autre arbre il ne manque qu'une seule chose, — la vie ! Ce n'est pas lui qui a produit ces fruits étincelants : une main d'homme les a préparés, une main d'homme les a attachés, une main d'homme va les lui enlever. Cette lumière qui jaillit de ses branches, c'est également une main d'homme qui l'a allumée, et s'il n'était déjà un cadavre, ces feux ardents lui seraient à jamais funestes. Tout à l'heure, dépouillé de ses ornements

empruntés, on le jettera avec dédain dans un coin, pour être mis en pièces et réduit en cendres. »
 (Quatre sermons prêchés à Nîmes; pages 119-122 :
 La Lettre et l'Esprit.)

M. A. VIGUIÉ¹. — Vivacité méridionale; continue flamme, scènes et récits mouvementés. Tout cela passe sous le regard de l'esprit avec une sorte de fierté noble et d'enthousiasme triomphant.

« Il faut mettre à la confirmation de cette vérité (savoir : « qu'un jour dans les parvis de l'Éternel vaut mieux que mille ailleurs ! ») le sceau du témoignage de l'histoire; et certes il ne peut lui faire défaut. Oui, mes Frères, pour faire enfin briller à vos yeux cette vérité d'un magnifique et douloureux éclat, je ne sais rien de mieux à faire que de vous la montrer, possédant l'âme des fidèles dans tous les temps et surtout aux âges héroïques de l'Église. Il est si vrai que les parvis de l'Éternel sont le lieu par excellence; il est si vrai qu'un jour passé dans cette enceinte vaut mieux

¹ Pasteur de l'Église réformée de Nîmes. Il a publié en 1856 : le principe chrétien de la Réformation (conférences prêchées à Nîmes, Montpellier, Alais, en 1855); et en 1864 à la librairie Meyrueis, un volume de *sermons*.

que mille ailleurs; il est si vrai que le chrétien a toujours réclamé cette communion fraternelle et ce lien extérieur; il est si vrai que ce besoin a toujours été au cœur de l'Église, que — n'importent les temps, les lieux, les circonstances, les périls, les sacrifices, — la conscience religieuse a toujours voulu des parvis; jamais elle n'a pu s'en passer: plus elle a été fidèle, plus ils lui ont été indispensables; son cri a été véritablement celui du Psalmiste: Dieu et ses autels! Que dis-je? le monde les lui refusait-il, elle les ravissait au prix même de la vie, tant il est vrai qu'ils lui étaient plus nécessaires que la vie elle-même!...

« Où allez-vous, humbles amis du Sauveur, que la prédication du grand apôtre des gentils vient de faire passer des ténèbres à la merveilleuse lumière? Où allez-vous, perdus dans la foule, au milieu de cette immense capitale du monde romain? Quoi! vers les persécuteurs! à l'ombre même du palais des Césars....., vous précipitant de gaieté de cœur dans la gueule du lion....., où allez-vous? — Nous allons dans la prison de Paul: depuis qu'à sa parole l'amour du Christ a inondé nos âmes, nous avons besoin de nous voir, de nous aimer, de prier ensemble, d'adorer en commun..... Il nous faut des parvis, et nous osons nous assembler avec ceux mêmes de la maison de César, autour des chaînes de notre Apôtre. Nous ne sommes que d'hier, mais déjà nous sentons le prix de cette parole: « Un jour dans ses parvis vaut mieux que mille ailleurs! »

« Où allez-vous, chrétiens fidèles, par delà les murs de cette Rome des Nérons qui vous épie et vous persécute ? Où allez-vous, vous glissant dans les ténèbres et pénétrant avec une précaution mystérieuse dans ces lieux abandonnés et souterrains..., où allez-vous ? — Nous allons aux Catacombes. Nous avons besoin de nous voir, de nous fortifier au milieu de l'épreuve, de demander soutien et protection au Père qui nous afflige pour un temps : nous avons besoin de prier ensemble, d'adorer en commun, de rompre sous le regard du Seigneur, le pain de la charité fraternelle... ; il nous faut des parvis..., et nous osons faire nos parvis de ces asiles de la mort même, où le bras du persécuteur nous laisse au moins un instant respirer. Notre âme a soif du Dieu vivant, et quoi qu'il en coûte, nous voulons faire la bienheureuse expérience de cette parole : « Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs!... »

« Où allez-vous, vous pressant vers les frontières de la France du XVII^e siècle, de cette patrie que vous aimez tant, multitudes éplorées mais saintement courageuses ? Prenez garde ! le soldat vigilant a découvert vos traces et va s'opposer à votre fuite... mais vous le désarmez, vous l'attendrissez par votre immense deuil et vous passez.... Où allez-vous ? — Nous allons en exil. Nous aussi nous avons besoin de nous voir, de nous fortifier par la prière, d'adoucir nos infortunes par le contact de l'amour fraternel et de porter ensemble nos supplications et nos hom-

gages aux pieds du trône de la grâce... Il nous faut des parvis... et la patrie nous en refuse; elle ruine nos temples et brûle nos autels..., alors nous avons dit : « Frères, allons en chercher sous des cieux plus cléments, et le cœur angoissé mais résolu, nous avons dit encore : « Adieu patrie, adieu famille, adieu biens de la terre, adieu tout ce qui est cher ici bas, » et nous partons, et nous allons où Dieu nous mène..., car il nous faut des parvis, et même sur le sol natal nous ne pouvons plus vivre sans faire la bienheureuse expérience de cette parole : « Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs! »

« Où allez-vous enfin, foules saintement audacieuses, vous pressant dans une pieuse attitude vers ces lieux retirés et comme cachés à tous les regards? Prenez garde! la mort vous suit et la mort vous précède... N'entendez-vous pas retentir sourdement dans la plaine la marche-précipitée de vos persécuteurs, et ne voyez-vous pas déjà briller sur la colline le sabre des dragons?... Où allez-vous? — Nous allons au désert. Nous n'avons pas pu suivre nos frères en exil; nous avons pensé en nous-mêmes : Notre âme se passera peut-être de parvis... Nous avons ainsi pensé, mais une telle privation nous est plus dure que la mort même..., il nous faut des parvis..., et qu'importent les périls et les sacrifices?... « Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille ailleurs! »

« Et vous, chrétiens du XIX^e siècle, où allez-vous? Où voulez-vous aller? Ah! grâce à Dieu nous

n'avons pas besoin de vous dire : Prenez garde, c'est ici le palais des Césars! Prenez garde, c'est ici la Rome des Nérons! Prenez garde, c'est ici la proscription de Louis XIV! Prenez garde, c'est ici la persécution militaire du dernier siècle.... Mais au contraire, nous avons la joie de vous dire : ayez le cœur au large, c'est ici le règne de la justice, de la liberté et de l'impartialité religieuse..., nos temples s'élèvent et s'ouvrent..., nous avons des parvis! Ah! ne voulez-vous pas vous empresser d'y venir goûter combien le Seigneur est bon? Nous avons des parvis! Ah! ne voulez-vous pas vous empresser d'y venir chercher la paix et le repos de l'âme? Nous avons des parvis! Que ce soit donc avec joie que nous les consacrons au service et à la gloire du Dieu qui est amour! » (*Sermons*; pages 122-127 : Les Parvis de l'Éternel).

M. A. BOUVIER ¹. — Prédicateur de talent toujours; plus rarement orateur. Abondant et touffu, sa marche comme son style n'ont peut-être pas toute la

¹ Pasteur de l'Église réformée de Genève, et professeur à l'Académie de théologie de cette ville.

Œuvres : *Sermons* prêchés dans le midi de la France et à Genève en 1861. 1 mince volume (Genève, 1861).

Sermons. 1 vol. (Genève, 1860.)

Le chrétien ou l'homme accompli. Conférences (Genève, 1857).

légèreté, toute la souplesse désirables. Comme M. L. Bonnet, comme M. Trottet, il a quelque peine à *s'enlever*. Le morceau suivant, toutefois, est fort beau, et bien digne de figurer ici.

. « Une des grandes préoccupations, je dirais presque une des idoles du siècle, c'est la science. Cette glorieuse fille de l'esprit humain, cette riche héritière des travaux des siècles, cette intrépide et infatigable voyageuse à travers l'univers, qui de tout temps exerça l'empire sur les intelligences d'élite, possède aujourd'hui sur les masses un prestige incomparable. Il n'est personne qui n'ait à sa portée cent moyens de recevoir ses leçons, tout au moins des moyens de goûter des miettes qui tombent de sa table. C'est à elle qu'est dévolue l'autorité sur tous. Elle a des pontifes et des oracles. Ce qu'elle affirme est tenu pour infail-
libile, ce qu'elle ignore n'est pas, ce qu'elle dépasse n'est plus, ce qu'elle discute est mourant, ce qu'elle rejette est mort. Il n'y a de vivant et de vrai que ce qu'elle marque de son sceau. Aussi tous les hommages sont pour elle, et l'on dirait qu'elle veuille hériter de ceux qu'on n'accorde plus à la religion.

« Certes, la science est grande et victorieuse, et je comprends bien sa confiance en elle-même, et les honneurs qu'on lui rend.

« Voyez, sous son compas et son télescope, les espaces éthérés se sont reculés à l'infini et peuplés de

myriades de mondes immenses, dont le poids, le volume, la distance, le nombre, la splendeur s'inscrivent exactement dans nos livres, mais défient toute notre imagination.

« Redescendant sur ce petit globe, elle entend, des cieux à la terre et de la terre aux cieux, des harmonies merveilleuses, comme un rythme sublime entraînant et accordant les mouvements infiniment entrelacés des corps. Partout elle saisit la trace et voit le jeu de lois mathématiques qui régissent tous les domaines de la vie, elle affirme et bientôt après reconnaît avec une surprise qui n'est égalée que par son triomphe, que tout, jusque dans les vibrations imperceptibles de l'air, jusque dans le mystère intime de la croissance, tout a été fait avec poids, calcul et mesure.

« Perçant la croûte terrestre pour y chercher la trace des bouleversements les plus reculés, elle trouve chaque jour des débris d'espèces inconnues, et les marques de la vie de millions et de milliards d'habitants de la terre primitive, qui ont combattu, souffert, puis disparu, pour faire place à de nouvelles séries d'êtres, histoire mystérieuse, anonyme, qui s'est déroulée à travers des siècles sans nombre.

« Plus à l'aise encore à la surface que nous habitons, elle soumet à un examen minutieux, diversifié, tantôt les éléments premiers dont les combinaisons infinies produisent la multitude des corps, tantôt les forces générales dont l'activité imprime partout le mouvement : elle en pénètre les lois, elle en dérobe

la puissance motrice à une nature avare, elle les applique à tous les besoins de l'homme, et de ce pauvre et infirme mortel, elle fait le dispensateur de la force, de la vie, de la durée.

« Mais c'est quand elle se tourne sur l'homme lui-même, pour comprendre cette énigme vivante, ce problème des problèmes de la création, que vous la voyez déployer la plus grande pénétration, la plus grande richesse de méthodes, la plus grande hardiesse de construction. Il n'est rien dans l'histoire de l'humanité même la plus effacée, qu'elle ne prétende déchiffrer, rien de ce qu'a pensé et fait l'homme, qui puisse échapper à l'investigation de l'homme. Par un effort dont les sciences de la nature ne donnent qu'une imparfaite idée, la science de l'humanité se transporte de son point d'observation actuel dans les âges les plus divers, et sait faire revivre des croyances, des institutions, des langues, des mœurs, des existences pour jamais éteintes. C'est ainsi qu'elle recrée dans le monde moral comme elle avait recréé dans le monde physique. Puis prenant l'homme tel qu'il est, elle étudie cet assemblage de forces, d'infirmités, de facultés, de besoins, d'aspirations, de contradictions, ce Protée si changeant selon les positions, les climats et les races, elle débrouille ce chaos, et l'homme, en devenant compréhensible à lui-même, découvre avec étonnement qu'il n'est rien de plus étonnant dans l'univers que celui qui en a été fait l'interprète, ni rien de plus grand que celui qui peut s'en affranchir et maintenir

sa liberté au milieu de ce torrent de la fatalité universelle.

« O pouvoir et majesté de la science ! Qui pourra dire, en présence de tout ce qu'elle a fait, ce qu'elle fera ? et calculer, après tant de conquêtes dans le passé, les conquêtes que lui réserve l'avenir ?

« Mais ne vous semble-t-il pas qu'aujourd'hui l'orgueil de la science soit au moins égal à son pouvoir ? Elle interroge, discute, décompose, reconstitue, enregistre le connu, se promet bientôt l'inconnu, mais elle n'adore pas, je l'ai dit déjà. Elle ne reconnaît que ce qu'elle possède, elle ne croit qu'à elle-même, elle ne voit rien au-dessus d'elle-même, et s'estime reine de ce monde, et quand elle l'aura exploité, elle pense lui survivre. Qui craindrait-elle ? Qui adorerait-elle enfin ? Aussi les savants qu'elle conduit par la main, et les foules qui la suivent aveuglément n'adorent plus.

« Arrêtez-vous avec moi devant ce singulier et pénible spectacle. Je ne puis m'empêcher de demander si c'est là le cercle fatal où doit s'enfermer cette carrière grandiose, et si l'adoration de la science pour elle-même est le dernier mot de la science ?

« Pour nous qui connaissons Dieu, il nous est impossible d'admettre que la science puisse être la science véritable, c'est-à-dire complète, conséquente, et s'arrêter en deçà de Dieu. Il nous est impossible d'admettre qu'elle puisse se satisfaire elle-même sans adorer, ni satisfaire l'homme sans le conduire à une

adoration plus vaste, plus riche, plus profonde, plus adorante.

« Quoi! elle remonterait comme par les degrés d'une pyramide, des phénomènes particuliers à leurs lois immédiates, puis de ces lois particulières à d'autres plus générales, puis du haut de ces quelques grandes lois, elle entreverrait déjà le lien qui les rassemble dans une unité profonde d'où l'univers a jailli; partout, en allant des détails à l'ensemble, elle rencontrerait la pensée, la pensée toujours plus simple dans l'infinie diversité de ses applications, la pensée toujours plus vaste, plus forte, plus une, plus divine, et la découverte de cette pensée ne la conduirait pas à l'esprit en qui elle réside, à la volonté qui la conçut et la réalisa? Arrivée jusqu'à cet impénétrable mystère des origines, elle ne s'inclinerait pas devant la souveraineté d'un Dieu par qui seul tout s'explique, mais que rien n'explique, qui subsiste par lui-même et par qui tout subsiste? Elle n'avouerait pas qu'il ne lui reste ici qu'une bonne méthode, l'adoration?

« J'ai la science en trop grande estime pour en douter; j'ai trop de confiance dans son avenir pour craindre qu'elle ne s'arrête en chemin. S'il lui arrive de ne pas voir Dieu, c'est dans ces jours occupés mais vulgaires, où elle fait une besogne inférieure; mais, qu'elle se recueille seulement, qu'elle jette un long regard sur le chemin qu'elle a parcouru, pour se demander où elle va, et je ne puis douter qu'elle ne s'écrie: vers Dieu! vers Dieu! à travers les humi-

liations et les triomphes, les écarts et les épreuves, les écoles et les générations; vers Dieu! jusqu'à ce qu'elle voie Dieu face à face, et non plus comme à travers un verre obscur. Alors la science aura fait place à la vue, et l'adoration qui recherche à l'adoration qui possède. » (*Sermons prêchés dans le midi de la France et à Genève*, en 1861 ; pages 36-41 : *L'Adoration* ; second discours.)

*M. Eugène Bersier*¹. — Il a l'attrait, le charme, plutôt que l'éloquence. On éprouve à le lire plaisir, plutôt qu'entraînement. Ses sermons sont extrêmement agréables, sympathiques, intimes. On y voudrait seulement plus de flamme. C'est évidemment le prédicateur le plus remarquable de l'orthodoxie actuelle, en France.

« Et maintenant, je vais droit à mon texte, et la première chose qui m'y frappe, c'est l'immense importance de ces petits devoirs que Jésus-Christ nous y recommande.

« Regardez-y de près, en effet, ce sont de petites choses, de petites vertus, de petits sacrifices, de pe-

¹ Pasteur de l'Église indépendante à Paris. M. Bersier a publié trois volumes de *sermons*, qui portent les dates de 1864, 1866 et 1867. Paris, librairie Meyrueis.

tits devoirs, en un mot, qui forment la trame même de la vie morale chez les sociétés comme chez les individus. Avez-vous jamais réfléchi à tout ce qu'il faut chaque jour de dévouements obscurs et d'actes oubliés pour qu'un grand résultat soit atteint? Que dis-je? pour que le bien ne soit pas surmonté par le mal dans la lutte incessante qu'ils se livrent depuis le commencement du monde? — En lisant le récit d'une bataille vous ne voyez souvent que la manœuvre habile et l'héroïque élan qui, au moment décisif, ont produit la victoire, mais vous avez oublié les savants calculs, les travaux lents et compliqués, les précautions multipliées, les labeurs ignorés qui, au moment donné, ont rendu cette manœuvre possible et ont mis à la disposition du général des soldats disciplinés, nourris, reposés, armés pour la lutte, pourvus, enfin, de tout ce qui leur était nécessaire? Supposez qu'un de ces détails insignifiants eût manqué, que tel ordre n'eût pas été préparé et porté, que telle vedette perdue n'eût pas jeté au péril de sa vie un cri d'alarme, et qui sait si la victoire ne se fût pas changée en déroute?

« Eh bien ! c'est l'image fidèle de la vie chrétienne.

« En jetant un regard superficiel sur le règne de Dieu ici-bas, nous ne voyons que les grandes luttes et les grands triomphes, que les résultats glorieux qui se rattachent aux noms des grands hommes, mais nous oublions tout ce qu'il a fallu de persévérance et d'abnégation, de prières cachées et de larmes, de privations, de dépouillements, de sacrifices,

pour qu'une victoire morale fût remportée. — Actes obscurs, dévouements ensevelis dans l'oubli, prières perdues en apparence ! Ce n'était rien, auriez-vous dit peut-être ; oui, ce n'était rien, je le veux. Ce n'est rien que ces imperceptibles grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; pris un à un, c'est à peine s'ils font osciller une balance ; mais ce sont eux pourtant qui, rapprochés les uns des autres, brisent l'élan des vagues et disent à l'Océan dans sa furie : « Tu n'iras pas plus loin. »

« Aussi ne suis-je point surpris, mes frères, quand je vois dans l'histoire que les hommes les plus grands sont précisément ceux qui ont le plus compté avec les petites choses.
 Niera-t-on que Jésus-Christ ait accompli la révolution la plus extraordinaire et la plus grandiose que le monde ait jamais contemplée ?
 Eh bien ! c'est Jésus-Christ qui nous a appris ce que valent dans l'ordre moral les larmes de la pécheresse, la pite de la pauvre veuve et l'humble soupir du péager, ces petites choses dont nul ne se souciait avant lui. Jésus-Christ ! Et comment prononcer son nom sans me rappeler que sa vie est le plus admirable commentaire de la parole que nous méditons ? « Soyez fidèles dans les petites choses. » Et qui donc l'a été plus que lui ? —

« Tout donc, mes frères, et dans le monde et dans l'Évangile, nous prêche la fidélité dans les petites choses.

« Eh bien ! ce devoir si clair, si évident, si impérieux, comment l'accomplissons-nous ? Laissez-moi en appeler ici à votre propre témoignage et que votre conscience me réponde.

« Vous, par exemple, mon frère, vous avez dans l'âme un grand idéal de sainteté. La beauté morale de l'Évangile vous attire et vous subjugue, et quand on vous parle d'une vie consacrée à Dieu, d'une vie dépouillée, et, s'il le faut, crucifiée, on est sûr d'éveiller dans votre âme une noble ambition, une admiration enthousiaste. Quand vous comparez à cet idéal la société ou même l'Église contemporaine, des paroles douloureuses, amères vous échappent. Vous condamnez notre époque, vous signalez toutes ses hontes, toutes ses bassesses et toutes ses turpitudes, et vous dites : « Qui nous rendra la rectitude morale, l'obéissance aux principes, l'autorité de la conscience ? » Cette sainte ambition, je la comprends et je l'admire. Plût à Dieu qu'elle fût plus répandue et qu'elle embrasât nos âmes !

« Eh bien ! cette sainteté que vous admirez en grand, voici une occasion immédiate de la réaliser en détail, une petite occasion, je le veux. Voici dans votre vie une habitude de mollesse et de sensualité qui vous est signalée, voici un retranchement à opérer dans vos jouissances de chaque jour. — Vous détestez la corruption de notre époque, vous déplorez son relâchement. Eh bien ! voici, dans votre propre vie, des convoitises à éteindre, des lectures curieuses et malsaines à écarter, une société frivole avec la-

quelle il faudrait briser, une liaison qui trouble votre cœur à laquelle il faudrait renoncer. Eh quoi! vous reculez! Où est cette ardeur généreuse qui tout à l'heure s'exhalait en paroles, où est cette fermeté morale dont vous étiez si fier, où est ce noble désintéressement? je les cherche en vain quand l'heure de les appliquer est venue. C'est qu'au fond, ces sacrifices dont je vous parle, ces renoncements, ces dépouillements sont trop petits pour vous. . . . Qu'on vous appelle à de grands sacrifices, à des actions d'éclat, vous serez prêt à répondre, mais dans les petites choses, que devient votre fidélité?

« Vous, mon frère, vous avez dans l'âme un grand idéal de charité. C'est là ce qui vous saisit le plus dans l'Évangile, c'est par là que la croix vous attire et vous subjuge. Vous tressaillez d'émotion en présence de l'œuvre de relèvement et d'amour que le Seigneur attend de vous; vous embrassez dans votre sympathie l'humanité tout entière, surtout ses membres pauvres et déshérités. Vous appelez de tous vos vœux l'avènement du règne de la justice; vous en saluez la venue. Noble désir! sainte ambition! Plût à Dieu que tous nos cœurs en fussent possédés!

« Eh bien! cette charité qui vous anime, voici une occasion de l'exercer. Voici à votre porte un pauvre véritable, un malheureux en haillons, voici une misère non pas idéale et poétique, mais commune, vulgaire et souillée peut-être. . . . Ou bien c'est une œuvre chrétienne en souffrance. Que faudrait-il pour la relever? Un léger sacrifice. Une jouissance de moins,

un peu moins de luxe dans votre demeure, un peu plus de simplicité dans votre vie..... Ou bien, voici à côté de vous des cœurs aigris dont un peu de sympathie adoucirait la souffrance, voici une rancune à effacer, un frère offensé à ramener à vous, une âme égarée à ramener à Dieu..... C'est moins encore que je vous demande. Il s'agit de montrer dans votre vie de chaque jour un peu de condescendance et de douceur, un peu de cette humilité qui s'oublie ;..... il s'agit de réprimer un esprit amer de jugement, une prédilection détestable pour les mots piquants qui laissent après eux des blessures envenimées.... Eh quoi! vous restez inactif! Où est cette sympathie ardente, cet amour immense de l'humanité qui faisait battre votre cœur? — je vous entends, ces devoirs que je vous propose sont trop petits pour vous..... Ils vous lassent et vous obsèdent, ils se ressemblent tous.... Ce sont toujours les mêmes appels, les mêmes plaintes, les mêmes gémissements ... Ah! vous voulez bien aimer l'humanité tout entière, et pour elle vous mourriez peut-être en martyr ; mais, dans les petites choses, que devient votre charité?

« Vous enfin, mon frère, vous avez dans l'âme un grand idéal de l'Église et de ses destinées. Vous aimez à vous reporter par l'imagination à son âge héroïque alors que, dans l'amphithéâtre ou sur les bûchers, elle triomphait du monde en succombant sous ses coups. En songeant à ses divisions actuelles, à ses déchirements, à ses souffrances, vous gémissiez

ét vous dites : « qui nous rendra l'Église des anciens jours ? » Noble ambition ! plutôt à Dieu qu'elle s'emparât de nous tous, et que le zèle de la maison de Dieu nous dévorât ! Eh bien, voici une occasion prochaine, immédiate, de relever l'Église ou de l'agrandir. Il s'agit de répandre l'Évangile dans une obscure localité ; il s'agit de fonder des écoles ; il s'agit d'envoyer au loin un missionnaire. Que dis-je ? Il s'agit de moins que cela. Il s'agit de défendre vous-même, dans un entretien, la vérité qu'on attaque, et de confesser le nom de Jésus-Christ qui est méconnu. C'est moins encore qu'on vous demande. Il s'agit d'exercer dans l'Église une fonction obscure ; il s'agit de montrer par l'assiduité même avec laquelle vous en remplirez les devoirs, quelle est votre foi, quels sont vos principes et de quel côté va votre vie. Tous ces devoirs sont bien petits. hélas ! trop petits peut-être pour que vous en sentiez l'importance et, les foulant aux pieds, ou du moins les écartant sans cesse, vous attendez que le grand jour du règne de Dieu se lève, vous appelez l'Église de l'avenir, sans songer que l'Église d'aujourd'hui souffre et languit par l'insouciance ou l'apathie d'hommes qui pensent ce que vous pensez et qui font ce que vous faites. . . . »

(*Sermons*, tome deuxième, pages 214-223 : *Les petites choses*.)

Je dois terminer ici ces reproductions de quelques-unes des plus belles parties de nos sermons protestants contemporains. Si je voulais franchir l'année 1866 que je me suis imposée pour limite, j'aurais d'autres pages encore à présenter à l'admiration et à la piété de mes lecteurs, surtout dans la prédication libérale. On en a eu un bel exemple dans les fragments du sermon de M. Cougnard. Mais je désire me renfermer exactement dans les dates assignées à cette étude, et lui conserver ainsi son *unité* jusqu'à la fin.

Je vais clore ces citations par un *rapprochement* qui pourra prêter à une comparaison intéressante ; mais c'est la *seule*, l'*unique* que je me permettrai. Car en mettant en regard deux hommes de talent, on a toujours l'air de vouloir les opposer l'un à l'autre, chose fort délicate et qui peut devenir facilement inconvenante et disgracieuse. Si je me risque à faire marcher de front MM. Aug. *Bouvier* et A. *Réville*, c'est d'abord parce que tous les deux se sont tirés avec bien du bonheur, bien de la noblesse et de la grandeur, d'un sujet aussi difficile à traiter sans déclamation et sans emphase que celui de *l'idée de Dieu* et de ses conséquences en nous : *l'adoration, l'amour* ; puis, parce qu'on verra par ce rapprochement, combien les esprits les plus divers peuvent se rencontrer sur le terrain commun, sur le sol fertile où croissent « *les plantes que le Père céleste a plantées* » (Matth. XV, 13) et qui vivent d'une vie propre, non d'une vie empruntée à la tradition.

« Le vrai Dieu, le Dieu de la Bible, c'est un Dieu souverain et inaccessible, celui qui était, qui est et qui sera, qui seul est par lui-même, qui seul mérite de s'appeler l'Être, parce que tous les êtres n'ont qu'une existence empruntée ou dérivée de lui. Nul homme ne l'a vu ni ne le peut voir; nul esprit d'homme ne le peut ni embrasser ni mesurer. Il nous dépasse infiniment dans tous les sens : non pas seulement parce que son intelligence infinie renferme les types de toutes les réalités, tandis que nous ne concevons que ce que nous ont montré ses œuvres; non pas seulement parce que sa puissance infinie a la force de peupler l'univers, tandis que nous n'avons pas même celle d'ajouter une coudée à notre taille, ni de rendre blanc ou noir un seul de nos cheveux, mais surtout parce que sa volonté est absolument et souverainement libre. Devant cette volonté, qui se veut elle-même et veut toutes choses à la fois, qui soutient tout par son effort, car tout se fondrait dans le néant si elle cessait de vouloir, notre pénétration vient échouer, notre force se brise comme la paille. Ce Dieu-là, nous ne pouvons pas le plier aux fantaisies de notre imagination, ni le ramener aux bornes de notre raison; nous ne pouvons pas tracer de voie à son développement, ni de conditions à son activité; nous ne saurions lui dire: « Tu iras jusque-là, tu n'iras pas plus loin! »

« En vain j'essaie d'élargir ma pensée, d'accroître l'énergie de ma volonté pour le saisir: dans cet essai

téméraire, bientôt tout mon être se trouble et chancelle, je retombe épuisé, et il faut que je me contente d'adorer celui que je ne puis ni saisir ni même atteindre. Mon esprit est forcément poussé jusqu'à l'adorer, mais ne saurait aller au delà. Ce Dieu imposant, solennel, écrasant même, un haut et impenétrable mystère cache son absolue personnalité. C'est une majesté devant laquelle vous n'avez qu'à vous prosterner, que vous ne pouvez que révéler et craindre, et que vous devez non pas discuter, mais adorer

. Les événements sont des signes de sa justice ou des appels de sa bonté. Partout où paraît l'ordre, l'harmonie, la loi, le bien, l'amour, il est là.

. Soit que je m'élève ou que je m'abaisse, je le rencontre partout. Je me sens constamment dans l'horizon de son ciel toujours ouvert, sous le poids de sa main toujours étendue. Je voudrais me plonger dans cet océan de sagesse, m'abandonner au fleuve de cette souveraine bonté. En attendant, je le cherche, je l'écoute, je le contemple, je l'adore. Dieu qui me voit et que je vois, qui m'entend et que j'entends, Dieu que j'aperçois comme le fond permanent sur qui se détachent toutes les figures passagères, toi que je ne puis pas plus oublier que je ne puis m'oublier moi-même, souveraine réalité, vie éternelle et universelle, comment se fait-il qu'il y ait des hommes qui t'oublient?

(A. Bouvier : *Sermons prêchés dans le midi de la France et à Genève*, en 1861 : *L'Adoration* ; premier discours.)

« Oh ! Dieu, je le sais, est incompréhensible. Il serait plus facile de faire tenir l'Océan dans un vase que de définir Dieu avec notre raison limitée. Courbons humblement la tête quand nous parlons de Dieu. C'est plus que la hauteur des cieux, c'est plus que la profondeur de l'abîme. Dieu, c'est l'infinie puissance, l'infinie sagesse, l'infinie beauté, l'infinie justice, l'être de tous les êtres, l'origine et la fin de toute chose. Et quand nous aurons entassé tous les superlatifs, toutes les excellences, toutes les majestés que la pensée humaine ait exprimé par le moyen des langues humaines, disons-nous bien que nous n'avons fait que bégayer les rudiments imparfaits de la vérité. Énumérer les attributs de Dieu, impossible ; comprendre sa pensée, impossible ; mesurer sa grandeur, impossible ! Et pourtant cette impossibilité même, qui dérive de son infinité, plait déjà à notre sentiment religieux. Nous sommes attirés vers un abîme plein de mystères, et ce vertige est doux à ressentir : des voix sortent des profondeurs qui nous disent : Ayez confiance, venez toujours, c'est le Père qui vous attire !

« Voyez, mes frères, cet amour de l'infini que vous retrouvez au fond de tant d'émotions et de joies pures, c'est déjà un élément de l'amour de Dieu. Tout paysage, toute œuvre d'art, toute parole qui fait apparaître à nos yeux l'image et à notre

âme la pensée de l'infini, nous est précieuse. Mais surtout nous aimons Dieu parce que son infinité est celle de la perfection. Qui de nous, quelles que soient ses idées sur Dieu, oserait lui attribuer quelque chose de bas, d'inférieur, d'indigne de lui? Ne voyez-vous pas que si les religions changent dans l'histoire, que si les idées religieuses se modifient dans le cours de la vie, cela tient à ce que l'idéal de perfection s'élève et que l'on ne peut plus attribuer à Dieu, ce qu'à la lueur d'un idéal moins élevé et moins pur, on ne craignait pas de lui attribuer auparavant? Or, quelles que soient les variations de notre idéal, toujours est-il que le beau, le vrai, le bien en sont nécessairement les trois facteurs permanents. Aimer Dieu c'est aimer la perfection absolue vivante, l'aimer parce qu'il est la perfection absolue, tout en sachant bien que précisément parce qu'elle est absolue, cette perfection est indéfinissable. Par conséquent, lorsque vous aimez le beau, le vrai, le bien, vous aimez Dieu. Quand devant une belle nature ou une grande œuvre d'art, vous vous sentez transportés d'admiration et de plaisir, vous aimez Dieu. Quand en face d'une vérité découverte, reluisant dans votre âme comme le plein jour au soleil de midi, vous éprouvez un bien être et une joie profonde, vous aimez Dieu. Quand à la vue d'une belle action, d'un beau sacrifice, vos yeux s'humectent, votre cœur se détend et bat plus fort, vous aimez Dieu. Et si dans votre art, votre profession quelle qu'elle soit, vous cherchez à avancer, à

progresser, à donner à tout ce que vous faites le cachet du soigné, du bien fait ; si vous avez cette sainte passion de la vérité qui fait que vous la cherchez de toutes vos forces et ne vous rebutez devant aucune peine, devant aucun ennui, pour la trouver plus complète et plus claire ; si surtout vous travaillez avec bonheur au soulagement des misères que vous rencontrez, si vous avez pour les autres l'horreur de l'injustice et l'amour du droit, c'est parce que vous aimez Dieu. Cela est évident, mes frères : quand on aime le soleil, on cherche ses rayons ; quand on aime les fleurs on cherche leur parfum ; quand on aime l'harmonie musicale, on cherche les sons dont l'accord la produit. Or en toute chose, le beau, le vrai, le bien, ce sont les rayons, ce sont les parfums, j'ai presque dit ce sont les vibrations de la Divinité. » (A. Réville : *Quatre conférences sur le christianisme*. Quatrième conférence : *Le christianisme de Jésus-Christ* ¹.)

¹ Pasteur de l'Église réformée wallonne de Rotterdam. Plus connu comme théologien que comme prédicateur. Parole nette, claire, ferme. Le bon sens uni au savoir et au courage. Talent tout d'ouverture et de vaillance.

Il a publié comme prédicateur :

Solutions évangéliques. (3 sermons. Paris, 1853).

Le sel de la terre. (Sermon. Paris, 1864.)

Quatre Conférences sur le christianisme. (Paris, 1865.)

La résurrection de Jésus-Christ. (Conférence donnée à Neuchâtel. Paris et Genève, 1869.)

ÉPILOGUE

Après le plaisir intellectuel, moral et religieux que nous venons de goûter en entendant si bien parler des choses divines, faudra-t-il souscrire aux paroles suivantes d'un de ceux que nous venons de lire? « Vous le sentez tous avec moi: les beaux discours passent de mode, grâces à Dieu, dans la chaire chrétienne, comme à la tribune politique; et ce que l'on nous demande, ce sont des exhortations simples, belles de vérité et riches de sainteté, allant droit au but et faisant descendre l'Évangile des hauteurs de l'éloquence oratoire dans les réalités de la vie. » (A. Monod.) De toutes parts, c'est la note dominante. Ne lisais-je pas dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes*, ces déclarations qui donnent pleine raison à ce qui vient d'être allégué: « Il faut montrer ces qualités d'hommes d'affaires qui l'emportent de plus en plus dans les assemblées et s'interdire, pour se faire écouter, ce qui éblouit et ce qui passionne. » (Challemellacour, livraison du 15 février 1870.) Eh quoi! le pays de Bossuet, de Saurin et de Mirabeau, serait-il désenchanté à ce point? Athènes et Byzance qui revivent en ce Paris, tête du monde, en cette France, bouche d'or, donneraient-elles congé à Démosthènes

et à Chrysostôme ? je ne puis le croire ; ce serait la décadence. Pensons plutôt que notre patrie traverse une de ces phases de découragement, propres aux nations comme aux individus. Mais qu'on se garde bien d'obéir. Des « qualités d'hommes d'affaires » ... des « exhortations simples ! » ... Essayez ! vous recueillerez le vulgaire, le plat, le terre à terre. Est-ce ainsi qu'un peuple se relève et se maintient, que l'âme s'élève et se fortifie ? Ce qu'il faut bannir, c'est une rhétorique creuse, une déclamation vide, une vaine phraséologie dans la tribune ou dans la chaire. Mais il faut garder et aimer l'éloquence, d'abord parce qu'elle est le *beau*, ensuite parce qu'elle aide et pare l'*utile*. Ce qu'il faut proscrire, ce sont les sophistes soit politiques, soit religieux ; mais il faut conserver et encourager les *orateurs*. Puisse celui qui entreprendra plus tard de compléter mon modeste travail, en étudiant la prédication protestante de la dernière moitié du XIX^me siècle, y rencontrer, y signaler encore, et dans une plus abondante mesure, les tours heureux, l'invention sublime, l'imagination souveraine, l'élan, l'ardeur, la flamme ; tout ce qui fait vivre et palpiter cette production de l'esprit humain, peu goûtée de nos jours, impopulaire malgré sa divine origine et sa bienfaisante influence, objet de railleries imméritées, qui s'appelle : *sermon* !

LIBRAIRIE

A. CHERBULIEZ ET C^{IE}

GRANDE RUE, 2, A GENÈVE

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

- ARCHINARD, A.** La Chronologie sacrée, basée sur les découvertes de Champollion. 1 vol. in-8 : 1 fr. 50.
— Les origines de l'Eglise romaine 2 vol. in-8 : 8 fr.
— Les Edifices religieux de la vieille Genève. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
- BARDE.** Où faut-il entrer, sermon. In-8 : 30 cent.
- BUNGENER, F.** Calvin, sa vie, ses écrits, etc. 2^e éd. 1 fort vol. in-12 : 3 fr. 50.
— Histoire du concile de Trente. 2^e éd. 2 v. in-12 : 6 fr.
— Christ et le siècle. 1 vol. in-12 : 1 fr.
— Rome et la Bible, manuel du controversiste évangélique. 1 fort vol. in 12 : 3 fr.
— Rome et le cœur humain, études sur le catholicisme. 1 fort vol. in-12 : 3 fr.
— Pape et concile au XIX^{me} siècle. 1 vol. in-12. 3 fr.

- BUNGENER, F.** Voltaire et son temps, études sur le XVIII^{me} siècle. 2 vol. in-12 : 7 fr.
- Trois jours de la vie d'un père. 1 vol. in-12 : 1 fr.
 - Calvin, quelques pages pour la jeunesse 1 vol. in-12 : 50 cent.
 - Un Sermon sous Louis XIV. 6^e édit. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 - Trois sermons sous Louis XV. 4^e édit. 3 vol. in-12 : 7 fr. 50.
 - Julien, ou la fin d'un siècle. 4 vol. in-12 : 12 fr.
 - Le Christianisme libéral, réponse à M. le prof. Buisson. In-12 : 40 cent.
 - Saint Paul, sa vie, ses écrits. 1 vol. in-12 : 4 fr.
- BERSIER, E.** Sermons. 4 vol. in-12 : 14 fr.
- BOUVIER, B.** Le Compagnon de l'âme chrétienne, recueil de prières 1 vol. in-12 : 1 fr.
- Lettres d'un malade à un malade, ou directions chrétiennes pour toutes les phases de la maladie. 1 vol. in-12 : 1 fr.
 - Sermons, 1849. 1 vol. in-8 : 6 fr.
- BOUVIER, A.** Le Chrétien ou l'homme accompli, conférences. 1 vol. in-12 : 2 fr.
- Sermons, 1860. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 - Sermons prêchés dans le midi de la France en 1865. 1 vol. in-12 : 2 fr.
 - Les orthodoxes et les libéraux, discours. In-12 : 50 c.
 - Les laïques dans l'église. discours In-12 : 50 cent.
 - La Révélation, cinq conférences. 1 vol. in-12 : 2 fr.
- BUISSON, F.** De l'enseignement de l'histoire sainte dans les écoles primaires. In-8 : 80 cent.
- CELLÉRIER, J.-I.-S.** Catéchisme ou cours d'instruction chrétienne. 1 vol. in-12 : 1 fr. 50.
- Pensées pieuses, extraites de ses divers écrits. 2^e éd. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 - Recueil de prières chrétiennes. 1 v. gr. in-8 : 3 fr. 50.
- CHAPUIS.** Le culte domestique ; méditations sur l'Évangile selon saint Marc. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

- CHASTEL, ÉT.** Conférences sur l'histoire ecclésiastique
2 vol. in-8 : 7 fr.
- Le christianisme et l'église dans les 18 premiers siècles.
3 forts vol. in-12 : 11 fr.
 - Histoire de la destruction du paganisme dans l'empire
d'Orient. 1 vol. in-8 : 7 fr. 50.
 - Les catacombes et les inscriptions chrétiennes de Rome.
Broch. in-12 : 1 fr.
- COQUEREL, ATH** Cours de religion chrétienne à l'usage
des catéchumènes. 1 vol. in-12 : 1 fr. 50.
- Histoire sainte ou analyse de la Bible. 1 vol. in-12 :
3 fr.
 - Biographie sacrée, suivie d'un essai historique et cri-
tique sur les dates de la Bible. 2^e éd. 1 fort vol. in-8 :
7 fr.
 - Le christianisme expérimental. 2^e éd. 1 vol. in-12 :
3 fr. 50.
 - Méditations sur des textes choisis de l'Ancien et du
Nouveau Testament, à l'usage du culte de famille. 1 vol.
in-12 : 3 fr. 50.
 - La Mort seconde et les peines éternelles, deux sermons.
1 vol. in-12 : 1 fr.
 - Observations pratiques sur la prédication. 1 vol. in-12 :
3 fr. 50
 - Christologie ou essai sur la personne et l'œuvre de Jé-
sus-Christ. 2 vol. in-12 : 7 fr.
 - L'orthodoxie moderne 1 vol. in-12 : 3 fr.
 - Traité des mariages mixtes. 1 vol. in-12 : 1 fr. 50.
 - L'Oraison dominicale considérée comme un résumé du
christianisme. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 - Réponse au livre de Strauss sur la vie de Jésus. 2^e éd.
1 vol. in-12 : 2 fr.
 - Sermons, 3^e recueil. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 - Idem, 6^e recueil. 1 vol. in-12. 3 fr. 50.
 - Esquisses poétiques de l'Ancien Testament. 2^e éd. 1 v.
in-12 : 3 fr. 50.
 - Athalie et Esther, tragédie de Racine, avec un com-
mentaire biblique. 1 vol. in-8 : 5 fr.

- COQUEREL, ATH.**, fils. Homélie. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 — Sermons et homélie 1 vol in-12 : 3 fr. 50.
 — Jean Calas et sa famille, étude historique. 1 fort vol. in-8, nouvelle édition : 8 fr.
 — Des Beaux-Arts en Italie envisagés au point de vue religieux. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.
 — Rembrandt et l'Individualisme dans l'art. In-12 : 2 fr 50.
 — Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, sermon. In-8 : 40 c.
- COUGNARD, J.** Entrez, sermon. In-8 : 15 cent.
 — L'Evangile ou la religion du bien, sermon. In-8 : 30 c.
 — Deux discours (La liberté fondée sur l'Evangile — L'essentiel). In-12 : 50 cent.
- COULIN, F.** Les œuvres chrétiennes, conférences. 2^e éd. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.
 — Le fils de l'homme, conférences sur l'humanité de Jésus-Christ. 2^e éd. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.
 — La vocation du chrétien, conférences. In-12 : 3 fr.
- HUBER.** La Papauté et l'Etat, trad. de l'allemand par Giraud-Teulon. In-12 : 1 fr. 50.
- KAYSER, A.** L'Inspiration des saintes Écritures. In-12. 75 cent.
- MARTIN, J.** Conférences sur la prière. 1 v. in-12 : 1 fr. 50.
 — Conférences sur la Rédemption, 1^{re} série. 1 vol. in-8 : 3 fr.
 — Idem, 2^e série. 1 vol. in-8 : 2 fr.
 — Etudes sur la foi. 1 vol. in-8 : 4 fr.
 — L'Oraison dominicale expliquée en neuf sermons. 4^e éd. 1 vol. in-32 : 1 fr.
 — Sermons. 1 vol. in-8 : 4 fr.
 — Voyage d'un ex-officier, souvenirs de Waterloo. 1 vol. in-32 : 1 fr.
 — Souvenirs d'un ex-officier 1 vol. in-12 : 3 fr 50.
- MONTANDON, A -L.** Abrégé des récits de l'Ancien Testament dans les termes mêmes de l'Écriture sainte. 2 vol. in-18 : 40 cent.
 — Idem du Nouveau Testament. 2 parties in-18 : 40 cent.
 — Etude élémentaire du Décalogue ou première esquisse des devoirs de la religion. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

- Etude du Symbole des Apôtres. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.
- Etude des récits de l'Ancien Testament. 2 vol. in-12 : 6 fr. Chaque volume séparément : 3 fr.

MUNIER, D. Conférences sur la lecture de l'Ecriture sainte. 1 vol. in-8 : 4 fr.

- Réflexions sur le système de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. In-8 : 1 fr. 50.

MUNIER, D. et L. TOURNIER, Conférences sur la divinité du Christianisme. 1 vol. in-12 : 2 fr.

NAVILLE, E. Notice sur le P. Girard. In-8 : 75 cent.

- Le professeur Diodati, notice biographique. In-8 : 1 fr.
- La Vie éternelle, sept discours. 4^e éd. 1 vol. in-8 : 6 fr.
- Le Père céleste, discours. 1 vol. in-8 : 5 fr.
- Le même ouvrage. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.
- Le Problème du mal, discours. In-8 : 5 fr.
- Le même ouvrage. 1 vol. in-12 : 3 fr.
- Le Devoir. Nouvelle édition. In-12.

NAEF, F. Histoire abrégée de la Réformation, à l'usage de la jeunesse et des écoles. 2^e éd. 1 vol. in-12 : 1 fr. 50.

OLTRAMARE, H., TOURNIER, COULIN, BUNGENER ET GABEREL. Calvin, cinq discours prêchés à Genève, le 9 mai 1864. 1 vol. in-12 : 2 fr.

OLTRAMARE, H. Pourquoi sommes-nous chrétiens, sermon. In-12 : 50 cent.

- Nos Principes, discours. In-12 : 50 cent.

PÉCAUT, F. Le Christ et la conscience, lettres à un pasteur sur l'autorité de la Bible. 2^e édit. 1 vol. in-12 : 3 fr. 50.

- Qu'est-ce que le christianisme libéral. In-12 : 50 cent.
- Le christianisme libéral et le miracle, trois discours. In-8 : 1 fr. 50.

PRESSENSÉ (DE). Histoire des 3 premiers siècles de l'Eglise chrétienne. 5 vol. in-8 : 30 fr.

RÉGUI. La voix du pasteur, sermons choisis. 2 vol. in-8 : 5 fr.

- RÉVILLE, A.** Essai de critique religieuse. 1 v. in-8 : 4 fr.
 — Manuel d'instruction religieuse. 2^e éd. 1 v. in-8 : 2 fr.
 — Quatre conférences sur le christianisme. 1 vol. in-8 : 2 fr.
 — Résurrection de Jésus-Christ, discours. In-12 : 40 c.
- RILLIET, A.** Les livres du Nouveau Testament, traduits pour la première fois d'après le texte grec le plus ancien, avec les variantes de la Vulgate latine et des manuscrits grecs jusqu'au X^e siècle, les citations de l'Ancien Testament suivant le texte hébreu et la version des Septante, une division nouvelle de chaque livre et des notes explicatives. 1 très-fort vol. gr. in-8 : 10 fr.
- SAURIN, J.** Sermons choisis. 4 vol. in-8 : 4 fr.
- SEGOND, L.** Géographie de la Terre Sainte, avec une carte. 1 vol. in-12 : 1 fr.
 — Chrestomathie biblique. 1 vol. in-8 : 4 fr.
 — Esaïe, traduction nouvelle. 1 vol. in-8 : 5 fr.
- STEEG, JULES.** Lectures bibliques. 1 vol. in-12 : 1 fr. 50.
- THOMAS, LOUIS.** La Résurrection de Jésus-Christ. 1 vol. in-8 : 6 fr.
- TOURNIER.** Questions actuelles, trois sermons. In-8 : 80 c.
- VERNET, M.** L'Évangile selon saint Luc, accompagné de réflexions pratiques et de notes. 1 vol. in-12 : 3 fr.
- VÉZÉS, L.** Affirmations chrétiennes libérales. In-12 : 50 c.

